

5e Année - No 3

MARS 1912

NOTRE ROMAN COMPLET

L'ESPIONNE

Frédéric Soulié.

La Revue Populaire

10c

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

M Leguier



AU COEUR DE L'AFRIQUE



UNE TOMBE AUSTRALIENNE

VOIR INTERIEUR

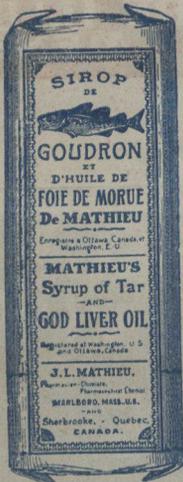
Sommaire: Droit de vie et de mort. A travers le monde. Les voies de l'amour. Les Caribous de l'extrême Nord. Dans le silence de la tombe. Les stations sans arrêt. Une surprise désagréable. Un repas en chine. Les Habits de l'Empereur. Les grands maux de l'Humanité. Un animal fantastique. Le fiançailles en Hongrie. Aventures d'un franc-buveur. Les animaux étranges D'où viennent nos éponges. Les maisons chez les divers peuples. Le pays des coups de bâton. Poésies, anecdotes etc.

POIRIER, BESSETTE et C^{ie}
Edit.-Propriétaires,
200, Boulevard St-Ives,
Montréal.

LES MALADIES DE POITRINE

font tous les ans plus de victimes que toutes les autres maladies réunies, parce que nous nous persuadons trop facilement que "ce petit rhume" s'en ira comme il est venu. C'est là qu'est le danger. L'inflammation des muqueuses de la gorge, offre aux microbes un terrain propice; ils se multiplient avec une effrayante rapidité et envahissent nos poumons. C'est la lutte pour la vie qui commence et qui exige une médication énergique.

Le Sirop Mathieu





Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.

SI VOUS VOULEZ

passer d'agréables instants, lire de magnifiques romans et vous instruire tout en vous amusant

LISEZ *Le Samedi*

MAGAZINE HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

40 PAGES

5 CENTS

40 PAGES

ou \$2.50 d'abonnement par an

En vente chez tous les depositaires ou chez les edits-proprétaires
Poirier Bessette & Cie., 200 Blvd. St Laurent, Montreal

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

Royal Trust Building, 107, St-Jacques = Montreal, Can.

March



Dim.	Lun.	Mar.	Mer.	Jeu.	Ven.	Sam.
31					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24	25	26	27	28	29	30

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

à Canada et Etats-Unis:
Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - - 75 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie.

Éditeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL.

Vol. 5, No 3, Montréal, Mars 1912.

Droit de Vie et de Mort

EN parcourant les journaux récemment, j'étais frappé du nombre sans cesse croissant des crimes ou attaques, à main armée de la propriété d'autrui.

Je me demandais alors s'il n'y a pas, dans certains pays, une sorte de complicité inconsciente de la part du législateur trop porté à une fausse sensiblerie qui lui fait mitiger les rigueurs du châtiement pour les coupables.

Un apache tue un honnête homme; il est certain que la peine capitale infligée au meurtrier ne ressuscitera pas la victime, mais faut-il donc, par une application bizarre de la loi protectrice de la vie humaine, conserver cette vie à un criminel parce qu'il s'est mis en dehors de la loi?

On a beau dire, mais c'est encore la crainte du maître qui est le commencement de la sagesse. Un bandit hésitera toujours à frapper le coup mortel s'il réfléchit que son change l'attend sous forme de couperet triangulaire, de solide cravate de chanvre ou de chaise métallique dans

laquelle circule un courant à haute tension.

S', au lieu de cela, il n'a que la perspective d'un voyage en quelque lieu de déportation où il sera, logé, vêtu, nourri et chauffé l'hiver avec l'argent des honnêtes gens, la crainte est évanouie bien vite et puis un pénitencier, si bien gardé soit-il est un endroit dont on peut toujours s'échapper.

—Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, se dit le criminel.

A quoi la loi a le devoir de lui répondre.—Le noeud coulant de la corde est un endroit dont on ne s'échappe pas; morte la bête, morte le venin.

Ceux qui sont contre la peine de mort ne manquent pas de bonnes raisons à développer pour soutenir leur thèse. Leur argument favori est celui-ci: La Société n'a pas le droit de supprimer une existence.

Cela fait une phrase très jolie, je l'avoue, et peut produire son petit effet en réunion surtout si l'on a le geste large, le verbe sonore et que dans l'air flotte une discrète odeur de havane parfumé. Mais je sera's très curieux de voir la tête de l'orateur au coin d'une rue déserte à minuit, lorsqu'en revenant de la conférence où il aura recueilli de bruyants applaudissements, il se trouvera face à face avec un bandit qui lui demandera la bourse ou la vie.

Il y a gros à parier qu'il sortira son revolver et abattra froidement son agresseur en disant: La Société a le devoir de se défendre.

Roger Francoeur.

Mon Rêve Familier

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime et qui m'aime,
Et qui n'est chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

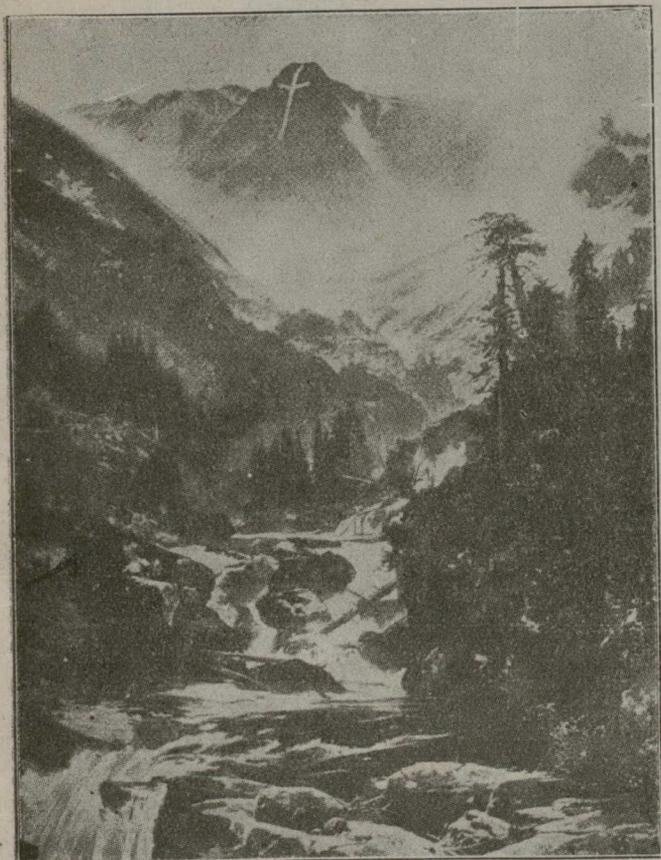
Car elle me comprend, et mon cœur transparent
Pour elle, hélas! cesse d'être un problème,
Pour elle seule et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule sait les rafraîchir en pleurant.



Est-elle brune, ou blonde, ou rousse?—Je l'ignore.
Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil aux regards des statues,
Et pour sa voix lointaine, et calme et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

PAUL VERLAINE.



Dans
L'Etat
du
Colorado

LA MONTAGNE
STE-CROIX

Parmi les phénomènes naturels les plus curieux, on peut, à coup sûr, placer celui dont nous donnons ici la photographie.

La Montagne de la Ste-Croix doit son nom à l'apparition, surtout lorsque le temps est bien clair, d'une croix blanche gigantesque à son sommet.

Cette montagne, située dans la chaîne des Rocheuses, état du Colorado, a la respectable hauteur de quatorze mille pieds.

Comme la croix est à son extrémité supérieure, elle a d'énormes dimensions pour apparaître dans des proportions aussi importantes.

Son origine, qui paraît mystérieuse au premier abord, est due à de larges fissu-

res dans le roc.

périeure, elle a d'énormes dimensions pour apparaître dans des proportions aussi importantes.

Son origine, qui paraît mystérieuse au

Cette curiosité naturelle est une des multiples beautés de paysage que l'on rencontre dans les Rocheuses.

Ces montagnes, qui attirent déjà beaucoup les touristes, mériteraient d'être davantage connues encore.

Elles ne le cèdent, en effet, en rien aux autres chaînes célèbres du monde et un tour du globe sans les avoir visitées ne serait certainement pas un tour du monde "complet."



Vers les Régions Australiennes

En Nouvelle-Guinée anglaise

La nouvelle Guinée, appelée encore Papouasie, est une grande île située au nord et non loin de l'Australie.

Elle appartient partie à l'Angleterre, à l'Allemagne et à la Hollande.

D'après la carte, sa forme rappelle un peu celle d'un gigantesque oiseau et l'on peut dire que, certains de ceux qui l'habitent, en font autant.

Regardez notre photographie, ne vous semble-t-il pas que ce sont, en effet, d'étranges oiseaux au long bec que vous voyez ?

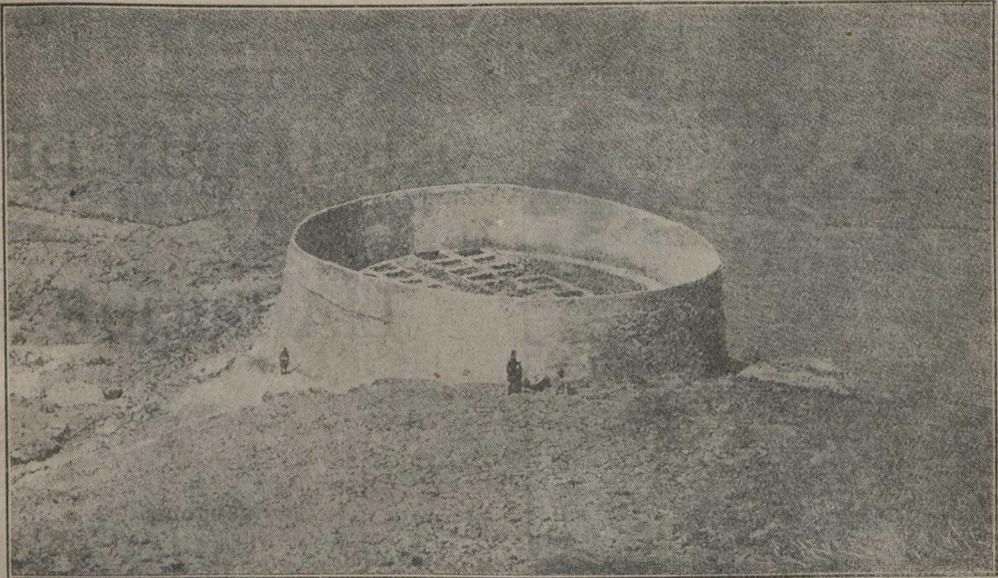
Eh bien, ce sont tout bonnement des policemen Papous ! Ils sont loin d'avoir la superbe stature des policiers Londoniens, Montréalais ou New-Yorkais, mais leur rôle n'est pas le même non plus.

Ils se bornent à chasser les mauvais esprits qui viendraient nuire à la qualité et à la quantité de la moisson. Ces fonctions ne semblent pas bien difficiles mais elles ne sont pas sans mérite pour un Papou.

Ces hommes doivent, en effet, s'abstenir rigoureusement de boire le lait de noix de coco et de chiquer le bétel. C'est une véritable privation pour eux et il ne faut rien moins que l'attrait d'être un policeman de cette importance pour la leur faire accepter.

Ajoutons que ces gardiens masqués comme pour quelque bal de sorciers, se nomment en langage du pays du nom charmant de "Kaivauku".

Le titre est aussi beau que l'emploi !



La Tour de Silence a Bombay

Dans le mystérieux pays des Indes où il y a tant à étudier, ce n'est pas une chose des moins curieuses que la méthode d'abandonner les morts, patiquée par les Parsis.

Les Parsis forment une des classes les plus riches et les plus industrielles de la population de Bombay; ils n'ensevelissent pas leurs morts, mais, selon les préceptes de Zoroastre, les exposent "dans des lieux élevés, pour être dévorés par les oiseaux du ciel".

Ces étranges lieux de sépulture sont appelés à Bombay des "Tours du Silence". Les corps y sont placés dans des cases recouvertes de larges grilles à travers lesquelles les vautours, préposés à cette sinistre besogne, les dépècent à leur aise.

Rien n'impressionne davantage l'étranger qui visite ces singuliers monuments.

C'est, d'ailleurs, une impression plutôt désagréable que la vue de ces corps décharnés et déchiquetés sur lesquels s'acharnent les oiseaux de proie.

Ces bêtes sont si accoutumées à leur rôle qu'elles daignent à peine remarquer le visiteur et ne s'envolent qu'à la dernière extrémité d'un vol lourd et fatigué.

Les "Tours du Silence" sont loin d'être l'idéal au point de vue de l'hygiène et lorsque, par exemple, sévit une épidémie de peste, rien n'aide mieux à la propagation de la terrible maladie.

On remarque alors que, dans des circonstances, les vautours abandonnent presque leur répugnante fonction, soit que la pâture qui leur est offerte dépasse les limites de leur appétit, soit, à ce que pensent d'autres, que leur instinct leur fasse repousser la chair des pestiférés.



AU COEUR DE L'AFRIQUE

Les Mangonis

Lorsque l'on considère les progrès réalisés par les peuples civilisés, soit dans l'architecture, l'industrie, voire l'art de la guerre—si toutefois cette dernière chose est un progrès—on a peine à croire qu'il existe encore des êtres tels que ceux représentés ci-dessus.

Il est vrai, que pour les voir, le voyage est un peu plus long que de Montréal à l'Île Ste-Hélène ou de New-York à Coney Island.

Après une assez longue traversée sur l'Atlantique, il y a une marche épuisante de plusieurs semaines à travers la brousse africaine et les sombres forêts vierges de latitudes équatoriales et ce voyage n'est pas sans danger.

L'Afrique Centrale est encore, en effet, le pays par excellence des peuples barbares, cruels et anthropophages à l'occasion. Les gaillards qui habitent ces con-

trées aiment beaucoup les blancs étrangers... mais lorsqu'ils sont cuits à point.

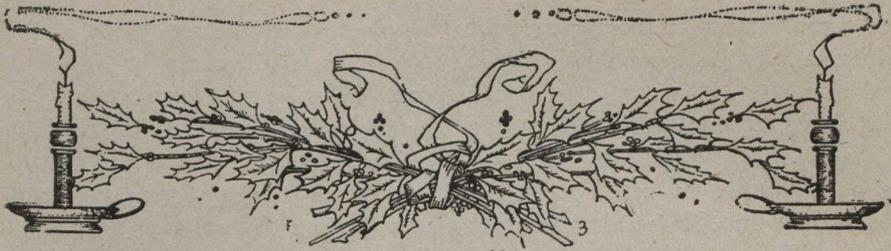
Nous représentons deux spécimens "Mangonis" en petite tenue de ville; la canne est remplacée chez eux par des lances en fort bon état de service à laquelle s'ajoute un bouclier fait d'écorce, de fer ou de cuir.

Quant au costume, il n'est pas compliqué mais bien souvent les Mangonis le simplifient davantage encore.

Simplement revêtus de leur pudeur, c'est ainsi qu'on les voit le plus souvent.

La coiffure, par exemple, est tout un poème; elle rappelle, de loin, l'ancien bonnet des grenadiers et donne asile, cela va de soi, à des parasites aussi nombreux que les grains de sable sur le bord de la mer et avec lesquels ils font bon ménage.

Chacun son goût!



LES VOIES DE L'AMOUR

Comment Edison, Schumann, Byron et Bismarck demandèrent leur femme en mariage.

LA manière d'Edison devait être simple, nette, claire et rapide, et elle le fut.

Un jour, le grand savant, non célèbre encore, traversa d'un pas ferme et décidé nue des salles de travail de l'usine qu'il dirigeait et s'arrêta auprès d'une jolie jeune fille, maniant des éprouvettes, en longue blouse de toile.

La préparatrice interrompit ses manipulations et, levant timidement les yeux vers lui, balbutia.

— Je savais que c'était vous, monsieur Edison. Je sais toujours quand vous êtes près de moi.

A quoi le jeune homme répondit :

— Je pense beaucoup à vous depuis quelque temps, et si vous y consentez, je voudrais bien vous épouser.

Un mois plus tard, la jolie employée commençait avec le grand inventeur une longue vie d'union et de dévouement.

Quand Schumann, l'illustre compositeur, s'éprit de Clara Wieck, fille de son maître de musique, Herr Wieck se montra terrible aux projets des jeunes gens et il leur défendit de se voir et d'entretenir les moindres relations.

Mais l'amour se rit des injonctions familiales.

Le prétendant rejeté, qui ne pouvait même écrire à la fiancée de ses rêves, trouva le moyen de lui révéler toute son âme dans une série de "Lettres à Clara", imprimées dans un journal musical dont il était l'éditeur.

Puis, un jour que le temps était venu d'unir sa destinée à celle de la jeune fille, s'étant mis au piano il lui fit une déclaration suprême, l'implorant dans une éloquente et poétique improvisation.

A son tour, la belle Clara s'approcha de l'harmonieux instrument où elle exprima un même aveu d'amour.

A la barbe même du vieux Herr Wieck, les deux jeunes gens s'étaient fiancés sans retour.

Il n'y eut probablement jamais de fiançailles plus étranges que celles qui préludèrent au malheureux mariage du grand poète anglais lord Byron avec miss Milbanke.

Il venait de recevoir le refus définitif d'une jeune fille dont il avait demandé la main, quand un de ses amis survenant, il lui dit :

—Il me semble maintenant que ce soit miss Milbanke que je doive épouser. Je vais lui écrire.

Bientôt après, il tendait à son ami la "lettre fatale".

—Quelle ravissante lettre, s'écria l'ami, après l'avoir lue. Il serait vraiment dommage qu'elle ne partit pas.

—Le sort en soit jeté! dit Byron. Pour cette valable raison, Byron commença un des chapitres les plus tragiques de sa triste vie.

La force terrible de résolution de celui qu'on nomma le chancelier de fer, Bismarck, ne reçut jamais de meilleure démonstration que le jour où il demanda sa femme en mariage.

Dès sa première rencontre avec la jeune fille qui devait partager sa fortune pendant de si longues années, il lui demanda si elle ne consentirait pas à l'épouser.

La jeune fille ayant répondu affirmativement, Bismarck qui était jeune alors, et dont la situation n'avait guère de quoi séduire les parents plus pratiques, se rendit dès le lendemain chez sa fiancée.

Aux premiers mots de refus, il déclara qu'il ne quitterait pas la maison que sa demande ne lui fût accordée.

Devant cette preuve de caractère, les parents s'inclinèrent et n'eurent jamais à se repentir d'avoir donné leur fille à celui qui devait un jour présider aux destinées de l'Allemagne.





Les Caribous de l'Extreme Nord

SAIT-ON que nous possédons au nord de la frontière de notre province, dans l'immense territoire désertique qui s'étend du rivage occidental de la baie d'Hudson au fleuve MacKenzie, une région merveilleuse de chasse, une région qui a mérité d'être appelée le paradis des chasseurs ?

Tous les voyageurs, de même que les missionnaires, qui vivent dans les parages arctiques, sont d'accord à dire que les caribous pullulent en nombre incalculable dans cette région à peu près glacée.

Thompson Seton l'évalue à trente millions et prétend qu'il pourrait être le double.

Chaque année, les Indiens, les Esquimaux et les baleiniers du nord en tuent peut-être une quarantaine de mille, nombre si petit qu'il ne saurait avoir aucune influence sur l'ensemble du troupeau. Les loups en dévorent bien, eux aussi, quelques-uns chaque année, mais l'augmentation naturelle d'une telle population doit être si considérable que les ravages causés par les hommes ou les loups n'y paraissent pas.

On peut difficilement se faire une idée

du nombre des caribous réunis dans cette région. Un témoin oculaire raconte s'être tenu sur une colline de chaque côté de laquelle passaient les troupeaux se rendant dans leurs parages d'hiver. D'un côté comme de l'autre, la vue embrassait une dizaine de milles, et tout ce terrain était couvert de caribous. Jusqu'où y en avait-il ainsi ? Il l'ignorait.

Il compta en moyenne 100 caribous par acre, défilant à une allure de trois milles à l'heure. Tout le monde visible ne semblait plus qu'une masse mouvante de caribous.

Nous avons une version analogue du R. P. Turquetil, qui vient d'arriver à Prince-Albert.

Ce missionnaire raconte que se trouvant, dans un voyage, à 300 milles au nord, il aperçut, lui aussi, des milliers de caribous qui mirent près d'un mois pour passer à un point déterminé. Le missionnaire ajoute qu'il était presque impossible de dormir la nuit à cause du bruit que faisaient ces animaux sur les champs rocaillieux qu'ils parcourent chaque année.

En vérité voilà qui surpasse les armées

de buffles qu'on vit autrefois dans les plaines de l'Ouest.

Des raisons économiques ont justifié l'extermination des buffles.

Les plaines de l'Ouest ne pouvaient produire du blé tout en fournissant la pâture à leurs troupeaux errants. Aucune raison de cette nature n'excuserait la destruction des caribous du nord. Les terres arides où ils paissent et se multiplient couvrent plus d'un million de milles carrés. On n'y voit point d'arbre, mais le gazon abondant rappelle celui des prairies de la Nouvelle-Angleterre. Quoiqu'il en soit, ces plaines arctiques ne nourriront jamais une population de laboureurs

et les hommes ne bâtiront jamais de villes sur les bords de ses rivières et de ses lacs. Ils ne pourraient supporter les froids de ses hivers et les moustiques qui y abondent en été.

Le caribou, lui, continuera à vivre dans ces régions lointaines. Le gouvernement canadien a d'ailleurs assumé la tâche de les protéger, et avec l'aide de la police à cheval, il y réussira certainement. Cette réserve magnifique de gibier est un actif qui sera conservé aux générations futures, et procurera toujours un plaisir mérité aux sportsmen qui braveront la solitude de ces régions lointaines.



DANS LE SILENCE DE LA TOMBE

B IEN des gens passent leur vie entière dans le travail, ne goûtant, par-ci par-là, qu'un court instant de repos, à peine de quoi reprendre courage pour la besogne du lendemain.

Ils peinent sans trêve jusqu'au jour où ils se coucheront pour dormir de l'éternel sommeil. Ce jour-là, leurs yeux fermés ne verront plus le va et vient continuel des machines, leurs oreilles seront sourdes aux bruits du monde, l'éternelle nuit descendra sur eux comme l'oubli se fera autour de leur nom.

C'est le silence de la tombe qui pèse définitivement sur le riche comme sur le pauvre, sur l'humble ouvrier comme sur celui qui fut un puissant du monde.

Et ce silence ne doit plus jamais être troublé...

Pourtant, il l'est, sinon fréquemment, du moins quelquefois. La cupidité humaine et la rapidité des fauves osent tenter cela!

Je lisais récemment dans les journaux le récit d'une odieuse violation de sépulture. une jeune et jolie actrice, bien connue à Paris sous le nom de Lantéme, après avoir vu la fortune et les honneurs lui sourire, se noyait tragiquement au cours d'un voyage.

La charmante artiste fut enterrée avec les bijoux qu'elle aimait et qui était estimés à environ \$15,000. Il n'en fallut pas plus pour décider d'ignobles profanateurs à violer sa tombe, à briser son cercueil, pour vouloir s'emparer des bijoux.

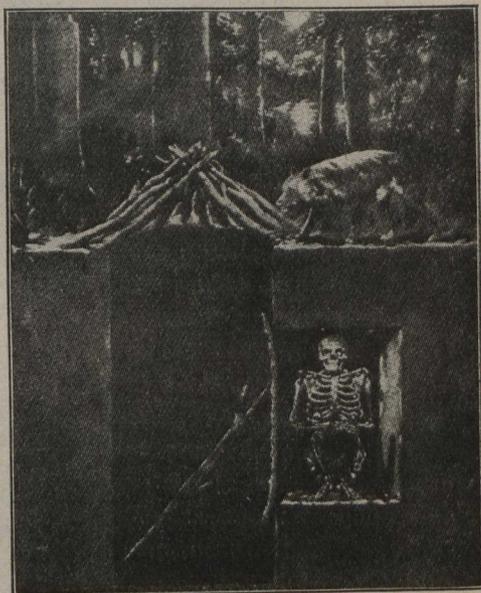
La tombe n'est plus le refuge suprême!

Dans d'autres contrées, les tombeaux sont exposés non aux violations d'êtres humains mais à celles des fauves qui cher-

chent à déterrer les cadavres pour s'en repaître.

Ceci a suggéré un moyen de défense assez curieux à certains indigènes d'Australie qui ne veulent pas enfouir leurs morts dans la terre et veulent cependant les mettre à l'abri de la dent des carnassiers.

Une sorte de puits est creusé dans l'un des parois duquel on ménage une cavité



Une tombe australienne.

suffisante pour recevoir une personne accroupie.

Le mort est placé dans cette cavité fermée ensuite par des planches, puis, sur l'ouverture du puits, des branches disposées en forme de toit en défendent l'accès.

C'est en somme, moins la maçonnerie, quelque peu la disposition des caveaux que nous faisons construire dans nos cimetières.

LA FETE DES BAISERS

DANS la vieille ville de Helmagen, en Roumanie, se tient une foire annuelle le jour de la Saint-Théodore.

A cette occasion toutes les jeunes femmes des villages environnants se rendent vers la ville.

Les veuves ne prennent point part à cette fête et gardent la maison.

Les jeunes commères, généralement accompagnées de leurs belles-mères, portent une cruche de vin enguirlandée de fleurs.

Elles vont par la ville et tous ceux qui ont l'honneur de leur plaire reçoivent une belle révérence et l'offre gracieuse de boire une gorgée de vin délicieux.

Tanlis que l'heureux invité porte la cruche à ses lèvres, la jeune femme lui donne un baiser.

Le passant ainsi favorité témoigne sa reconnaissance par un léger cadeau.

On ne peut faire une pire insulte à une paysanne que de refuser le vin qu'elle offre; aussi sont-elles très prudentes et réservent-elles leurs faveurs à ceux qu'elles savent la désirer beaucoup.

La fête du baiser se célèbre toute la journée, dans les rues, dans les maisons privées, dans les tavernes.

L'origine de cette coutume se perd dans la nuit des temps.

Dans plusieurs villes hongroises, il existe des fêtes analogues à celles de Helmagen.

C'est ainsi qu'Hengerford est le théâtre d'une petite fête locale assez amusante.

Les autorités lèvent une sorte d'impôt sur tous les habitants du pays.

Les hommes paient une taxe de dix centimes, les femmes doivent acquitter leur dette par un baiser.

Mais, il n'est pas que les autorités municipales qui bénéficient de l'aimable coutume et il est entendu que les jeunes gens ont le droit d'embrasser toutes les jeunes filles qu'ils rencontrent sur leur chemin.

Ce joyeux carnaval se célèbre le premier mardi de Pâques.

Mais le "temps du baiser" est plus limité qu'à Helmagen.

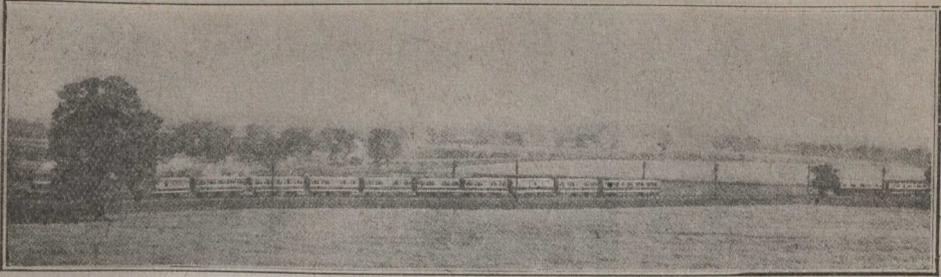


Après six heures du soir, il est tout à fait discourtois d'effleurer la joue d'une jolie femme.

En quelques villages et villes de Russie, cette coutume existe aussi, mais on a laissé une sorte de sauvegarde aux jeunes filles farouches qui redoutent les amoureux.

Les adolescents qui se proposent d'être entreprenants ont le devoir de piquer une plume à leur chapeau.

Ces fêtes, dit-on, attirent toujours des foules considérables.



Les Stations Sans Arret

ON A souvent écrit que notre siècle est celui de la vitesse. Rien n'est plus juste et l'on pourrait compléter en disant, de la vitesse raisonnée.

Le bon La Fontaine l'a dit il y a déjà longtemps : rien ne sert de courir, il faut partir à point. Il ne sert à rien, en effet, d'atteindre une allure folle, de marcher à 80 milles à l'heure si, à chaque instant on doit perdre un temps précieux en arrêts, réparations, etc.

En fin de compte, malgré la puissance et le rendement du moteur, on met trois heures pour accomplir le parcours ce qui donne en définitive un piètre résultat.

C'est de ce principe que se sont inspirées les grandes compagnies anglaises de chemins de fer. Un dispositif très ingénieux, quoique simple, permet de déposer délicatement les voyageurs en route sans même ralentir la vitesse de la locomotive.

Pour cela, il ne suffisait que d'une idée, et d'un bon frein. C'est simple comme l'oeuf de Christophe Colomb!

Imaginez un train lancé à toute vapeur; si pour une cause ou pour une autre, un des wagons se détache et que la voie ne soit pas en pente, aucun accident ne se produira. Le wagon détaché continuera sa route pendant un certain temps en ver-

tu de l'impulsion acquise puis il s'arrêtera de lui-même.

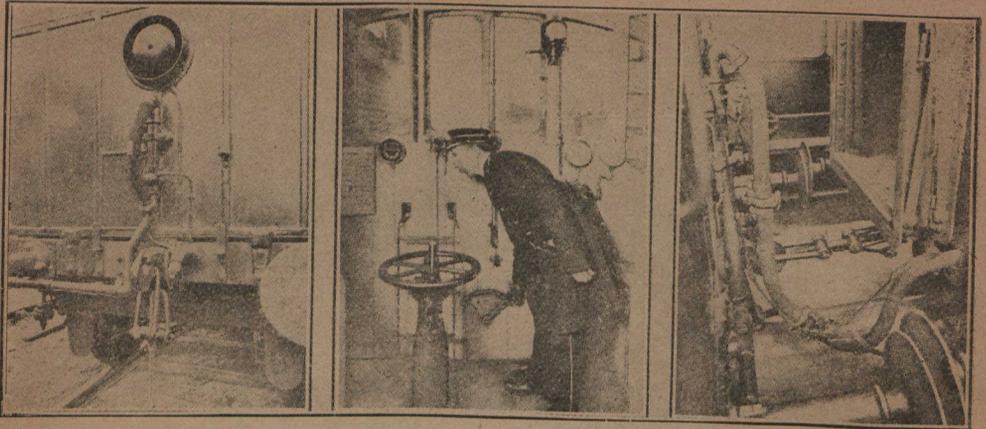
Maintenant, s'il est muni d'un frein quelconque, il s'arrêtera quand on voudra au lieu de parcourir encore peut-être cinq ou six cents verges ou plus.

Voilà toute l'invention.

En pratique rien n'est plus curieux et même amusant. Les voyageurs à destination d'une station quelconque sont classés tous dans la même voiture. Le train s'ébranle, augmente son allure, file comme une flèche à travers la campagne. Sans ralentir il se rapproche de la station, passe comme une trombe dans un fracas assourdissant et une gerbe d'étincelles et, subitement, un wagon s'est détaché, a roulé quelques verges à peine encore et s'est immobilisé; les voyageurs ont à peine eu le temps d'en descendre que l'autre partie du train est déjà évanouie dans le lointain...

Quant au dispositif, ainsi que je l'ai dit, c'est l'enfance de l'art.

En tête du "wagon à lâcher", existe



*Timbre
avertisseur*

*Attention
au lâchage!*

*Le système
d'accouplement.*

un timbre de large dimension, destiné à prévenir un employé lorsqu'on arrive au point d'arrêt.

Dès que le timbre retentit, cet employé actionne un levier qui, automatiquement, détache le wagon et fait fonctionner un système de frein à air. La voiture est libre alors et s'arrête bientôt sans secousse aucune.

La question importante était celle du frein qui devait agir progressivement et cependant d'une manière énergique.

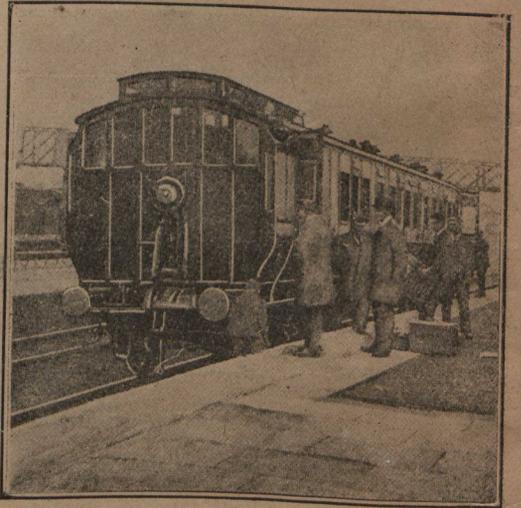
S'il calait les roues instantanément, il en pourrait résulter les plus graves inconvénients pour la sécurité des voyageurs eu égard à la vitesse acquise et brusquement interrompue. L'action toutefois devait être rapide.

L'idéal du genre, comme frein, paraît être atteint aujourd'hui au moyen des systèmes "continus" automatiques ou non et parmi les meilleures du genre on peut citer celui à air comprimé ou de Westinghouse et celui à vide, de Tremblay et Martin.

Ils sont avantageusement connus au-

jourd'hui et leur emploi s'est généralisé un peu partout.

Il est dommage qu'on ne puisse les adapter aux aéroplanes lorsqu'il prend à ceux-ci le caprice d'aandonner leur pi-



L'arrêt d'un wagon indépendant.

lote en route tout comme un vulgaire wagon, ce qui arrive, hélas, trop fréquemment!



ROMAN COMPLET

L'ESPIONNE

Par Frédéric Soulié.

(L'histoire qu'on va lire se passa quelque temps après la révolution de Naples de 1820-1821. Si quelques lecteurs devinent les véritables noms des personnages de ce récit, nous les supplions de ne point les écrire en marge de l'exemplaire qui sera dans leurs mains, comme nous l'avons vu faire souvent à propos de mémoires ou d'histoires contemporaines où l'auteur n'avait voulu mettre que des initiales.)

Il était nuit, une nuit étincelante et diaprée d'étoiles, une brise molle, une vague languissante, un murmure lent et infini, et c'était sur une grève de la mer de Naples. Comme des phoques endormis sur le rivage, une douzaine d'hommes étaient étendus sur le sable. Un seul était debout. Sans doute il veillait pour eux, mais il veillait aussi sans doute pour d'autres; car son regard se portait avec inquiétude, tantôt vers la terre, tantôt vers la mer; rien ne paraissait à aucune des extrémités de l'horizon, et cet homme debout était le seul point qui, dans l'espace, fit rencontre au regard. Tout à coup, parmi les étoiles qui bordaient le ciel au-dessus de la mer, parait une lucur rouge et sanglante qui allume sur les vagues une longue traînée de reflets; et en face de cette lueur, du côté de la terre, une ombre noire et mouvante se dessine presque aussitôt. Un soupir de satisfaction s'échappe de la poitrine de l'homme qui veillait, et

un de ceux qui étaient couchés lui dit à voix basse :

—C'est le canot, n'est-ce pas, signor Spaffa?

—Oui, répondit celui-ci en désignant la mer, le canot là; et là, ajouta-t-il en se retournant vers la terre...

—Le marquis? ajouta l'autre.

—Je le crois, répondit Spaffa.

A ce mot: "le marquis," tous ceux qui étaient couchés se levèrent simultanément et cherchèrent à pénétrer de leurs regards avides l'obscurité de la nuit. Ils ne distinguèrent d'abord qu'une ombre sans forme qui s'avancait vers l'endroit où ils se trouvaient; mais bientôt après, on put reconnaître que c'était un groupe de plusieurs personnes; enfin on put les compter: il y en avait trois.

—Ce sont eux, murmurèrent plusieurs voix.

Et le signor Spaffa ayant levé son chapeau en l'air, et ce signal lui ayant été

rendu, il s'avança vers les arrivants. Toutefois il prit la précaution de s'armer d'un pistolet et d'un poignard, et l'on put voir que, de part et d'autre, on s'abordait avec précaution. Bientôt les nouveaux venus et Spaffa étaient parmi ceux qui s'étaient levés à leur approche. A l'instant même un canot aborda sur la grève, et un jeune homme s'en élança et s'approcha du groupe.

—Eh bien! dit-il, tout le monde est-il arrivé?

—Oui, répondit Spaffa; voici le marquis Faviani, madame la marquise et le brave Jaffarino.

Au nom de la marquise, le jeune marin se découvrit.

—Eh bien! répondit-il, puisque tout le monde est prêt, embarquons-nous.

Tout n'est pas fini, répliqua Spaffa; nous avons un dernier adieu à faire au marquis.

—Hâtez-vous donc, répondit le marin.

Une légère hésitation se manifesta alors parmi le groupe; on sembla se consulter à voix basse, et celui qui le premier avait parlé à Spaffa lui dit d'un ton d'humeur et en lui montrant le marin:

—Cet Anglais ne peut être témoin de ce qui va se passer.

Aussitôt Spaffa prit le marin en particulier et l'emmena à quelques pas du groupe.

—Sir Henri, lui dit-il, l'Italie n'a pas encore perdu toutes ses espérances de liberté, bien que ses meilleurs appuis lui manquent désormais, car ceux qui ont échappé au gibet doivent mourir aux galères. Mais il en reste encore assez pour essayer un nouvel effort.

Le marin secoua la tête d'un air d'incrédulité. Spaffa ajouta.

—Il ne faut pas juger l'avenir sur ce que nous avons tenté. Naples a manqué de

courage pour soutenir ce qu'elle a entrepris; mais elle l'a entrepris: c'est beaucoup, croyez-moi, pour un peuple brisé à l'esclavage; et puis, la liberté n'est pas la conquête d'un jour. Il me semble que les Italiens sont en face de leurs maîtres comme les Russes devant les soldats de Charles XII; il faut qu'ils dépensent beaucoup de sang pour apprendre la liberté, comme les Russes pour apprendre la guerre; mais ils l'apprendront; et, je vous le jure, les peuples seront aussi fertiles contre la tyrannie que la Russie l'a été contre la conquête. Nous jetterons beaucoup de têtes aux bourreaux, mais leur hache sera émoussée avant que la moisson soit finie; et alors notre heure de victoire sonnera.

—Que Dieu vous entende! répondit le marin; mais n'oubliez pas que le marquis est une victime promise, et qu'on peut s'apercevoir de son évasion.

—Jaffarino, le concierge de la prison, a dû prendre toutes les précautions nécessaires, répondit Spaffa.

—Je le crois, reprit sir Henri; mais il faut que Faviani soit à bord de ma frégate avant une heure. En sauvant un prospect politique sur un vaisseau de l'amirauté, je me compromets assurément, et le roi de Naples aura droit de se plaindre justement.

—Ne devez-vous pas dire que vous l'avez rencontré en mer, égaré sur une embarcation!

—Sans doute, j'arrangerai ce conte tant bien que mal; mais pour cela il ne faut pas attendre le grand jour pour arriver à bord, lorsque tout l'équipage sera sur le pont.

—Eh bien donc! dit Spaffa, éloignez-vous quelques minutes; nous avons à confier à Faviani le secret de nos espérances et de celles de l'Italie. Ne vous offensez pas de cette précaution; elle est naturelle

et juste chez des hommes qui ont subi de si odieuses trahisons. Ce sera l'affaire de quelques minutes.

—Comme il vous plaira, répondit sir Henri. Il se replaça aussitôt dans son canot, et s'écarta à quelque distance du rivage.

Dès qu'il fut assez loin pour ne plus entendre ce qu'on pourrait dire, Spaffa fit signe aux hommes de s'approcher, et aussitôt ils formèrent un cercle autour de Faviani et de sa femme, qui, le corps enveloppé d'un manteau et la tête couverte d'un voile, se tenait tremblante près de son mari. Jaffarino se mêla parmi ceux qui formaient le cercle; Spaffa demeura au centre, et c'est lui qui prit la parole.

—Marquis de Faviani dit-il, depuis longtemps Naples comptait sur toi : tes nobles idées sur la liberté, ton mépris des faveurs de la cour avaient appelé sur toi les regards des gens de bien ; ton courage illustré en plus d'une occasion, ton immense fortune et ton nom leur faisaient désirer ton concours pour imposer à la multitude, qui se laisse séduire plus aisément par les exemples venus de haut ; cependant ton extrême jeunesse, ton alliance avec les familles les plus serviles du royaume, retenaient notre confiance. L'adoption que mon bienfaiteur le comte de Pellic fit de toi, en te donnant sa fille, nous fut la plus formelle garantie que tu étais digne de nous comprendre.

A ce moment la voix de Spaffa, grave et sonore pendant les premières paroles, devint presque tremblante, et en même temps des sanglots mal comprimés s'échappèrent de la poitrine de la marquise.

—Faviavilla, lui dit doucement son mari ne pleure pas ainsi, nous le vengerons.

—Laisse-la pleurer, marquis, reprit Spaffa. Puis, se tournant vers la jeune femme, il ajouta : Pleurez et désolez-vous,

Madame, d'avoir perdu le père le plus digne des larmes d'une fille. Quoique vous soyez parmi des hommes qui ont lié leur vie à une oeuvre de sang et de vengeance, ils comprendront votre douleur, eux qui ont pleuré en lui le plus ardent et le plus courageux ami de la liberté. Les tyrans l'ont pendu à un gibet, et ont donné son corps en pâture aux corbeaux ; mais ils n'ont pu trancher la vie secrète dont il a animé l'Italie comme ils ont tué la sienne ; ils n'ont pu disperser le centre puissant auquel il a rattaché ses fidèles enfants, comme ils ont dispersé son cadavre : sa pensée lui survit, et c'est à elle que nous voulons associer celui qu'il choisit pour son héritier.

Il se fit un moment de silence, pendant lequel tous les regards restèrent attachés sur la malheureuse Faviavilla. Spaffa reprit alors :

—Cependant, marquis, à l'époque de ton mariage, tu partis pour visiter l'Europe et le monde, avant que nous eussions pu te dire rien de ce que nous préparions en secret. Tu devais revenir bientôt ; mais, avant ton retour, l'Espagne nous donna le signal et nous y répondîmes. Tu accourus du fond de l'Inde à cette nouvelle ; mais, à ton arrivée, le volcan était étouffé, et tu retrouvais le même peuple esclave que tu avais quitté ; et si ce n'eût été le squelette de Pellico, flottant aux anneaux d'une potence, tu aurais pu croire que rien ne s'était passé dans la patrie du Vésuve, comme après une éruption de la montagne on ne saurait dire que des torrents de feu ont dévoré son pied, lorsque les pâtres ont relevé leurs cabanes et qu'on a labouré la lave. Un autre avertissement t'attendait : à peine arrivé, tu fus jeté dans une prison, non point pour ce que tu avais fait, toi absent de Naples, mais pour ce que tu aurais fait infailliblement

si tu t'y fusses trouvé; on te jugea et tu fus condamné, non pas pour ton nom, quelque adoré qu'il soit du peuple, mais pour celui de Pellico, ton beau-père, qu'ils tremblaient de voir revivre en toi. Eh bien! en ceci, les tyrans nous ont servis plus qu'ils ne pensaient: ils nous ont montré, en te persécutant, ce que tu étais; ils ont arrêté nos irrésolutions; du doigt de leur bourreau, ils nous ont désigné notre chef, notre espérance, notre second Pellico. C'est à ce prix que nous t'avons fait offrir la liberté par Jaffarino, voué comme nous au salut de la patrie; tu as accepté: nous allons te dire à quelles conditions.

Aussitôt il se fit un mouvement, et l'un de ceux qui formaient le cercle, prenant la parole, arrêta Spaffa au moment où il allait continuer.

—La loi du carbonaro, dit-il, ne permet à aucune femme d'être admise dans les secrets de l'association.

—La fille de Pellico n'est point une femme ordinaire, et, pour elle, on peut passer sur la rigidité des règlements, répondit Jaffarino.

—On ne peut jamais, reprit le premier interlocuteur, confier un secret à qui n'a pas juré de le garder, et je ne crois pas qu'aucun de vous pense que la marquise puisse faire ni tenir le serment qui nous lie.

Spaffa ne répondit rien, mais Faviani se hâta de dire:

—Quel que soit ce serment, elle le fera et elle le tiendra; je réponds d'elle.

—Chacun ici répond pour soi, dit Spaffa. Marquis, que ta femme se retire.

—Non, dit Faviani, ce n'est pas un enfant sans courage qui ne sache pas accepter l'héritage de son père, quelque rude qu'il soit à porter. Et puis, il ne faut pas que dans l'exil il y ait une pensée pour

la patrie que nous ne puissions partager ensemble.

—Oui, oui, dit Fiavilla d'une voix assurée, je veux rester; je prêterai le serment.

—Jurez donc sur ce christ, ajouta Spaffa, que vous ne révélez rien de ce que vous allez entendre, ni de ce que vous apprendrez plus tard des affaires de l'association, ni de ce qu'elle aura résolu; jurez que vous garderez ce secret, partout et pour tous, dans les cachots, devant les juges, dans la confession, sur l'échafaud.

—Je le jure, répondirent ensemble Faviani et sa femme.

—Jurez aussi, reprit Spaffa en baissant la voix, que si, parmi les membres de l'association, il se trouvait un traître, vous le dénonceriez au tribunal secret des carbonari.

—Je le jure, redirent les mêmes voix.

—Jurez encore que, si le traître est condamné par ce tribunal, vous exécuterez la sentence si vous êtes désigné pour cette exécution, quand il s'agirait de la mort, et fallût-il frapper votre meilleur ami, votre frère, votre père, ou votre fils.

La voix seule de Faviani répondit: Je le jure.

Spaffa s'approcha de la marquise et lui dit avec un léger accent de prière.

—Eh bien, puisque ce serment vous fait frémir, retirez-vous.

—Non, dit Faviani; ce sont les termes qui lui ont fait peur. Pauvre orpheline, sans autre famille que moi, a-t-elle à s'épouvanter de ces terribles devoirs!

—Quoi! s'écria Fiavilla, il faut jurer qu'on osera tuer son frère, son père, son époux même!...

—Nous avons oublié cette clause, dit celui qui avait voulu le premier faire retirer Fiavilla. Si la marquise veut rester, il faut qu'elle jure en ces termes.

—Jurer que je tuerais mon époux ! c'est impossible, s'écria Fiavilla.

—Ce n'est pas le serment ordinaire, dit Spaffa ; pourquoi le changer et y ajouter encore—

—Lorsqu'on a fait jurer au fils de tuer son père, au père de tuer son fils, on a demandé davantage à la fidélité du carbonaro, reprit le même interlocuteur. Si l'on n'a parlé ni de la femme ni du mari, c'est parce qu'il ne devait entrer que des hommes dans nos secrets. Il faut, puisque la règle a été violée, que le serment soit changé aussi.

—Oui, oui, murmura le cercle.

—Jure, Favilla, reprit Faviani avec hauteur, jure que tu me tueras si je trahis mes serments ; je veux bien jurer, moi, que je te tuerais si tu trahis les tiens.

—Tu le peux, s'écria Fiavilla, et je l'aurai mérité ; mais toi...

—As-tu peur que je ne sois un traître ? répondit aussitôt Faviani ; vois, tu leur fais douter de moi.

—Ah ! si c'est ainsi, répliqua la marquise, si c'est ainsi... je le jure !

Elle prononça ces derniers mots avec une terreur singulière, sans s'apercevoir du regard de pitié dont Spaffa la couvrait, tandis qu'elle surmontait à grand-peine sa faiblesse de femme pour dire cette terrible parole.

Aussitôt Spaffa expliqua à Faviani le secret des ramifications du carbonarisme : l'organisation des conjurés en ventes ou assemblées de dix, qui avaient chacune un député à une vente supérieure, formée de dix députés de dix ventes inférieures ; cette vente supérieure avait elle-même un seul député à une vente d'un degré plus élevé, également composée de dix députés de ventes supérieures ; de façon que d'échelon en échelon, tout venait aboutir à une vente suprême de dix personnes,

qui tenait dans ses mains tous les fils de l'association, sans que jamais aucun des carbonari pût connaître plus de dix-huit de ses complices, c'est-à-dire la vente dont il était député, et celle près de laquelle il était député. Après cette explication, Spaffa donna à Faviani le nom des villes dans lesquelles on avait des intelligences, et le nombre d'hommes sur lesquels on pouvait compter ; il lui apprit ensuite les régiments où l'on avait gagné des officiers ou des soldats ; enfin il le fit pénétrer dans le secret de cette trame qui couvrait l'Italie comme un réseau.

—Maintenant, dit Spaffa, te voilà arrivé du premier pas au centre de cette union qui doit sauver la patrie. Tu seras notre député vers nos frères de France. N'oublie pas que, sur un de tes avis, l'Italie peut se lever tout entière. Prépare-lui des appuis parmi les nations amies. Quant à nous, nous ferons de ton nom le signal de la résurrection de la liberté. Maintenant il te reste à connaître ceux parmi lesquels tu te trouves.

A ce moment, et pour la première fois, Faviani remarqua les hommes qui l'entouraient. Presque tous portaient le costume de pêcheurs ou d'ouvriers ; mais lorsque Spaffa les fit approcher l'un après l'autre pour leur faire échanger avec Faviani les signes de reconnaissance des carbonari, au lieu des mains rudes et calleuses que celui-ci croyait presser, au lieu des noms obscurs qu'il pensait entendre, il rencontra des mains qui attestaient l'oïveté et entendit des noms qui occupaient l'attention de l'Italie entière : des avocats célèbres, des poètes, des peintres, des musiciens, des princes. Faviani comprit seulement alors toute l'immensité du devoir qu'il s'était imposé et de la confiance qu'on lui avait accordée. Il en fut

si profondément ému, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier :

—Oui, Messieurs, oui je le jure! nous délivrerons la patrie; et périsse l'infâme qui trahirait le serment qu'il lui a fait entre vos mains!

Presque aussitôt sir Henri fit entendre un léger signal, auquel Spaffa répondit sur-le-champ. Le canot s'approcha. Favianni, sa femme et Jeffarino y montèrent. La petite embarcation s'éloigna du rivage, et les conspirateurs, après quelques paroles échangées entre eux, se dispersèrent et laissèrent Spaffa seul sur la grève. Il y de-

meura longtemps, immobile à regarder la mer. Peu à peu son regard, habituellement sévère, s'adoucit; il se voila lentement d'une expression de tristesse, et quelques larmes, qui ne passèrent pas la paupière, y parurent un moment suspendues. Mais il sembla qu'elles ne dussent pas s'épancher, même dans la solitude; il sembla qu'elles fussent retombées sur son coeur, qu'elles oppressaient péniblement; car ne voulant pas pleurer, il se mit à parler tout bas, comme s'il eût craint d'être entendu. Il disait :

Allez tous deux, allez, ma carrière est finie,
L'un m'a pris mon bonheur et l'autre mon génie.
Je vous aimais, Madame, et vous fus destiné;
Mais vous l'aimiez, hélas! et je vous l'ai donné.
Jeune homme, votre nom agite Naples entière:
J'ai mis pour le hausser le mien dans la poussière.
O vaisseau noble et grand qui les portez tous deux
Au bord où les attend la vie et l'espérance,
Quand ils seront en paix aux rives de la France,
Vous reprendrez encor votre vol hasardeux!
Mais peut-être qu'alors une mer hérissée
Soufflettera vos flancs de sa lame pressée,
Abattra votre mât si hautain et si fier,
Dissoudra votre corps de madriers de fer;
Votre nom si guerrier s'oubliera comme un rêve,
Et vos lambeaux iront pourrir sur quelque grève;
Et peut-être qu'aussi, quand tous deux reviendront,
Pour la belle couronne où j'ai voué leur front,
Il ne restera rien de ma triste existence
Que quelques os sans nom au pied d'une potence.

Que pouvaient vouloir dire de si singulières paroles? Voici la seule explication que nous en puissions donner.

Spaffa était un beau jeune homme de vingt-cinq ans, élevé publiquement chez le comte Pellico, qui l'avait ramené tout enfant d'un de ses voyages à Rome; personne ne savait rien de sa famille, et cependant, malgré son grand nom, on ne le croyait pas Italien. Sa personne donnait de la probabilité à ce bruit; ses cheveux

d'un blond cendré, sa peau blanche et rosée, ses yeux bleus, autant que la retenue de ses manières et la discrétion de ses mouvements et de ses paroles, le marquaient comme un étranger parmi ses compagnons de Naples, à la peau brune, aux cheveux noirs, à la voix haute et au geste pétulant. Spaffa cependant, nourri en Italie, l'aimait comme sa patrie, quoiqu'il n'eût pas trouvé parmi ses concitoyens une seule âme en accord avec la

sienne. On peut dire qu'il aimait la terre, le ciel, la mer de Naples; il aimait son nom, sa gloire, sa liberté; mais il n'aimait pas les Italiens. Poète, il parlait la langue poétique de l'Italie plus supérieurement que personne, mais non point pour dire les choses qui sont du génie de cette langue. A cet idiome sonore, souple, étincelant, plein de chant, de mollesse et de fanfare, il confiait des pensées graves, profondes, moroses: on eût dit un musicien forcé d'exécuter un triste et lent adagio de violoncelle sur la chanterelle criarde du violon. Aussi, par un instinct réciproque, ses compagnons n'avaient-ils pas pour lui cette bienveillance constante qui les jette si facilement à la tête les uns des autres. En politique, la fermeté, le courage de Spaffa lui avaient valu l'estime générale de tous ceux qui partageaient ses opinions; mais cette estime manquait de l'enthousiasme qu'eût fait naître la plus misérable bravade sonnante et napolitaine. Aucun n'eût cherché à nier qu'il avait fait plus que personne, et aucun ne l'eût choisi pour chef. Il menait les conseils secrets des carbonari par l'influence de sa raison supérieure, mais sans y être à la première place. Cette première place, il venait de la donner à un autre qui ne le valait ni pour la fertilité des moyens, ni pour la persévérance du courage; mais celui-là était selon la plèbe italienne, il empanachait ses actions de paroles hautes, de gestes héroïques, et devant ces peuples amoureux de spectacles, il savait se poser et se draper à leur manière; aussi leur plaisait-il bien davantage que son simple et sévère rival: comme il arrive que les femmes et les enfants se plaisent à regarder un écuyer qui fait piaffer un flasque et pompeux andalou, tandis qu'ils laissent passer sans attention un vigou-

reux et fin cheval anglais qui court d'un pas ferme et régulier.

Mais pourquoi Spaffa avait-il cédé à Faviani ce rôle que lui seul était capable de remplir? C'est que la vie de Spaffa n'avait eu que deux espérances: sauver la patrie et être aimé d'une femme. Pour cette seconde espérance, il n'eût pas abandonné la première; mais il eût voulu la réaliser seul, afin de paraître grand et honorable aux yeux de celle qu'il aimait. Mais lorsque Fiavilla eut rencontré Faviani, il sentit mourir en lui l'espoir de son propre bonheur, et, voué dès lors à la patrie toute seule, il chercha les meilleurs moyens de la servir. Pellico, l'idole de Naples, n'était plus; il fallait donner une idole nouvelle à la faveur populaire, et le gendre de Pellico sembla devoir être son successeur de toutes manières. D'ailleurs Faviani avait par lui-même une grande autorité: il était beau, il était brave; il parlait avec hardiesse; il s'enflammait à sa propre parole; il s'exaltait sous ses pensées; ses yeux flamboyaient; il tordait ses bras, grinçait les dents, délirait; enfin c'était un véritable Italien. Ceux qui l'écoutaient alors suivaient avec frénésie cette pétulante et fougueuse éloquence, dût-elle les mener dans quelque abîme. Spaffa, au contraire, en les enfermant dans le cercle inébranlable d'une sévère logique, gênait les élans de leur imagination; et s'il finissait par les convaincre, c'était sans les persuader. On eût dit des Arabes témoins des avantages d'une exacte discipline, et qui ne veulent suivre cependant que le chef qui les laisse se battre au hasard de leur caprice. Entre ces deux hommes, il en eût été de même au combat; Faviani y eût paru étincelant d'or et d'armes; Spaffa avec du fer bien trempé. Pour frapper un coup terrible, le premier eut levé en l'air son large sabre

luisant, qui eût jeté un éclair et n'eût fait qu'une blessure, tandis que Spaffa eût poussé droit sa courte épée, qui eût percé le coeur de son ennemi.

Quant à Fiavilla, elle était l'ardente et faible Italienne, l'esclave et la souveraine de son mari, l'adorant plus qu'elle ne l'aimait, et l'adorant non point de cet instinct de tendresse qui amollit deux coeurs et les fond l'un dans l'autre, mais de cet amour qui peut compter toutes les raisons de son exaltation, de cet amour qui s'adresse à la beauté, au génie, au courage, et qui peut se perdre avec tout ce qui l'a inspiré. Aussi n'avait-elle jamais remarqué Spaffa, parce qu'il n'avait rien jeté de ses qualités à l'admiration publique; aussi ne se doutait-elle pas de son amour, parce qu'il l'avait aimée avec la fierté d'une position inférieure. Elle sourit à la première parole de Faviani, et ne comprit pas les tristes regards de Spaffa. Celui-ci, que son étrangeté innée jetait mal à l'aise dans le monde où il vivait, habitué à valoir mieux que les plus grands, pour obtenir moins que les plus petits, avait facilement désespéré de son amour, et s'était résigné. Il eût aisément déterminé Pellico à lui donner sa fille, et il la fit marier à son rival, parce qu'il avait vu que dans ce mariage était l'amour et le bonheur de Fiavilla. Il avait placé Faviani au poste le plus élevé du mouvement populaire, parce qu'il avait cru que le salut de la patrie viendrait plutôt à sa voix, et il avait aisément abdiqué sa carrière lorsque la récompense qu'il cherchait lui eut échappé.

Cependant le jour vint tandis qu'il errait encore sur la grève de Naples. Bientôt il vit accourir des sbires. Ce furent de toutes parts les recherches les plus subtiles pour découvrir le prisonnier évadé; mais Faviani les avait toutes trompées

d'avance en se cachant dans la fuite. Quinze jours après, on apprit qu'il était débarqué à Toulon avec Jaffarino. On leur fit un nouveau procès, par lequel ils furent condamnés à être pendus. Jaffarino le concierge y gagna un peu de célébrité, et la popularité de Faviani s'accrut en raison de la pompe qu'on mit à le faire exécuter en effigie. Le soir de cette exécution, le gouvernement apprit que, parmi les pêcheurs et les lazzaroni, courait une chanson en l'honneur de Faviani; que dans quelques salons on avait récité une ode sur Faviani. Il suivit assidûment les mille bruits qui se répandaient à propos de ce proscrit, et, sans pouvoir saisir nulle part cette conspiration d'éloges qui voulait faire de Faviani un héros, il en vit le progrès avec effroi. Ce fut l'occasion de plusieurs conseils de cabinet; on n'y parla rien moins que d'une demande d'extradition; quelques avis, comme celui du poignard ou celui du poison, auraient trouvé des partisans, si quelqu'un avait osé les émettre; mais, en résultat, on s'en rapporta à la prudence d'un homme d'Etat, qui promit de faire avorter le plan des patriotes. Il ne voulut dire à personne les moyens qu'il comptait employer; seulement il assura que tout se ferait sans bruit, sans nouvelles persécutions ni contre le marquis ni contre ses amis; qu'il n'avait pour cela besoin ni de prisons, ni de tortures, ni de bourreaux. Cette politique parut merveilleuse aux gouvernants; et si n'eût été leur incapacité de faire taire tout un peuple, ils n'auraient pas donné facilement leur assentiment à une marche qu'ils ne connaissaient pas, mais qui leur semblait impossible. Force leur fut cependant d'attendre les résultats. Nous ferons comme eux, et nous retournerons auprès de Faviani et de Fiavilla.

Ils demeuraient à Paris, où ils avaient

pris un train de maison convenable. Sans être opulent, il attestait une certaine aisance. Tous les biens de Faviani et de sa femme ayant été confisqués, il ne lui restait d'autre fortune que le peu de capitaux qu'il avait pu faire passer en France. Jaffarino était devenu l'"*omnis homo*" de la maison, un peu intendant, un peu domestique, un peu ami, mais par-dessus tout dévoué à Fiavilla comme un père à son enfant. Jaffarino était un homme de trente ans, qui avait servi sous Pellico durant le règne de Joachim Murat. C'était par la protection de son ancien chef qu'il était devenu l'un des employés de la prison de Naples, et c'était en sauvant Faviani qu'il avait commencé à prouver la reconnaissance et l'espèce d'idolâtrie qu'il avait vouées à Pellico, et qu'il reporta ensuite sur sa fille.

La vie que Faviani menait à Paris était simple et honorablement occupée. Dès son arrivée, les meilleures maisons des libéraux français lui avaient été ouvertes avec empressement; lui-même les recevait quelquefois chez lui, et offrait ainsi une distraction selon leurs goûts à quelques réfugiés italiens, auxquels aussi ses secours ne manquaient pas. Sa conduite digne et bienfaisante lui avait valu l'affection de la plupart d'entre eux; et lorsqu'ils parvenaient à faire pénétrer quelques lettres en Italie, aucun ne manquait de se répandre en éloges et en espérances sur le compte de Faviani. A Naples, ces lettres étaient habilement exploitées, et la réputation du proscrit s'y grandissait chaque jour, tandis que l'homme d'Etat dont nous avons parlé, en butte aux plaisanteries et aux alarmes de ses collègues, se contentait de répondre avec assurance.—Laissez-moi faire, laissez-moi faire, je vous prie... Cependant rien ne paraissait annoncer qu'il eût agi,

car rien ne se passait à Paris qui attestât que Faviani fût l'objet d'une surveillance ou d'une trahison. Sa vie, en effet, demeurait toujours la même: habilement ménagé de manière à ne point alarmer le gouvernement français, et à rester, cependant, gênante pour l'autorité napolitaine. En une seule occasion, peut-être, Faviani manqua de prudence et manifesta trop hautement la vivacité de ses opinions.

Un jour qu'il était à l'Opéra dans une loge du rez-de-chaussée, il se fit un grand mouvement dans le parterre, et tous les regards se portèrent vers une loge où venait d'entrer une femme d'une beauté et surtout d'une élégance rare; elle était d'une taille peu élevée et dont l'apparence était frêle; son visage légèrement pâle était comme encadré dans un flot de cheveux noirs qui se répandaient jusque sur ses épaules; de longs et minces sourcils couronnaient ses yeux étincelants dont il semblait qu'elle ne laissât percer l'éclat qu'à travers un voile de longs cils qui, lorsque ses paupières étaient baissées, se dessinaient sur sa figure presque aussi noirs que ses sourcils; le rose incarnat de ses lèvres se détachait de même sur la pâle blancheur de sa peau, et l'émail de ses dents, lorsqu'elle souriait, brillait comme les diamants qui ornaient ses oreilles; une croix en brillants et suspendue à un velours noir pendait à son cou; elle portait une robe rose d'un tissu de cachemire, garnie partout de bandes noires qui tranchaient sur l'ivoire de sa peau; ses bras étaient nus, délicats et serrés au poignet de bracelets de velours noir attachés par de longues boucles en diamants; ses mains resplendissaient de bagues; on devinait aisément que c'était une étrangère.

L'attention de la salle entière était fixée sur la loge où cette femme, et la marquise

elle-même s'était plusieurs fois penchée en dehors de la sienne pour admirer cette beauté surprenante, lorsque Faviani, entraîné par l'exemple général, se décida à quitter sa place pour jurer des éloges que sa Fiavilla, si belle elle-même, donnait à cette inconnue. Le mouvement de la marquise avait été remarqué, et avait appelé sur elle l'attention de l'étrangère; aussi quand Faviani s'avança pour regarder celle-ci, il vit ses yeux se fixer sur lui, et aussitôt un léger salut lui apprit qu'il avait été reconnu. A ce signe, le visage de Faviani se rembrunit, et il se retira vivement du devant de la loge, sans rendre cette légère salutation à celle qui la lui avait adressée.

—Vous connaissez cette belle personne? lui dit Fiavilla.

—Et vous aussi, répondit Faviani.

—Moi, non certes, reprit la marquise en reportant ses regards vers la loge de l'inconnue qu'elle trouva attentive à la considérer; non, si jamais j'avais vu ce visage, il m'eût assurément frappée assez pour ne point l'oublier; non, vraiment, je ne la connais pas, répéta-t-elle en regardant encore l'étrangère dont les yeux ne la quittaient pas.

—Peut-être, répliqua Faviani, ne l'avez-vous jamais vue, mais certainement vous connaissez le nom de la comtesse de Palla.

—La belle Octavie! s'écria Fiavilla, c'est donc elle? Et, entraînée par une curiosité invincible, elle voulut la voir encore, et la trouva encore occupée à contempler sa loge, comme si elle eût voulu y faire pénétrer son regard. Fiavilla se tourna alors vers son mari, qui lisait attentivement un journal, et lui dit en souriant:

—Vraiment, ami, vous n'êtes pas juste; à Naples, vous étiez le seul à me dire que

la comtesse n'était point belle; ou vous n'êtes pas franc, ou vous manquez de goût.

—Fiavilla, lui répondit son mari avec un doux sourire, quelle femme peut-on trouver belle près de toi? et puis, ajouta-t-il avec une sorte de répugnance, la comtesse me déplaît. Je ne puis séparer sa personne de sa vie, et c'est assurément une mauvaise recommandation que la sienne.

—Spaffa m'a souvent dit qu'on l'avait beaucoup calomniée, dit la marquise.

—Peut-être Spaffa avait-il besoin qu'on le crût, répliqua Faviani en souriant: soit amour, soit vanité, on aime à parer l'idole à laquelle on sacrifie; mais la ruine de quelques-uns de nos plus riches héritiers est un reproche dont elle ne saurait se défendre.

—Mais vous-même n'avez dit que nul d'entre eux n'avait le droit de s'en plaindre, car elle n'avait rien promis à ces brillants hommages, et elle ne leur avait rien donné.

—Sans doute, reprit Faviani; mais ce qu'une coquette laissé espérer est souvent plus attrayant et plus perfide que son amour. D'ailleurs, je crois qu'on en fait guère pour une femme que ce qu'elle veut bien accepter, et qu'elle est toujours maîtresse d'empêcher les folies de ses adorateurs.

A ce moment, la loge de Faviani s'ouvrit, et un grand jeune homme blond, de la mise la plus recherchée, s'y présenta.

—Oh! la délicieuse créature! s'écria-t-il en entrant; vous la connaissez, Faviani, vous me présenterez chez elle. C'est un soulèvement d'admiration, une ivresse universelle; tout le monde en parle; le foyer est obstrué; j'en ai promis des nouvelles, car j'ai vu qu'elle vous saluait. Elle est belle à faire frémir un saint. Qui

est-elle? d'où vient-elle? comment se nomme-t-elle? Et en disant ce flux de paroles, le jeune homme se penchait en dehors de la loge pour voir cette merveilleuse personne: elle regardait encore.

—Vraiment, sir Henri, lui dit la marquise en lui tendant la main, qu'il serra avec la familiarité d'un ami, vous n'êtes pas de bon goût ce soir; vous entrez dans ma loge tout transporté, sans me dire bonjour, et pour me parler avec enthousiasme de la beauté d'une femme, oubliant que je suis là, et que je puis avoir aussi des prétentions à paraître belle.

—De vous on le pense, mais on ne le dit pas, répondit sir Henri; votre destinée à vous est d'être un ange, et non pas d'être belle; au lieu que cette femme, ajouta-t-il en reprenant sa gaieté, je ne la connais pas; mais assurément c'est sa vie que d'être belle, c'est son ambition, son but, c'est son droit. Elle fait état d'être belle, sa beauté l'amuse et l'occupe, elle s'en sert; c'est sa conversation, son esprit, son pouvoir; elle la choisit, elle est son esclave, elle lui cherche des hommages, elle aura les miens.

Le marquis avait quitté son journal, et écoutait sir Henri en souriant.

—Vous avez bien jugé la comtesse, lui dit-il, et vous êtes comme elle entend les hommes; mais avec ces dispositions elle vous mènera loin.

—Ne vous inquiétez pas du chemin que nous ferons ensemble; seulement, menez-moi jusqu'à elle. Ne me forcez pas à aller quêter une présentation banale; voyons, venez; je suis sûr qu'elle vous attend.

—Tout, excepté ce que vous me demandez là, répondit Faviani: je veux voir ni recevoir la comtesse, et je ne ferais pas une démarche qui pourrait autoriser d'elle à nous des visites, et plus tard peut-

être une liaison qui me déplairait.

—Oh! je vous en prie, dit aussitôt la marquise, présentez sir Henri à cette charmante femme! Elle le rend déjà tout aimable. Voyez ce soir comme il est tout feu; il parle, il s'exalte, il s'italianise; demain, il fera des folies. Je serai sa confidente; et ce sera fort amusant.

—Fiavilla, répondit avec humeur Faviani, aucun rapport avec la comtesse, si éloigné qu'il soit, ne vous convient.

Sir Henri n'insista pas en voyant le ton décidé de Faviani; seulement il se plaça sur le devant de la loge pour pouvoir admirer à son aise la divine Italienne. Le marquis reprit sa lecture, et Fiavilla devint rêveuse. Un léger coup fut frappé à la porte de la loge, et un jeune Napolitain de l'intimité de Faviani s'y présenta. Après avoir salué la marquise, il dit à son mari:

—Pardon, si je trouble votre lecture, mais je viens ici en qualité d'ambassadeur.

Sir Henri se retourna et Fiavilla écouta attentivement.

—La comtesse de Palla a reçu pour vous beaucoup de messages et de compliments à Naples; elle désirerait vous en faire part, et vous attend dans sa loge.

—Où je l'accompagne, dit aussitôt sir Henri en se levant.

—Où je n'irai pas, répliqua vivement le marquis... Chacun parut surpris de ce refus impoli; Mais Faviani continua en s'animant pendant qu'il parlait... Et s'il faut vous en dire la vraie raison, ce n'est ni sa légèreté, ni sa réputation qui m'en empêchent, mais une conviction profonde qu'elle n'est étrangère, ni aux malheurs de notre pays, ni aux trahisons qui ont perdu notre cause.

—Oh! quelle idée! s'écria le jeune Napolitain; la comtesse de Palla, qu'on ne

nommait que la folle Octavie quand on ne l'appelait pas la belle Octavie ?

—Elle ne quitte pas les salons de l'ambassade, dit Faviani.

—Elle est parente de l'ambassadeur, et son intervention a été plus d'une fois utile à quelques-uns de nous qui ont obtenu, grâce à elle, de rentrer à Naples.

—Oui, je sais qu'elle intrigue pour tout le monde, répondit Faviani.

Le jeune Napolitain se leva à cette dernière réponse, ouvrit la porte de la loge, et salua le marquis en lui disant :

—Je vois qu'il est impossible de combattre une prévention aussi profonde que la vôtre. Je vous laisse ; je dirai à la comtesse le peu de succès de mon ambassade.

—Attendez, s'écria vivement Fiavilla, c'est se faire à plaisir une ennemie puissante.

—A ce titre, comme à tout autre, répondit Faviani à voix haute, je méprise la comtesse. Vous pouvez lui dire ce qu'il vous plaira.

A ces paroles, sir Henri tressaillit, car il venait d'apercevoir, à travers la porte entr'ouverte, Octavie qui se promenait au bras d'un diplomate autrichien, et qui peut-être avait entendu Faviani ; il se hâta d'arrêter le jeune Napolitain.

—Dites plutôt à cette belle des belles, s'écria-t-il vivement, que le capitaine Henri de Lawton, ami du marquis Faviani, désire lui présenter ses hommages... Puis il ajouta tout bas en s'adressant à Fiavilla : J'arrangerai tout cela.

—Alors, repartit le jeune Napolitain qui l'avait entendu, venez sur-le-champ, c'est une mission que je vous confie avec plaisir, car j'avoue que j'en suis fort embarrassé.

Tous deux sortirent de la loge et se présentèrent dans celle de la comtesse, où elle était déjà rentrée. Le spectacle fini,

la comtesse était sous le péristyle de l'Opéra, elle attendait sa voiture et causait avec sir Henri. On se pressait autour d'elle, et parmi les murmures qui couraient dans un cercle d'élégants, elle pouvait entendre les hommages qu'on jetait à sa beauté. Tout à coup l'un de ses admirateurs, plus enthousiaste que les autres, s'écria assez haut en s'adressant à un jeune homme immobile au pied de l'escalier.

—Venez donc voir, mon cher, la plus belle personne de la soirée!...

Celui à qui on parlait ainsi répondit sans se déranger :

—La plus belle personne de la soirée... la voilà.

Et il désigna une femme qui descendait l'escalier. Tous les yeux dirigés par cette parole prononcée à voix haute se détournèrent d'Octavie et se portèrent sur cette nouvelle beauté : c'était Fiavilla au bras de son mari. L'attention fut aussitôt si empressée à la considérer, que sir Henri remarqua seul le regard irrité de la comtesse et l'expression cruelle qui passa sur son visage.

Cette petite aventure n'eut aucune suite ; cependant il en fut question parmi les réfugiés italiens, et la plupart, surtout parmi les plus rigides, surent gré à Faviani de ce qu'il avait fait. Bientôt cependant on n'en parla plus, et rien ne semblait même en devoir rappeler le souvenir, lorsque le hasard le plus simple amena une nouvelle rencontre ; ce ne fut point un de ces singuliers événements qui rapprochent si étrangement deux personnes qu'elles doivent y faire attention et s'en étonner ; ce ne fut point une de ces circonstances surprenantes qui jettent un air de prédestination dans la vie de certains êtres : ce fut une de ces mille choses qui se passent tous les jours sans qu'on y prenne garde, et qui ne deviennent plus tard importan-

tantes dans le souvenir que parce qu'il en est résulté plus que l'on en devait attendre.

Une célèbre cantatrice italienne venait d'être engagée au grand Opéra de Londres, son directeur, qui avait fait exprès pour elle le voyage de Naples, l'accompagnait, et ils venaient d'arriver à Paris où ils devaient passer quelques jours. A peine la nouvelle de cette arrivée fut-elle connue, que ce fut un concours de visites et d'invitations pour la prima dona. Le directeur fit obstinément refuser toutes les invitations, jaloux qu'il était de sa conquête, et bien appris que la plupart de ces politesses n'avaient d'autre but que d'organiser une soirée dansante où se serait par hasard trouvé un piano, et, par hasard encore, le meilleur accompagnateur de Paris; puis, à côté du piano, les partitions du répertoire entier de la cantatrice, et enfin les amateurs les plus distingués, qui auraient laissé échapper un regret, puis témoigné un désir. Bientôt un vœu se serait formé; un moment après e'eût été une sollicitation, d'abord d'un importun, ensuite d'un grand seigneur; puis des femmes qui implorèrent, un grand artiste qui se met à genoux, toute une société qui bat des mains, et la cantatrice séduite, entraînée, fait entendre à une foule d'oisifs une voix qui coûte cent mille francs à son directeur... Or le directeur avait exactement inséré dans l'engagement que la signora ne chanterait nulle part qu'à Londres, sous quelque prétexte que ce pût être.

Cependant, car ce mot de l'exception se glisse toujours là d'où il semble qu'on ait voulu précisément le bannir, cependant il arriva que la signora dut rendre visite à Paris à des amis d'enfance, qu'elle en reçut une prière de dîner avec eux, et que e'eût été barbarie de les refuser. De pau-

vres réfugiés italiens, logés au haut de Belleville, vivant des secours du gouvernement français et de ceux de leurs compatriotes, auraient pu prendre un refus pour du mépris.

—Vous chanterez, signora, disait le directeur.

—Mais il n'y a ni piano ni harpe chez ces pauvres gens, répondait la cantatrice.

—Bah! on déterrera une vieille épinette, une guitare oubliée au grenier... que sais-je? vous chanterez devant deux cents personnes.

—Bravo! bravo! s'écria la cantatrice en riant aux éclats; deux cents personnes dans un appartement de cent écus, avec un salon de dix pieds carrés et une chambre à coucher grande comme la main!

—Le salon n'a que dix pieds? dit le directeur en prenant un air de bonhomie.

—Et il n'y a que six chaises pour s'asseoir, reprit la cantatrice.

—En ce cas, répliqua le directeur après une mûre hésitation, je ne crois pas qu'il y ait grand danger; d'ailleurs, je ne veux pas vous empêcher de voir vos amis. Allez donc, mais vous chanterez, j'en suis sûr.

Et la cantatrice, riant avec délice de la peur du brave directeur, se mit à vocaliser et à semer sa vocalisation de fioritures et de traits vigoureux et rapides qui ravirent le prudent empereur, qui se hâta d'aller fermer la fenêtre maladroitement entr'ouverte, pour prévenir, non pas un rhume, qu'il aurait eu le temps de faire guérir avant les débuts, mais pour empêcher que quelque voisin indiscret pût se vanter d'avoir entendu une seule note de cette voix qui lui coûtait cent mille francs.

Quelques jours avant ce singulier dîner, le pauvre Italien qui avait obtenu ce qui avait été refusé aux plus grands noms de France crut avoir trouvé la seule occasion de remercier Faviani de ses bienfaits;

il vint lui faire part de sa bonne fortune, et le solliciter de passer la soirée chez lui. Faviani accepta, autant pour faire plaisir à ce brave homme que pour voir sa célèbre compatriote, et tout fut arrangé.

Ce jour-là même, sir Henri et quelques intimes de Faviani étaient chez lui, et la conversation s'engagea sur le désespoir où était toute la compagnie dilettante de voir passer ainsi la belle cantatrice sans recueillir une seule de ses suaves intonations. Faviani se vanta en riant d'être plus heureux que tout Paris; les visiteurs surpris voulurent savoir ce que voulait dire une pareille présomption; la réserve fut extrême d'un côté, la curiosité fut ardente de l'autre. Enfin le marquis, après avoir laissé épuiser toutes les suppositions, après que l'on eut pesé mûrement l'influence politique ou artistique de toutes les notabilités de Paris, pour deviner celles qui avaient obtenu une si haute faveur, le marquis, disons-nous, avoua tout naïvement l'histoire du pauvre italien.

—Bah! s'écria sir Henri, c'est une fable; un pauvre Italien, dites-vous, qui se nomme... ?

—***

Le marquis répandit ce nom. Tout Paris l'a su pendant deux jours; tout Paris et moi l'avons oublié.

—Un homme qui demeure au haut de Belleville, n'est-ce pas ?

—Au haut de Belleville, répondit encore Faviani.

—C'est impossible, reprit sir Henri; c'est une mauvaise plaisanterie.

Et, sans attendre de réponse, il sortit à l'instant même. Une demi-heure après, il était chez la comtesse de Palla; une demi-heure encore après, il était chez la duchesse de B..., et le soir, dix salons savaient l'histoire du pauvre Italien; et le lendemain, à l'heure où les autres jours

les reines de tous ces salons ne se doutaient pas que le soleil fût levé, vingt équipages gravissaient la longue rue de Belleville, et s'arrêtaient à la porte du pauvre réfugié. Ce fut un étourdissement inimaginable pour cet homme que cette affluence de grands noms qui le comblaient de politesses et qui achevaient tous leur gracieuse visite par une demande d'invitation. Il en comprit bien le motif, et eut envie de refuser; mais il se laissa aller au petit orgueil d'obliger tant de gens si haut placés, et ne rejeta avec mépris qu'une seule sollicitation: ce fut celle d'un gros agent de change qui eut l'impudence financière de lui offrir de l'argent.

Le fameux jour arriva. Personne ne pourrait nous contester le droit de faire ici un tableau grotesque de cette singulière assemblée; mais il faut à ces peintures une main leste et impitoyable, et ce n'est point de notre nature: aussi nous n'essayerons pas de montrer toutes ces femmes resplendissantes de diamants, sur de méchantes chaises de paille empruntées à tout le voisinage; de faire voir les quatre chandelles qui éclairaient la réunion, plantées sur leurs flambeaux de cuivre couronnés d'une large frisure de papier. Ce serait un tableau tout entier que l'entrée de chaque invité, gravement accueilli par le signor *** et "la sua sposa", ne trouvant où se placer, trop heureux de se perdre dans une embrasure de fenêtre ou dans une ouverture de porte, tandis que quelque noble dame, après avoir beaucoup regardé autour d'elle, finissait pas s'asseoir, mi-partie sur une moitié de chaise qu'une amie pitoyable daignait lui offrir. Ce fut d'abord un embarras étrange, puis un rire mal comprimé à chaque nouvel arrivant, puis une gaieté tout à fait folle, jusqu'à ce qu'enfin les manches gigantesques ayant été condamnées à l'aplatissement le

plus complet, les fleurs et les plumes des hautes coiffures aux rencontres les plus désastreuses, et le tout à la gêne la plus serrée, la société se trouva convenablement "tassée" dans le salon de dix pieds carrés.

Nous n'avons pas à raconter les triomphes de la prima dona, les délires des auditeurs, les accès de ravissement des dilettante et les emportements inouïs de leur furieuse admiration. Ce fut, comme dans un salon doré, la comédie si connue de toutes les soirées musicales, jouée à son plus haut degré d'exaltation par des forcenés, où il se trouve des niais qui croient sentir ce qu'ils expriment. Disons seulement qu'à minuit sonné, toute le monde était saturé de musique, d'admiration et de chaleur, et que l'on songea à se retirer. Les amis du réfugié italien ne voulurent pas ajouter à l'encombrement du départ, et demeurèrent les derniers, en causant et debout; bientôt il ne resta plus dans le modeste salon que le marquis, sa femme, la comtesse et sir Henri. On s'en aperçut, et l'on voulut se retirer; mais, à la grande surprise de Faviani, il n'y avait à la porte d'entrée que le domestique de la comtesse, tenant son manteau fourré, et l'imperceptible groom de sir Henri, qui, en portant sur son épaule la redingote de son maître, pliée en deux, avait grand-peine à empêcher le collet et les basques de traîner à terre. Faviani s'enquit; la voiture qui l'avait amené était partie depuis longtemps; et il n'y avait aucune chance d'en retrouver une à l'heure qu'il était. Un embarras pénible se peignit sur le visage de chacun, et le malencontreux Italien, croyant tout arranger pour le mieux, dit avec empressement :

—Mais madame la comtesse reconduira avec plaisir monsieur le marquis...

—Non, dit brusquement Faviani: c'est

inutile... ce serait trop d'indiscrétion... Le temps est beau... la nuit n'est pas très avancée...

—Vous êtes fou! s'écria sir Henri; il fait un vent d'enfer, et il tombe une pluie glacée: c'est tout au plus si je n'en suis pas percé dans mon misérable cabriolet; après la chaleur que nous avons supportée ici, il y a de quoi en mourir. Il y a un arrangement tout simple: que madame la comtesse se charge de madame la marquise. moi, je vous amène avec moi.

—Je ne puis... je serais désolé de déranger Madame, reprit encore Faviani dont l'embarras était au comble.

La comtesse, pendant ce temps, avait gardé un complet silence. Sir Henri haussait les épaules, et Fiavilla n'osait parler. Tout à coup le visage d'Octavie, sérieux jusqu'à ce moment, changea d'expression; elle s'enveloppa vivement de son manteau, et dit à sir Henri en riant:

—Vous êtes, ce soir, d'une maladresse achevée. Il y a un arrangement tout simple, et dont vous ne parlez pas: prenez-moi dans votre cabriolet, et ma voiture restera à la disposition de madame la marquise.

Faviani surpris de cette proposition s'apprêtait à s'excuser, lorsque la comtesse ajouta en riant:

—Oh! laissez, laissez, monsieur le marquis; c'est un service que je rends à sir Henri, je l'espère du moins; et sa reconnaissance me le payera plus cher qu'il ne vaut, soyez-en sûr.

Le marquis voulut absolument refuser. La comtesse redevint très sérieuse.

—Monsieur le marquis, lui dit-elle, je ne sais si vous désirez que je croie aux propos qu'on vous a prêtés sur mon compte; mais songez qu'un refus me serait une assurance du mépris dont on vous gratifie à mon égard.

Faviani, si nettement posé entre une injure grossière à adresser à une femme et un service léger à en recevoir, eût peut-être encore hésité, si Fiavilla, qui trouvait tout au moins bizarres les préventions de son mari, ne se fût hâtée de dire :

— Nous acceptons, Madame, nous acceptons...

Ce mot fut à peine prononcé, que la comtesse descendit rapidement avec sir Henri. Faviani monta dans son équipage, presque triste et vivement contrarié de l'obligation qu'il avait contractée vis-à-vis de la comtesse, qui surprise par le froid en revenant de Belleville, était gravement indisposée. Cette nouvelle hâta la visite que Faviani comptait faire à Octavie pour la remercier de sa politesse. Il espérait que la maladie de la comtesse le dispenserait d'être reçu. Il se présenta le jour même chez elle; son désappointement fut grand, quand on lui apprit que madame de Palla était visible; il était impossible de reculer, il se fit annoncer.

Il est au-delà de la puissance de la parole écrite de peindre ce qui se passa, sans doute, dans cette entrevue. Quant à nous, nous ne le hasarderons pas. Il est des résultats qui arrivent un jour si évidents, qu'il est impossible de les méconnaître, sans qu'il soit donné à aucun oeil humain de suivre la route par où le coeur a passé pour les amener: ainsi, nous dirons que le dédaigneux Faviani, si longtemps retranché dans son mépris pour Octavie, ne fut pas plus tôt à portée de son regard et de sa parole, qu'il demeura vaincu dans une lutte qu'il ne supposait pas même possible. A vrai dire, nous pourrions faire assister le lecteur à cette puissante et habile séduction; mais pour espérer de la lui rendre vraisemblable, il faudrait que le pouvoir du style, multiplié et simultanément à la

fois, pût reproduire et la parole elle-même, et l'accent profond dont elle est prononcée, et le geste qui lui vient en aide, le regard et le sourire qui l'imprègnent d'amour et de volupté; il faudrait plonger le lecteur dans une atmosphère parfumée, respirant l'ivresse, enveloppé d'un jour douteux; il faudrait lui peindre chaque mouvement d'une femme que Faviani avait supposé folle, arrogante et amoureuse des plaisirs bruyants, et qu'il trouvait triste, humble et dégoûtée d'une vie qu'elle jetait à la dissipation, en faute d'un coeur à qui la confier; il faudrait encore qu'après une longue conversation où l'esprit du marquis, d'abord intéressé par l'étonnement, se laissa aller à la pitié et entraîna le coeur avec lui; il faudrait, disons-nous, faire vibrer notre style d'une suave et douce musique, laisser glisser notre phrase de notre plume, comme à notre insu, ainsi qu'elle s'échappa des lèvres pâles de la comtesse; il faudrait qu'à cette page on pût attacher le charme d'un regard douloureusement levé vers le ciel, qu'on pût l'empreindre de ces larmes humides qui voilent les yeux sans baigner le visage; et alors le lecteur comprendrait peut-être de quel sentiment Faviani se laissa surprendre lorsqu'elle lui dit :

— Et puis, ne vous y trompez pas, toute vie a une espérance qui soutient toutes les autres. Tant qu'il reste au coeur la chance de la réaliser, on prend soin du reste de sa vie, parce qu'il se rattache à ce souverain espoir; mais le jour où il tombe, tout s'écroule avec lui. J'ai rêvé dans ma vie un rare bonheur, le seul, cependant qui puisse être permis à l'ambition d'une femme: j'eus payé d'une adoration d'esclave l'amour et le nom d'un homme qui eût couvert ma faiblesse de femme de son illustre considération. Malheureusement, au lieu de laisser à ce vœu de mon coeur

le vague d'une espérance qui peut à tout moment rencontrer sa réalisation, j'attachai cette espérance à un nom et à un homme, à un nom qu'un autre partage, à un homme qui ne m'a pas même aperçue. Quand cette déception m'arriva, je reconnus que tout l'édifice que j'avais bâti à mon avenir s'était abîmé en un coup. Talents, beauté, hommages, tout ne me fut plus rien. Il fallait que je me fisse religieuse ou coquette. Ce n'est pas moi qui ai choisi; ma famille me donna au monde en me mariant au comte de Palla, et j'y suis restée, parce que j'y étais; j'y mène la vie commune, parce qu'elle est toute tracée, et que je ne m'intéresse pas assez à moi-même pour en sortir et prendre une détermination qui me coûterais la peine d'un effort. Vous me croyez heureuse, et je ne suis que résignée.

La nouveauté de ces idées, de ce langage, étonna et ravit Faviani, dont la nature italienne croyait que l'expression extérieure était toujours la traduction de l'âme. Lui qui pensait que la gaieté venait de la joie, le calme uniforme du repos de l'âme, il prit en commisération cette désespérance qui s'interdisait jusqu'à la plainte. Il ne soupçonna pas d'abord quel pouvait être celui à qui la comtesse s'était ainsi destinée et sacrifiée en son cœur; ce ne fut que longtemps après, et lorsqu'il tremblait déjà d'apprendre un nom étranger, qu'il sut que c'était lui qui avait été l'objet de ce rêve.

Dire que des visites assez rapprochées, puis plus assidues, et enfin continuelles, suivirent ce premier entretien, ce serait aborder les faciles conséquences d'une victoire, quand on a craint d'attaquer en face la seule situation périlleuse; ce serait suivre le cours d'une onde dont on n'a pu déterminer la source; ce serait peindre le corps palpitant et mort d'Iphi-

génie, quand on a vu le visage d'Agamemnon. Franchissons donc tout un intervalle de six mois, et, laissant aux ailes de l'imagination le temps et l'espace à parcourir selon son caprice, abattons notre récit dans un salon de Naples, où se trouvent les conseillers du trône et l'homme d'Etat qui avait promis la destruction de Faviani.

—Eh bien! disait-il à ses collègues, les grèves et les cabarets retentissent-ils toujours de chansons en l'honneur du proscrit? Lit-on encore dans les salons des odes qui en fassent un nouveau Brutus, un Guillaume Tell, un Rienzi?

—Il est certain, répondit un des ministres, que l'enthousiasme tombe; les lettres des exilés ne parlent plus de lui qu'avec amertume; il paraît qu'il scandalise Paris de sa liaison avec la comtesse de Palla.

—Et voici qui va lui porter le dernier coup, ajouta l'homme d'Etat en ouvrant un journal français dont il lut l'article suivant:

“Il y a deux jours, une rencontre fatale a eu lieu entre le marquis de F... réfugié italien, et sir Henri de Lawton, capitaine anglais, qui a succombé. Ce combat, auquel la politique est tout à fait étrangère, est né, dit-on, des propos tenus par sir Henri sur une dame, aux faveurs de laquelle il prétendait avoir autant de droits que le marquis de F... Ce qui jeta sur ce malheureux duel une teinte fâcheuse pour le vainqueur, c'est que sir Henri était l'officier anglais qui avait sauvé le marquis lors de sa condamnation; et que, le jour même de la querelle, il avait généreusement prévenu l'arrestation du marquis, en payant pour lui des créanciers que celui-ci ne pouvait satisfaire.

“Le soir même, le marquis de F... s'est montré chez l'ambassadeur de Naples, où

“il accompagnait la comtesse de Palla.”

Le conseil écouta avec joie cette lecture. L'homme d'Etat leur lut ensuite une dépêche signée comtesse de Palla, dont l'importance occupa le conseil plus de six heures. Le soir, l'article, imprimé et répété dans tous les journaux de Naples, fut pendant huit jours le sujet de toutes les conversations, Maintenant, ramenons encore le lecteur aux lieux d'où nous l'avons un moment éloigné, et rentrons à Paris. Nous voici dans la maison de Faviani.

Il y restait les signes certains de l'aisance, mais d'une aisance perdue. C'étaient encore les meubles somptueux d'acajou et les larges tapis d'Aubusson ; mais ce n'était plus nulle part cette profusion de petits objets d'un grand prix qui attestent le luxe et le soin de la vie ; ce n'étaient plus, ni une étagère chargée de bronzes et d'ivoires presque aussi précieux que de l'or, ni une coupe pleine à déborder de bijoux magnifiques, détachés le soir d'une parure de bal ; sur la toilette ne s'ouvrait plus un écrin oublié ; les chaînes d'or, les bagues, les bracelets, ne pendaient plus au hasard aux clous crochus et délicats des bords d'une glace, ni aux épingles d'une pelotte de dentelle. Un air d'abandon régnait dans l'arrangement des meubles, tout n'y brillait plus de ce vernis de soin qui résulte d'un service régulier. Pour un observateur malavisé, e'eût été un défaut de bonne tenue ; un regard plus exercé y eût reconnu la misère, il eût reconnu le désespoir, s'il avait pénétré jusque dans la chambre de Fia-villa. Elle était assise près d'une fenêtre, l'oeil ouvert devant elle, mais la pensée bien loin de son regard ; elle se tenait immobile, les bras croisés sur sa poitrine ; elle avait le teint hâve, les yeux brûlés d'insomnie ; un frémissement imperceptible agitait ses lèvres ; ses vêtements

étaient ceux qu'elle avait pris en se levant ou qu'elle avait gardés de la veille ; ses cheveux étaient en désordre. A la voir seulement on eût pris pitié d'elle. Tout à coup, elle tressaillit : la sonnette de son appartement avait vibré vivement. Elle se leva comme pour fuir, mais elle se rassit aussitôt en pensant que Jaffarino ne laisserait entrer personne. Cependant la porte du salon qui précédait la chambre s'ouvrit presque aussitôt : la marquise devint tremblante, elle supposa quelque nouveau malheur, quelque insulte, et, sans rien savoir de ce qui l'attendait, elle se prit à pleurer. La porte de la chambre s'ouvrit à son tour, et Spaffa se présenta.

En le voyant, elle poussa un cri et tomba sur un canapé, où son âme déborda en sanglots déchirants. Jaffarino, qui avait accompagné Spaffa, la lui montra silencieusement de la main. Spaffa lui fit signe de s'éloigner ; il s'approcha lentement, en écoutant ces convulsions terribles de la douleur ; il posa son chapeau sur une table, avança un siège, s'assit à côté de Fia-villa sans lui parler ; bientôt il lui prit doucement la main qu'elle abandonna au serrement intime de celle de Spaffa ; et enfin, lorsque celui-ci vit que les pleurs s'apaisaient et que les sanglots se dissipèrent de même, il lui dit à voix basse :

—Allons, Fia-villa, ne vous détournez pas de moi ; je sais tout.

Un amer sourire fut la seule réponse de la marquise.

—Oui, reprit Spaffa, je sais la folie et l'abandon de Faviani ; je sais sa ruine... je sais...

Il s'arrêta, car Fia-villa avait vivement saisi sa main ; elle avait attaché sur lui un regard désespéré ; elle secouait lentement la tête.

—Non, lui dit-elle, vous ne savez rien.

Vous savez, comme tout le monde, ce qui se montre à tous, ce qui s'étale au dehors, vous avez vu les coups qu'il m'a portés ; mais vous n'avez pu mesurer quelles blessures il m'a faites.

—Oh ! répondit Spaffa d'une voix émue et en parcourant de l'oeil ce visage jadis si jeune et si vivant, et maintenant flétri et desséché ; oh ! je vois bien tout ce que vous avez souffert.

—Non, reprit-elle encore avec le même geste et le même regard, toutes mes douleurs ne sont pas écrites sur mon visage ; elles n'ont pas toutes creusé leur sillon sur mes joues ; toutes mes larmes ne sont pas venues jusqu'à mes yeux pour les éteindre. Oh ! si chacun de mes tourments eût fait sa ride, si chacune de mes souffrances eût jeté son cri, si un seul de mes cheveux fût tombé à chaque désespoir, je serais chauve, je serais muette, je serais morte.

Quand on ne peut pas consoler, il faut plaindre. aussi une larme tomba de l'oeil de Spaffa, et il baissa la tête en murmurant seulement :

—Pauvre Fiavilla !

—Oh ! reprit-elle avec ardeur, voulez-vous m'écouter ! Il faut que je vous parle ; il faut, ajouta-t-elle en laissant fuir toutes les larmes qu'elle avait d'abord repoussées dans son sein, il faut que je pleure avec vous ; il y a si longtemps que je pleure toute seule ! car maintenant je le méprise trop pour pleurer devant lui.

—Ah ! parlez ! s'écria Spaffa ; parle, Fiavilla ; je t'écoute.

—Eh bien ! dit-elle en se rapprochant de lui, l'oeil sec, la voix assurée et avec l'intonation d'un enfant qui va commencer un récit, écoutez-moi. La première fois que cette douleur me vint au coeur, ce fut un soir qu'ils se regardèrent en se cachant de moi ; ce regard ne fut que d'un

éclair, mais j'y lus tout mon malheur. Imaginez-vous une retraite où repose un voyageur confiant, tout à coup éclairée d'une lueur d'orage qui la fait voir hideuse et peuplée de reptiles, lorsqu'il la croyait paisible et sûre : c'est ainsi que m'apparut ma vie, ma vie passée et ma vie future, où je me reposais avec tant de confiance. Mille soins depuis quelque temps oubliés par Faviani, et que je m'expliquais par ses préoccupations politiques, me devinrent autant d'indices de son abandon. Ses absences plus fréquentes, ses longues veilles hors de sa maison, pendant lesquelles je tremblais des dangers que je supposais qu'il bravait ; des réponses amères à mes représentations ; cent choses, enfin, dont chacune m'était restée obscure et sans importance, se réunirent et s'éclairèrent sous ce regard, pour m'accabler tout d'un coup d'une effroyable conviction. Je ne me traînai pas longtemps à la suite de cette douleur sans prendre le parti de la détruire ou de l'assurer en mon âme. Le soir même, j'en parlai à Faviani. Il essaya de me tromper. Je lui dois cette justice, il l'essaya avec conviction ; et si vous pouviez comprendre l'âme d'un homme tel que Faviani, il l'essaya avec amour.

Spaffa regarda Fiavilla avec surprise ; il y avait aussi dans son regard de l'attente et de l'effroi. Fiavilla le comprit, et lui dit amèrement :

—Oh ! n'est-ce pas que cette parole vous semble inouïe et folle ? et pourtant cela est vraie. Je ne vous l'expliquerai pas, tout à l'heure vous la comprendrez. Je vous disais qu'il essaya de me tromper. Assurément il y mit une grande générosité, car il s'imposa les plus insultantes railleries contre la comtesse ; il se condamna à paraître se mépriser ; il salit de boue l'idole secrète de son âme. Je doutai de

mes soupçons. Plus tard, tant qu'il était près de moi, sa présence m'occupait assez pour fixer sur lui seul tout l'essor de mon imagination; mais dès qu'il sortait, mon esprit s'attachait à lui: je le suivais pas pas; je le voyais s'éloigner d'un air insouciant de sa maison, puis hâter sa course lorsqu'il était hors de l'étendue de mon regard; je l'apercevais entrant dans une maison où sa venue était si commune qu'on n'y prenait plus garde; avec lui je traversais les salons; avec lui j'entrais dans un boudoir; là je voyais la comtesse, je voyais le sourire dont elle l'accueillait, j'entendais leur entretien, j'épiais leurs gestes, je sentais battre leur coeur, palpiter leurs désirs, se confondre leurs baisers; la jalousie furieuse m'égarait; je me levais, je m'écriais, je prenais un poignard; puis ma porte s'ouvrait, et c'était Jaffarino qui était venu à mes eris, et qui me retenait, haletante et brisée de cette horrible vision. La vérité ne pouvait être plus épouvantable; je la voulus, je la cherchai, je la découvris. Je fouillai les papiers de mon mari, j'attendis son sommeil pour chercher dans ses vêtements, je brisai des serrures, je fis faire des clefs: je trouvai une correspondance.

Spaffa fit un mouvement.

—Écoutez, écoutez, s'écria rapidement Fiavilla. Le soir il rentra, je l'attendais. J'avais étalé dans ma chambre les preuves de son crime une à une; sur chaque chaise, sur la cheminée, sur les tables, partout une lettre ouverte. On eût dit un jeu d'enfant. Il entra. Pour poser son chapeau, il écarta une lettre sans y faire attention; pour s'asseoir, il en releva une et y jeta les yeux; il la reconnut; il remarqua aussitôt tous ces papiers épars autour de lui; il les saisit un à un: de tous côtés l'écriture de la comtesse. D'a-

bord il fut supéfait, puis il devint pâle de colère, puis furieux; il ramassa de toutes parts et avec rage ces pages dispersées; il se taisait. Je les lui montrai du doigt, je les lui jetai du pied; il se taisait encore. Je me sentis heureuse de ma vengeance. On ne peut s'imaginer un plus poignant embarras que celui de Faviani. Cependant il n'y pouvait rester; il fallut en sortir. Avec tant de preuves évidentes, j'avais invinciblement barré le passage à un mensonge. Aussi n'essaya-t-il plus de me tromper; et ne pouvant plus me voiler son crime, il s'y établit insolemment; il me dit qu'il aimait la comtesse. Il s'en vanta, il m'exalta son bonheur, le seul bonheur qu'il eût éprouvé de sa vie; il me dit qu'elle était belle, enivrante, pure; il me dit qu'elle était pure!... Oh! ce fut alors ma plus fatale douleur. Oh! que moi, si fière un instant avant de ma victorieuse accusation, j'eusse payé alors de mon sang un mensonge, une tromperie! Oh! s'il avait voulu me dire, devant cette irrésistible preuve, que ce n'était pas vrai; s'il eût voulu me prouver que ce jour éclatant n'était que ténèbres, je ne l'eusse pas cru, sans doute, mais je l'eusse remercié à genoux; chacune de ses menteuses paroles m'eût semblé une assurance qu'il compensait ma douleur, sinon mon amour, pour quelque chose en son coeur. Mais rien, rien! Je l'avais poussé dans cet étroit défilé, il en sortit en foulant mon coeur aux pieds; et pour me punir de la torture que ma vaine vengeance lui avait un moment infligée, il le frappa longtemps. Il y trépigna. Il me conta son amour, ses craintes, ses espérances, ses délires; enfin, je tombai à ses pieds; je lui demandai grâce, je lui criai que je mourais, il se tut.

Depuis ce jour, ce fut une lutte ouverte, qu'il accepta hautement. Je n'avais qu'une arme pour lui rendre les blessures dont

il me déchirait : c'était l'insulte contre la comtesse. Quand il me parlait de son culte pour elle, je raillais son idole, j'inventais des mots cruels ; je me mettais en quête de tout ce qu'on en rapportait ; je lui comptais les amants qui l'avaient prise et délaissée avant lui, ceux qui l'avaient méprisée, et je le ravalais à être l'esclave moqué d'une courtisane qui n'était plus que le rebut des salons. Alors tout son orgueil frémissait en lui. alors il me rendait mes coups par d'insolentes louanges d'elle, et d'infâmes mépris de moi : c'était un combat où chacun n'avait souci que de frapper au coeur de l'autre, sans penser à se défendre. Je dus y succomber. Je n'avais que les instants rapides où la nécessité le ramenait dans sa maison. Le reste du temps était pour lui, qui courait oublier mes reproches dans les bras de la comtesse ; il était contre moi, qui demeurais seule à pleurer quelquefois mon impuissance, quelquefois aussi mon audace. C'est alors, Spaffa, alors que je mesurai tout ce que j'avais perdu le jour où je l'empêchai de pouvoir me tromper.

— Oh ! s'écria Spaffa, que n'étais-je ici, près de vous ! Au nom de votre père, de mon bienfaiteur, je vous eusse protégée, Fiavilla, je vous eusse sauvée.

— Pauvre Spaffa ! reprit la marquise avec l'accent d'un coeur qui s'irrite de n'être pas compris, vous m'auriez protégée ! contre qui ? contre moi ; car c'est moi qui cherchais les querelles, qui allumais le combat. Il se taisait volontiers, lui ; il m'eût laissé mourir à l'aise si j'avais voulu ; mais moi, je voulais en finir : douleur pour douleur, je cherchais celle qui éclatait en transports ; elle pouvait amener une chance de salut ; il pouvait me tuer. Il ne l'a pas fait, le lâche ; il a préféré me traîner pas à pas, mépris à mépris,

dans l'infamie où il vit maintenant, dans la dégradation qu'il jette à son nom que je porte. Ce fut un jour où l'on m'avait invitée à une fête. Depuis longtemps j'avais oublié jusqu'à l'idée des plaisirs ; ce jour-là ils s'associèrent à un espoir de vengeance, et je les accueillis avec joie. Je résolus d'aller à cette fête où devait être la comtesse. Je me figuraï l'embaras de Faviani, et je jouis d'avance des attentions que les convenances du monde le forceraient à me rendre. Oh ! mon triomphe fut complet ; mais ce ne fut pas celui que j'avais espéré. J'arrivai dans le salon sous la protection de Lady Lawton, mère de sir Henri. Ce fut un mouvement général, une surprise attendrie de tous ceux qui me connaissaient. Faviani était près de la comtesse de Palla ; il pâlit de rage à mon aspect. Il s'avança vers moi, il eût voulu me chasser. Lady Lawton le regarda fixement, et passa devant lui sans le saluer. Alors commença une lutte infernale et éclatante, dont lui et moi ne fûmes plus que les patients, et non plus les acteurs. Toute la noblesse jeune de ce salon, et je l'en remercie quoiqu'elle m'ait perdue, toute cette jeunesse protesta, par ses respects à mon égard, contre la conduite de mon époux. Jamais tant d'empressement ne m'entoura, jamais plus d'abandon n'isola plus manifestement une femme que ne le fut la comtesse. Pour moi, les soins, les invitations, les égards empressés ; pour elle, les dédains, les regards cavaliers, les propos haut tenus. Ah ! elle dut souffrir atrocement ; lui aussi, qui appelait de l'oeil une querelle qu'on lui épargna par pitié pour moi. Mais la plus vive douleur ne m'en resta pas moins ; car je vis que j'avais brisé le dernier lien qui pouvait le ramener à moi, le respect du monde. Ainsi frappé dans son orgueil par cette universelle désapprobation, il fit vis-à-vis

de tous ce qu'il n'avait osé faire que vis-à-vis de moi : il demeura près de la comtesse, sans la quitter d'un instant ; il lui parla bas, et sans cesse, et avec passion ; il me regarda froidement, et sans colère ; il me désigna à elle du doigt en riant ; il m'insulta au point de me regarder insolument à travers le verre d'un lorgnon ; il eut l'infamie de lui dire en ricanant : "Allons, avouez qu'elle est encore assez passable !" Tous les hommes qui étaient près de moi l'entendirent. Vingt souhaitèrent un moment qu'il n'eût pas été mon mari. Sir Henri me dit, les dents serrées d'indignation : "Oh ! si j'étais votre frère !" Mais je n'avais ni frère, ni père, ni personne qui eût le droit de dire à celui-là qui m'insultait : Vous êtes un lâche !

... Ce fut donc moi qui souffris le plus durant cette fête, durant ce triomphe qu'on avait cru me faire. J'abrégeai le supplice, je rentrai chez moi. J'avais gagné quelque chose à cette nouvelle torture, c'était l'espérance d'une nouvelle explication. Depuis longtemps nos querelles se traînaient sur le sol usé de son amour et de nos reproches, de ses éloges et de mes insultes pour elle. Ce jour, nous aborderions un nouveau terrain : le mépris du monde pour lui, le blâme qu'on lui avait jeté à la face. Je ne désespérai pas qu'il n'en pût naître une chance pour moi. J'attendis Faviani. L'heure se passa, il ne vint pas. Je calculai la durée de la fête, le temps nécessaire pour ramener la comtesse chez elle, le temps qu'il fallait pour revenir chez lui. Je marquai un espace de temps pour toutes ces choses. A mon compte, il devait rentrer à quatre heures. Il en était trois. J'attendis patiemment. Quatre heures sonnèrent, il n'était pas encore arrivé ; je pris encore patience. Je trouvai que j'avais mal calculé les moments. Je donnai une heure de plus à un

dernier engagement, à l'attente de sa voiture, à la lenteur des chevaux, à un accident... que sais-je ? Mais je mesurai bien qu'à cinq heures il devait être rentré. Cinq heures vinrent aussi, il ne parut pas. Je me sentis atterrée, après cinq heures, cinq heures et demie ; après cinq heures et demie, six heures ; après six heures, six heures un quart ; après six heures un quart, six heures vingt ; puis six heures vingt et une, vingt-deux minutes ; mon attente s'attacha à chaque pas de l'aiguille, à chaque mouvement du balancier. Je devins comme folle. Si quelqu'un m'eût demandé si je croyais que Faviani fût l'amant d'Octavie, j'aurais ri de la sottise de la question. J'en étais assuré comme du jour : il me l'avait dit. Eh bien ! lorsque cette nuit s'écoula tout entière sans qu'il rentrât chez lui, cette conviction m'entra au coeur comme nouvelle, comme inattendue, comme une féroce vengeance de Faviani. Je souffris tant, que je doutai si je ne l'avais pas mérité, que je m'accusai de m'être attiré ce nouveau désespoir pour avoir voulu le braver. De ce moment, je baissai la tête. Il rentra dans la journée, je ne le vis pas ; il revint le soir, je ne lui parlai pas. J'étais brisée, j'étais perdue. J'attendais la mort, je l'attends encore.

... Cependant, à travers cette morne résignation, il se glissa encore quelques accès de douleur furieuse ; ce fut quand les premières humiliations de la misère vinrent heurter à ma porte ; ce fut quand l'insulte des créanciers m'arriva à moi, pauvre femme délaissée, tandis qu'il jetait dans les profusions et les orgies les dernières ressources de notre existence ; ce fut la première fois qu'il fallut commencer, pour vivre, le dépouillement honteux dont vous voyez les traces autour de vous. Une ou deux fois encore j'attaquai Fa-

viani de ces nouvelles armes. je ne lui parlais plus de moi; je n'invokais plus que lui contre lui-même; il ne m'entendit pas davantage. ma voix était un cri de remords qu'il repoussait avec fureur; et puis, le vertige le tenait déjà, la folie le dominait. Maintenant que le désespoir m'a rendue calme, je le regarde, et il me fait pitié: il est flétri sur son visage, flétri dans son esprit; il court en furieux devant lui; il n'oserait aborder une heure de solitude; il n'a plus ni fierté, ni grâces, ni élégance: il est dégradé. Je ne sais si cette femme l'aime; mais moi, je ne l'aimerais pas ainsi. Imaginez-vous qu'elle l'a réduit, lui si enchaîné aux tempérances de la bonne compagnie, elle l'a réduit à partager les orgies nocturnes d'un ramas de fameux débauchés; figurez-vous qu'ils s'en échappent la nuit avec des éclats de voix qui éveillent le voisinage: c'est ici à deux pas que se passent ces dégoûtantes réunions; et ma fenêtre domine la rue qui mène de ce cloaque à la maison de la comtesse. Une nuit, une seule, Faviani se mêla à leur jactance; car ordinairement il passait silencieux; j'étais à ma fenêtre, je les entendis venir; ils riaient aux éclats; toute ma rage se réveilla; il me prit un besoin de les insulter, d'arrêter leur joyeuse humeur par quelque violence inattendue: l'idée de leur précipiter un meuble me passa dans la tête; l'idée, plus affreuse, de leur jeter mon cadavre m'illumina soudainement: je reculai au fond de ma chambre; j'attendis qu'ils fussent bien arrivés; je m'élançai... une main de fer m'arrêta: c'était Jaifarino qui me veillait à mon insu depuis plusieurs mois: ce fut le dernier effort de ma douleur. Depuis ce temps-là, je meurs chaque jour un peu; je n'ai plus le courage du suicide; mais j'ai la misère et la faim en perspective pour me venir en aide. Voilà

mon espoir, voilà ma vie, voilà ce que vous ne saviez pas.

Spaffa demeura longtemps silencieux après cette confidence. Il semblait qu'il eût aussi quelque chose à dire à Fiavilla et que son courage n'osât l'aborder. Était-ce l'aveu d'un amour si longtemps comprimé? Non sans doute; ce n'est pas lorsque le désespoir est arrivé à ces extrémités que l'amour est une consolation à l'amour; quelquefois il est une vengeance, avec Fiavilla il eût été une insulte; aussi Spaffa se taisait: enfin il fit sur lui-même un violent effort, et dit à la marquise:

—Moi aussi, j'ai à vous parler; j'ai de terribles secrets à vous dire.

—Eh bien, je vous écoute à mon tour, répondit Fiavilla accablé; parlez.

—Ici, dit Spaffa en regardant autour de lui; ici, je ne le puis.

—Oh! nous sommes seuls, répliqua la marquise avec un amer sourire. Il est absent, absent comme toujours.

—Ce n'est pas son oreille que je crains, reprit Spaffa; c'est un serment qu'il faut que je tienne. Ces paroles que je vous apporte ne sont pas les miennes; on me les a dictées soigneusement; on m'a marqué l'heure et la place où je dois vous les répéter.

—Que voulez-vous dire? s'écria Fiavilla tirée de son accablement par la surprise que lui causait le ton solennel et sombre de Spaffa.

—Dites-moi, Fiavilla, ajouta-t-il, connaissez-vous, près Paris, quelque espace immense où le regard puisse porter et veiller plus loin que la parole ne peut s'étendre, un endroit où vous puissiez venir me trouver seule lorsque la nuit sera fermée?

—Pourquoi faire? mon Dieu! s'écria la marquise.

—Pour m'écouter, dit Spaffa; voilà tout.

Fiavilla le regarda avec anxiété; car le visage de Spaffa était devenu pâle et ému d'une pitié désespérée; il sembla qu'elle voulût lire son secret dans ses yeux; mais il les détourna d'elle. Elle lui saisit les mains et lui dit avec un geste de terreur:

—Spaffa, vous me faites peur! C'est encore un nouveau malheur, n'est-ce pas, un nouveau malheur? Voyons, soyez homme; pesez bien en votre âme si cette douleur est encore nécessaire; prenez pitié de moi si vous pouvez. Voyons, faut-il que j'aïlle vous écouter?

L'italien se tut, il paraissait anéanti, tremblait comme un enfant, les yeux baissés sous le regard de Fiavilla.

—Au nom de mon père, votre bienfaiteur, dit celle-ci épouvantée du trouble de Spaffa; au nom de mon père, épargnez-moi, et dites sincèrement s'il faut que j'aïlle où vous m'appellez?

Le nom qu'avait invoqué la marquise fut puissant comme elle l'avait supposé. Le visage de Spaffa resta sombre, mais devint résigné. Il se leva et répondit d'une voix triste et ferme.

—Fille de Pellico, vous devez venir où je vous appelle.

La marquise baissa la tête. Ils choisirent un lieu de rendez-vous et se séparèrent.

Le soir venu, Spaffa attendait au milieu du Champ-de-Mars; il regardait le ciel brumeux, mal éclairé çà et là de quelques pâles étoiles; il écoutait le roulement lointain des voitures, les cris des cochers, tout ce bruit continu qui, près de notre grande cité, ne laisse pas une heure aux soupirs de la nature, à ses fraîches haleines, à ses doux murmures. Il s'étonnait du fracas de cette civilisation que l'orage devait pouvoir seul dominer, et il se rappelait sans doute Naples et son silence, où s'entend la vague, où s'entend la brise et

le chant des oiseaux: peut-être il comparait cette nuit de Paris, où il veillait et attendait, à cette nuit de Naples où il attendait et veillait de même: à Naples, pour le salut; à Paris, pour quoi? Une femme vient et s'approche: c'est Fiavilla; elle va le savoir. Quand elle fut près de Spaffa, elle s'arrêta; et lui demeura immobile sans lui tendre la main, sans la plaindre d'avoir été forcée de venir ainsi, sans s'excuser: c'est que Spaffa n'avait trouvé dans son âme que tout juste, ce qu'il lui fallait de force pour prononcer les paroles qu'on lui avait dites; c'est qu'il sentait qu'il ne devait pas laisser approcher cette femme de lui par aucun signe d'affection ou de pitié, sous peine de voir s'échapper de ce côté tout ce qu'il avait amassé de résolution. Il ne salua ni ne toucha Fiavilla, et laissa entre eux deux une solennité terrible, comme une défense contre lui-même. Fiavilla aussi paraissait avoir quitté sa faiblesse et ses larmes; elle avait, pour ainsi dire, revêtu tout ce qui lui restait de courage contre le malheur. Cet entretien avait l'aspect d'un combat: Spaffa, le plus faible des deux, se hâta d'attaquer.

—Fiavilla, lui dit-il, as-tu souvenir de tous les serments que tu as prêtés?

—Oui, répondit la marquise; j'ai juré en face du Seigneur d'être fidèle à mon époux; j'ai fait ce serment... je l'ai tenu.

—Tiendras-tu l'autre aussi saintement que celui-là? reprit Spaffa.

—Quel autre? s'écria Fiavilla; quel autre serment ai-je donc à tenir?

—Tu as donc oublié la grève de Naples? répliqua sourdement Spaffa.

—La grève de Naples?... répéta lentement la marquise, qui écarta péniblement de sa mémoire toutes les douleurs qui l'avaient accablée, pour y chercher et rappe-

ler à elle ce souvenir qu'elle y avait enfoui comme une vaine parole, comme un impossible engagement; la grève de Naples? répéta-t-elle, tandis que ce qui s'y était passé se levait peu à peu devant elle.

—Oui, ajouta Spaffa, la grève de Naples, où tu as juré que tu garderais fidèlement le secret des carbonari.

—Sans doute, répondit fièrement Fiavilla; et ce serment, je l'ai tenu comme l'autre.

—La grève de Naples! continua Spaffa en élevant la voix comme un homme qui a peur d'être interrompu; la grève de Naples! où tu as juré de livrer au tribunal des carbonari le traître qui vendrait leurs secrets.

—Et où j'ai juré, s'écria Fiavilla en arrachant tout entier ce serment de l'oubli qui l'enveloppait dans son âme, où j'ai juré de donner la mort à ce traître, fût-ce mon frère, fût-ce mon père...

—Fût-ce ton époux! ajouta Spaffa, lorsqu'il la vit s'arrêter épouvantée.

Fiavilla fit un pas vers Spaffa, la main en avant et convulsivement agitée, la bouche entr'ouverte, les lèvres tremblantes, l'œil égaré; elle voulut saisir le bras du terrible messenger; il ne sortit de sa poitrine qu'un son rauque et déchirant. Spaffa s'écria:

—Ce serment, le tiendras-tu? L'heure est venue.

A son tour Fiavilla recula; elle regarda autour d'elle avec désespoir, resta indécise un moment; tout à coup elle se mit à fuir comme une folle, en poussant des cris aigus.

—Au secours! disait-elle, au secours!... Spaffa s'élança après elle, et l'atteignit en quelques pas; il enveloppa Fiavilla de son manteau, il étouffa ses cris; elle tomba à genoux. Ils demeurèrent muets tous les deux. Spaffa tremblait comme une

corde tendue qui vibre sur elle-même.

—Fiavilla, dit-il, j'ai prêté aussi ce serment.

—Ah! s'écria la marquise en se relevant, tant mieux! Tu m'as emmenée ici pour m'assassiner?

—Toi et lui! répliqua Spaffa; toi et lui! si vous êtes parjures tous deux.

—Mais lui ne l'est pas, dit Fiavilla.

—Il l'est! répondit Spaffa.

—Oh! sans doute, je ne vous ai pas compris, reprit rapidement la marquise; la douleur me brise le cerveau, m'égaré les idées. C'est vous, Spaffa, le fils adoptif de mon père; c'est vous, et vous n'êtes pas venu me proposer d'assassiner mon mari! Pardonnez-moi ma terreur. je suis folle, voyez-vous... Tout m'épouvante; je ne vois que crime partout.

—Spaffa fut désarmé; il se tut un moment. A plusieurs fois il passa la main sur son front, à plusieurs fois il exhala de sa poitrine un long soupir, comme pour en chasser la pitié qui le brisait; enfin il prit les deux poignets de Fiavilla dans ses mains, et se plaça face à face avec elle; il lui dit en la regardant fixement, comme s'il eût voulu la clouer devant lui par ce regard:

—Ecoute, femme, et laisse-moi parler jusqu'au bout sans m'interrompre, sans vouloir m'échapper, sans me demander grâce; écoute, car ton premier geste ou ton premier cri sera ton arrêt de mort... Une nuit nous nous sommes assemblés dans une lande stérile; un homme est venu; cet homme nous a apporté une lettre de la comtesse qu'il avait soustraite pour quelques heures au ministre qui l'avait reçue. Cette lettre annonçait à ce ministre qu'enfin Faviani avait cédé; elle racontait sa faiblesse, elle racontait sa trahison, elle disait nos secrets livrés à l'orgie, les noms des plus marquants

d'entre nous prononcés entre des baisers. Ne tremble pas, Faviilla; écoute encore, la preuve était là, la preuve irrécusable. Le jugement fut demandé par tout, il fut prononcé par tous: ce fut la mort. Probablement, à l'heure où je te parle, ceux qui n'ont pu s'échapper expient dans le cachot la confiance qu'ils ont eue en Faviani. Pour que cet événement n'enorgueillisse pas trop le pouvoir, pour qu'il ne jette pas le désespoir parmi nos frères, pour qu'il nous serve enfin à maintenir la paix jurée, et non pas à la perdre, il faut qu'en apprenant la trahison on apprenne aussi le châtement; il faut, pour que ce châtement arrive comme un terrible avertissement à tous, qu'il paraisse inévitable et inexplicable aussi. Pour cela donc, on a choisi la main qui est le plus près de la victime, on a choisi la mort qui est la plus facile à donner, et, dans cette mort, celle qui épouvante le plus par son effroyable intimité, le poison. Ce poison, le voici, on me l'a remis pour te le confier. . . Ecoute, écoute, femme, continua Spaffa en serrant avec violence les bras de Faviilla qui tressaillait et en l'enchaînant à sa place, écoute, tu es la première dévouée à cette oeuvre de vengeance; après toi, moi; après moi, un autre; après cet autre, dix, vingt, implacables et décidés. Mais n'oublie pas surtout: c'est que c'est trahison aussi, que de refuser l'accomplissement de ce sanglant devoir, et que ton refus te tue sans sauver Faviani.

—Donne-moi donc ce poison, répondit Faviilla.

Spaffa fut violemment surpris de cette soudaine résolution. A vrai dire, il était venu à ce rendez-vous pour y tenir le serment qu'il avait fait, mais sans prévision de l'issue qu'il pourrait avoir. Après avoir reçu les confidences de Faviilla, il

ne comptait même pas sur sa jalousie pour lui inspirer d'accepter la terrible mission qu'il lui apportait. Il était venu, laissant au hasard des circonstances à diriger sa conduite, peut-être mal assuré de ne pas trahir son serment, et courant volontiers le risque de deux crimes au lieu d'un. La réponse de Faviilla le dégagea de toutes ses incertitudes, et cependant il resta un moment sans y donner foi.

—Le poison! répondit-il; vous me demandez le poison?

—Je le demande, répéta Faviilla, l'oeil éclairé d'une sombre espérance.

La scène semblait changée. On eût dit que c'était Faviilla qui était venue imposer la vengeance à Spaffa. Elle tendit sa main; sa main était assurée. Spaffa tremblait en lui remettant le poison. La marquise ajouta:

—Ce soir, à dix heures, il doit rentrer pour se préparer à aller rejoindre la comtesse à une fête de l'ambassade. Venez à minuit. A minuit, tout ce qui est possible sera fait.

Ils s'éloignèrent ensemble; ils rentrèrent ensemble dans Paris, et Spaffa ne quitta la marquise qu'à quelques pas de sa maison. Mais durant cette longue route, pas un mot ne fut prononcé de part ni d'autre. Il y a des moments dans la vie où toute la force de l'homme suffit à peine au silence. La moindre partie qu'il en dépenserait dans une discussion, dans une parole même, laisserait insuffisant ce qu'il a amassé pour l'exécution de ses desseins. La marquise rentra chez elle. Jaffarino était seul. Elle lui recommanda de guetter la venue de Faviani et de l'en avertir. Après ce soin, elle s'enferma dans sa chambre. On eût dit qu'elle avait réglé d'avance toute la marche de son action; car elle apporta dans tout ce

qu'elle fit une promptitude, un ordre qui depuis bien longtemps étaient bannis d'elle. Ainsi, elle s'habilla entièrement sans hésiter ni dans le choix de sa robe, ni dans l'endroit où elle devait se trouver. Ce n'était plus l'indécision d'une vie depuis longtemps désorganisée, c'était une nette et ferme résolution. On voyait qu'elle savait juste ce qu'elle faisait. L'heure se passa dans cette occupation. Faviani rentra. Elle alla au-devant de lui, elle lui prit amicalement la main et le conduisit dans sa chambre.

—Faviani, lui dit-elle, j'ai quelque chose à vous dire, c'est à peine l'affaire d'une demi-heure; écoutez-moi.

Le marquis, qui craignait encore quelque scène, ne la suivit qu'avec répugnance; mais le ton de Fiavilla n'autorisait pas un refus brutal de l'écouter; il se laissa entraîner. Dès qu'ils furent dans cette chambre, Fiavilla lui approcha un siège; elle s'assit à côté de lui. C'étaient toutes les précautions d'un entretien réglé. Le marquis prévit des reproches; il prit un air sombre, et s'apprêta à interrompre Fiavilla à la première parole importune. Il lui fit signe de parler.

—Faviani, lui dit-elle, il m'est venu aujourd'hui des nouvelles de Naples; elles exigent que je prenne une grande résolution. Je veux vous consulter à ce sujet.

—Ah! je comprends, dit vivement le marquis; quelques lettres de votre famille, qui vous demande une séparation. Eh! mon Dieu, Madame, suivez ses conseils; vous n'avez pas besoin des miens. A ces omis, il se leva pour sortir.

—Vous vous trompez, reprit aussitôt la marquise, et vous abordez malgré moi un sujet que je m'étais interdit depuis bien longtemps. Ce que j'ai à vous demander, je le demanderais à un étranger, à

l'homme qui ne me tiendrait par aucun lien au monde, si je savais que j'eusse le droit de lui parler de ce qui n'est pas mon secret à moi seule.

Faviani se rassit. Il parut curieux de cet intérêt de la vie de Fiavilla, de cette résolution à prendre séparée de ses droits et de sa vie d'épouse. Elle continua.

—Aujourd'hui, un messenger m'a apporté la nouvelle de l'arrestation de messieurs... Elle dit à Faviani les noms qu'elle avait entendus sur la grève de Naples; Faviani se rapprocha d'elle... Leur crime., continua-t-elle, vous le connaissez: il paraît qu'il y a eu trahison. Vous savez, en ce cas, quelle est la justice des carbonari; elle a condamné le traître à mourir.

—Quel traître? s'écria Faviani; quel est ce traître?

—Je ne le connais pas, répondit Fiavilla avec une parfaite simplicité; mais il paraît qu'il est en France.

—En France! répéta Faviani en jetant autour de lui un regard effrayé, comme s'il eût craint d'entendre sortir son nom de quelque coin obscur de cette chambre.

—Celui qui doit accomplir l'arrêt est désigné.

—C'est toi peut-être? s'écria Faviani.

—Je ne le crois pas, reprit-elle froidement. Ce n'est pas à la faiblesse d'une femme qu'on voudra confier une si terrible exécution. Peut-être est-ce à vous, peut-être à quelque autre. Cependant on veut s'assurer encore de la fidélité de tous ceux qui ont déjà prêté le fatal serment, avant de révéler le nom de la victime et celui du bourreau. Ce nouvel engagement, on l'exige de tous; on me l'a demandé.

—A vous? dit Faviani en la regardant avec assurance.

—A vous seule? reprit-il encore.

—A moi seule! répondit la marquise.

Un silence assez long suivit cette réponse. Faviani, l'oeil fixé devant lui, laissait arriver jusqu'à son visage les mille émotions dont il était déchiré. Sans être assuré de la vérité, il l'entrevoyait déjà. Il se rappelait les séductions de la comtesse; il se rappelait les imprudentes confidences qu'elle lui avait promis d'oublier, et devinait que sa légèreté les avait redites à quelque infâme délateur. Son amour n'avait pas encore supposé que la comtesse pût être coupable. Tout à coup, se laissant reprendre à cet aveuglement où il se plaisait à marcher depuis qu'il n'osait plus regarder la route qu'il avait choisie, et ne pouvant donner aux nouvelles de Faviilla qu'une conclusion qui l'accusait directement et tout seul, il s'écria en secourant la tête:

—Tout cela n'est qu'une fable inventée par quelques sots pour raviver un esprit mourant de conspiration, et il faut que vous ayez perdu la tête pour y donner la moindre créance! Qu'est-ce que c'est que ce messenger, quelque intrigant qui n'a trouvé que ce moyen pour venir mendier en France, au nom de la patrie. Quelle est cette victime et quel est ce bourreau, ce traître et ce séide? sans doute un homme paisible dont un spadassin espère tirer quelques écus. Où donc est ce tribunal, cet arrêt? Y aura-t-il un poignard en croix planté sur la poitrine du coupable, avec ces mots écrits sur la lame: "Ceci est la justice des carbonaris". Allons, ma chère Faviilla, c'est une histoire des francs-juges qu'on aura habillée en frac, et qu'on vous a fait croire comme à un enfant!

Le marquis, après cette phrase dont il s'était étourdi lui-même, s'apprêtait à sortir de la chambre, lorsque Faviilla lui dit doucement:

—Si telle est votre opinion, dites-moi donc ce qu'il faut que je réponde à Spaffa, quand il viendra, ce soir, apprendre ce que j'ai décidé.

—Spaffa! c'est Spaffa qui est ici? dit le marquis en s'arrêtant tout aussitôt.

—C'est Spaffa qui est le messenger, répondit Faviilla en se plaçant entre Faviani et la porte... C'est vous qui êtes la victime, dit-elle en élevant la voix, c'est moi qui suis le bourreau, ajouta-t-elle en s'avancant vers Faviani.

—Toi! dit le marquis en ricanant, mais pâle de terreur, toi! une faible femme que je briserais d'un geste! Et en parlant ainsi il s'approcha d'elle comme pour la persuader de sa puissance. Elle leva seulement la main, et lui répondit:

—Faut-il beaucoup de force pour verser du poison dans une coupe?

—Ah! s'écria Faviani, l'oeil hagard et comme frappé de la foudre, tu m'as empoisonné?

Faviilla le regarda avec un mépris indigne, et lui dit d'un ton où le désespoir revint malgré elle.

—Avez-vous donc oublié que, depuis huit jours, il reste à peine un morceau de pain dans cette maison? et que ce n'est plus moi qui m'assieds à votre table?

Faviani tomba anéanti sur un fauteuil. Faviilla pleurait à chaudes larmes. Cette fois, la terreur véritable et sans subterfuges était entrée au coeur du marquis; le nom de Spaffa lui avait appris tout le sérieux de cette menace. Il se leva: il allait et venait dans la chambre comme un insensé, ne pouvant arrêter aucune pensée dans son esprit, incapable d'un parti, quel qu'il fût; enfin il s'arrêta près de Faviilla.

—Ainsi, lui dit-il, vous avez vu Spaffa?

Un signe lui répondit. Il continua :

—C'est lui qui vous a raconté cette histoire; c'est lui qui m'a accusé; c'est lui qui vous a donné ce poison?

—C'est lui, dit la marquise en sanglotant.

—Et vous l'avez reçu! reprit Faviani irrité; vous l'avez reçu! et dans quel but, ô ciel! l'avez-vous reçu?

—Le voici, répondit Fiavilla en se tournant vers son mari et en levant sur lui des yeux où la prière la plus poignante brillait à travers ses larmes: je l'ai reçu pour te sauver... Ecoute, voici les propres paroles de Spaffa: Tu es la première victime dévouée à cette oeuvre de vengeance; après toi, moi; après moi, un autre; après cet autre, mille. Tu comprends, Faviani; tu connais Spaffa: c'était la mort, la mort assurée. J'ai accepté pour te sauver. Maintenant, il faut que nous partions, que nous quittions Paris sur-le-champ; car Spaffa viendra avant le jour. Il faut que nous quittions cette ville pour n'y jamais rentrer; que nous allions dans quelque sombre pays inconnu, sous des noms inventés, avec le travail pour toute ressource.

Elle se tut, car Faviani ne l'écoutait plus; il s'était arrêté à l'endroit de la menace de Spaffa, et déjà revenu de sa première surprise, il méditait les moyens de lui échapper.

—Après toi, lui dit-il, en réfléchissant profondément, après lui, un autre. Oh! le sort de Spaffa épouvantera celui-là.

A ces mots, il s'apprêta à sortir. Fiavilla se jeta au-devant de lui.

—Où vas-tu, Faviani? lui dit-elle.

—Que vous importe? répondit-il brutalement.

—Où vas-tu? répéta-t-elle avec une terrible résolution.

—Je vais assurer mon salut, répliqua le marquis.

—Tout est prêt pour la fuite, s'écria Fiavilla.

Faviani la repoussa avec dédain.

—La fuite! répéta-t-il; je ne veux pas quitter Paris.

—Où vas-tu donc alors? reprit Fiavilla. Tu vas dénoncer Spaffa, misérable!

—Si je ne savais déjà que vous êtes folle, répondit ironiquement Faviani, ce mot m'en assurerait. Je vais, vous l'avez dit, je vais dénoncer Spaffa, et livrer à la justice, un assassin forcené, un misérable, véritablement misérable, celui-là.

—Quoi! c'est là tout ce que j'ai obtenu en me dévouant pour toi, Faviani! car tu dois savoir qu'en refusant d'obéir, je me suis associé à ta trahison, et que la mort devient aussi ma récompense.

—Vaine menace, répliqua Faviani; vaine menace dont l'arrestation nous délivrera tous deux.

—Quoi! s'écria Fiavilla, ce n'est pas assez d'avoir jeté tant de têtes aux bourreaux de Naples, veux-tu envoyer aussi la sienne au bourreau de Paris?

—Dois-je paisiblement attendre son poignard?

—Mais je te dis que tu peux fuir.

—Mais je t'ai répondu que je ne voulais pas fuir.

—Ah! s'écria la marquise, je te comprends enfin. il faut que tu demeures à Paris pour traîner ta vie déshonorée aux pieds de cette infâme courtisane qui a vendu pour de l'or le secret qu'elle t'a payé de ses sales baisers.

—Fiavilla, tais-toi! s'écria le marquis.

—Et pourquoi donc? répondit Fiavilla. Est-ce parce que tu peux me tuer lorsque je viens te sauver la vie? Tu n'es plus assez brave pour l'oser; tu peux me dénoncer, voilà tout. Eh bien, va! non pas

chez un magistrat, non pas chez un homme chargé honorablement de la sûreté des citoyens; va chez un de ces bas et lâches agents de la police, salariés pour débaucher les consciences, pour flétrir les existences qu'ils touchent, pour rendre infâme le salut qu'ils procurent; va chez cet abject et sale espion.

—Fiavilla! cria encore Faviani, tandis que tout son corps tremblait comme vibre une corde tendue.

—Oui, continua la marquise sans prendre garde à ce cri terrible, c'est elle dont tu croyais l'amour si pur, dont tu savourais si saintement la pudique tendresse, c'est elle qui, après t'avoir traîné dans la boue et mis à son niveau, c'est elle qui a livré la tête de tes amis: elle en a oublié un: tu vas compléter la liste; c'est juste, tu ne peux rester en arrière d'elle; va, va donc; vous serez dignes l'un de l'autre!

—Ah! s'écria Faviani avec mépris, Dieu soit loué! Je devine maintenant toute cette comédie. As-tu bien longtemps médité cette histoire? L'as-tu créé toute seule, ou bien Spaffa t'y a-t-il aidée? Ah! sans doute, c'était une admirable adresse de me faire fuir sur-le-champ, à la minute, sans l'avoir vue, en me laissant le désespoir de la soupçonner coupable; mais, Fiavilla, tu n'étais pas assez forte pour ce rôle; ta haine t'a trahie; tes insultes furieuses m'ont dit la vérité. Adieu, pauvre femme, adieu; la comtesse de Pallamandri m'attend pour une fête.

Fiavilla anéantie tomba sans force et à deux genoux devant lui; mais il l'écarta brutalement et sortit sans écouter ses sanglots ni ses cris. Sur-le-champ il se rendit chez la comtesse: elle était parée, belle, charmante. Il parut devant elle pâle et défait; elle lui en demanda la cause: il lui raconta tout ce qui venait de se passer.

La comtesse l'écouta sans rien lui dire; elle réfléchit longtemps après qu'il eut cessé de parler; enfin elle lui adressa la parole:

—Toutes ces menaces sont peut-être un jeu joué; mais des précautions ne sont pas inutiles cependant. Ecrivez un mot au préfet de police, je vais aussi écrire de mon côté. Ne m'avez-vous pas dit que Spaffa devait venir cette nuit chez vous? Eh bien, cela suffit; je me charge de tout.

Elle prit une plume et écrivit longuement; Faviani fit de même. Elle lui demanda sa lettre, et la lut sans lui communiquer la sienne. Elle sortit de sa chambre pour les remettre elle-même à un domestique, et bientôt après tous deux étaient à la fête de l'ambassadeur.

Malgré la dégradation où Faviani était descendu pas à pas, il avait été singulièrement ému des explications terribles de cette soirée; il fut triste parmi la joie universelle, et sentit de bonne heure le besoin d'échapper à tout le monde. Il reprit le chemin de sa maison, il monta à son appartement, il sonna, personne ne lui vint ouvrir; il sonna avec plus de violence, rien ne répondit encore. L'idée que Fiavilla s'était enfuie lui vint à l'esprit; il brisa la sonnette, il heurta. En frappant, il rencontra la clef; il se sentit soulagé comme d'un remords, car la façon dont il avait quitté sa femme lui était revenue en mémoire, et il avait éprouvé pour la première fois qu'il avait été sans pitié pour elle. Il entra, il traversa plusieurs pièces, et arriva jusqu'à la chambre de Fiavilla; il ouvrit un spectacle affreux s'offrit à lui. Sur son lit était étendue la marquise; à côté de son lit, une table; sur cette table, un verre vide, une fiole vide; au pied du lit, Jaffarino en prière; au chevet, une bougie qui veillait seule: il

poussa un cri, et s'élança vers le fond de la chambre.

— Elle est morte!... cria-t-il.

— Morte! dit Jaffarino.

— Morte! répéta Faviani; morte!... morte!...

— Empoisonnée! dit sourdement Jaffarino.

Faviani demeura immobile et terrifié en face de ce cadavre: ses dents seules claquaient, et de temps à autre un son rauque et convulsif sortait de sa poitrine; enfin il pleura. Ses larmes fondirent cette étreinte cruelle qui avait un moment anéanti ses idées et comprimé sa parole en lui-même; il pleurait, et put laisser échapper quelques mots:

— Spaffa, dit-il, Spaffa est-il venu?...

— Oui, répondit Jaffarino; il m'a laissé cette lettre pour vous.

Faviani la prit. Elle n'était pas de l'écriture du terrible carbonaro, et ne portait pas le nom de Faviani; elle était de l'écriture de la comtesse, et était adressée à Spaffa. Il l'ouvrit sans s'en étonner; il la lut à la clarté de la bougie qui brûlait au chevet du lit; le marquis la lut tout haut, comme pour se forcer à l'entendre et à en comprendre le sens. Voici ce qu'elle disait:

«Maintenant, Spaffa, c'est fini; ma vengeance est achevée. Te souviens-tu du jour où tu me quittas; du jour où, méprisant l'amour furieux que tu m'as mais inspiré, tu jetas ton coeur à la fille de Pellico, qui ne s'aperçut pas même de ton amour? Ce jour, je te jurai que je me vengerais de toi et d'elle. Ni toi, ni elle, je n'ai pu vous atteindre, mais, toi, tu vivais de son bonheur; mais, elle, elle avait mis ce bonheur dans l'amour d'un autre: c'est cet autre que j'ai cherché pour vous briser tous deux; c'est Faviani. Tu sais trop bien, Spaffa,

«qu'Octavie ne se fût pas vendue à la politique infâme d'un ministre, si cette politique n'eût été d'accord avec sa vengeance. Ainsi, tandis que je dégradais jour à jour l'idole de l'Italie pour la politique de ses maîtres, je dégradais pour ma vengeance l'idole de Fiavilla. Chaque lâcheté, chaque infamie de Faviani allait frapper au coeur de sa misérable épouse; chaque coup qu'elle recevait retentissait au tien. La lutte a été longue; aujourd'hui, elle est finie. Faviani a signé le dernier témoignage de son abjection en te dénonçant lui-même. J'accomplis le dernier acte de ma vengeance en t'en avertissant et en te sauvant la vie. Quant à Faviani, je le rends à sa Fiavilla. Maintenant, je ne lui envoie plus rien; tu peux le lui dire.»

Cette lettre était signée, Octavie; cette lettre sécha les larmes de Faviani dans ses yeux; elle dessécha sa gorge et sa langue; il ne pouvait plus parler quand il l'acheva. Il demeura un instant si entièrement anéanti, qu'il se tournait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme ferait un fou, regardant sans rien voir, les cheveux hérissés, les lèvres pendantes; il eût pu mourir ainsi; mais un objet le rappela à toute sa douleur, ce fut le cadavre de sa femme, sur laquelle un moment il arrêta ses regards. Aussitôt toute cette contraction qui le raidissait des pieds à la tête et le tenait debout s'affaissa soudainement, et il tomba à genoux près du lit, en criant.

— Morte!... morte!... morte!...

Jaffarino le regardait avec pitié; il le laissa pleurer longtemps, puis il le vit se relever animé d'une férocité expression.

— Jaffarino, s'écria-t-il, c'est Spaffa qui l'a tuée.

— Le poison n'était pas pour elle.

— Sans doute, reprit Faviani; puisqu'il

lui a dit qu'il était pour moi.

—Mais elle ne l'a pas laissé arriver jusqu'à vous, dit Jaffarino.

—Oui, dit Faviani en se tordant, elle est morte pour me sauver; elle est morte!

—Elle a manqué à son devoir.

—Eh bien! puisqu'elle y a manqué, dit Faviani avec rage, pourquoi Spaffa n'est-il pas ici, le lâche, qui lui avait dit: Après vous, moi...

—Il n'est pas ici, dit Jaffarino, parce qu'il avait dit aussi: Après moi, un autre. Cet autre, c'est Jaffarino.

Et soudain il frappa Faviani au coeur d'un coup de poignard.

Depuis, on n'a plus entendu parler de Spaffa ni de Jaffarino; mais Octavie ayant passé en Angleterre y fut enlevée quelque temps après par la police, et expédiée à Botany-Bay, malgré ses réclamations près de l'ambassade de Naples, qui l'abandonna à la justice anglaise et à la vengeance de lady Lawton, qui lui devait aussi la mort de son malheureux fils.



Une Surprise Desagréable

Les Duplat étaient concierges ; c'étaient des portiers modèles, ne plaisantant jamais dans l'exercice de leurs fonctions.

Grâce à leur vigilante surveillance, les locataires, et ils étaient nombreux, marchaient au doigt et à l'oeil : ce n'était pas une maison, c'était une caserne.

Et cette caserne, Madame Duplat la connaissait dans ses moindres détails : elle n'avait pas sa rivale pour écouter aux portes.

De nombreux écriteaux pendus autour de la loge contenaient autant de consignes que les concierges se chargeaient de faire respecter.

On lisait, écrit en grosses lettres :

Il est interdit aux fournisseurs d'entrer après dix heures du matin.

Défense expresse de cracher dans les escaliers.

Essuyez vos pieds dehors et sur le paillason.

Passé onze heures, les locataires doivent se présenter au concierge et donner leur nom.

Défense de secouer des tapis, d'avoir des chiens, des enfants, et de jouer du piano après huit heures du matin.

Il est interdit de stationner dans la cour.

Les Duplat étaient à cheval sur la discipline.

Tout fournisseur qui se montrait passé dix heures était impitoyablement mis dehors.

Malheur au locataire qui salissait les escaliers ou qui oubliait d'essuyer sa chaussure ; le concierge le poursuivait, le forçait à descendre à se conformer aux ordres écrits.

Quant à celui qui ne pouvait payer sa pension, il était chassé sans pitié.

Les chiens et les artistes ambulants, qui



Elle n'avait pas sa rivale pour écouter aux portes.

avaient l'audace de s'introduire dans la cour, étaient reçus à coup de balai ; les Duplat n'établissaient aucune différence entre ces deux variétés de mammifères.

La maison venait d'être vendue ; les Duplat attendaient leur nouveau propriétaire non sans une certaine inquiétude ; avec l'ancien, ils étaient les maîtres ; le nouveau serait-il d'aussi bonne composition ?

Cela est la question, comme disent les Anglais.

Les Duplat attendaient, quand, un après-midi, une voiture s'arrêta devant l'immeuble.

Un monsieur très bien mis en descendit et entra.

—Essuyez vos pieds; où allez-vous? grogna le concierge.

—Je suis le nouveau propriétaire, dit l'inconnu.

A ces mots, le concierge se leva comme mû par un ressort et s'inclina jusqu'à terre.

—Vous êtes môssieu Blaisot?



Il était chassé sans pitié

—C'est cela, monsieur Blaisot.

Mme Duplat accourut et se prosterna à son tour.

—Je prenais môssieu pour un simple locataire, dit le concierge; je lui ai commandé d'essuyer ses pieds, excusez-moi.

—Pas du tout, vous avez bien fait; je suis partisan de la bonne tenue.

—Môssieu peut être tranquille, j'y veille: lisez les écriteaux.

—En effet, c'est très bien: je vous fais mes compliments.

—Sans doute, môssieu désire visiter la maison?

—D'abord, ensuite je tiens à m'assurer si les locataires sont contents, s'il y a des réparations urgentes à faire.

—Le prédécesseur de môssieu ne voulait pas en entendre parler.

—Ce n'est pas ma manière de voir.

Le concierge, la casquette à la main, accompagna le propriétaire.

Il commença par le premier étage.

Le propriétaire interrogea les locataires.

—Avez-vous besoin de réparations? demanda-t-il.

—Si on a besoin de réparations! le papier est fané, sale, déchiré; l'ancien propriétaire n'a jamais voulu le faire remplacer.

—J'en prends note, dit le propriétaire; je vous enverrai le peintre.

Les locataires se confondirent en remerciements.

Au second, un locataire se plaignit que la cheminée fumait.

—Impossible d'allumer du feu, dit-il, par les temps pluvieux; ces jours-là, le logement est inhabitable.

Le propriétaire se tourna vers le concierge.

—Vous irez trouver le fumiste de ma part, dit-il, vous lui recommanderez de faire le nécessaire pour que cette cheminée ait un bon tirage.

—Ce ne sera pas trop tôt, ajouta le locataire; un de ces matins, on m'aurait trouvé asphyxié.

Au troisième, un locataire déclara que les portes et fenêtres ne fermaient pas, créaient des courants d'air.

—C'est bien, dit le propriétaire, on les changera.

Partout il accepta les demandes de réparations formulées par les locataires; il

contenta tout le monde et produisit la meilleure impression.

Quand il eut terminé :

—Je suis très satisfait, dit-il au concierge, je vous garde.

Les Duplat remercièrent avec effusion.

—A propos, dit négligemment le propriétaire, avez-vous touché les loyers ?

—Oui, môssieu, dit le concierge, huit mille cinq cents piastres; il n'y a que deux locataires qui ne se sont pas acquittés, mais ça ne craint rien,

—Remettez-moi les huit mille cinq cents piastres.

Le concierge s'empressa de lui apporter la somme.

Le propriétaire allait monter dans le fiacre qui l'avait amené quand il se retourna.

—J'ai à déposer neuf mille piastres dans une maison de banque, dit-il; il m'en manque cinq cents, pourriez-vous me les prêter? Vous les préleveriez sur l'argent des loyers qui restent à percevoir.

—Avec plaisir, répondit le concierge qui sortit son argent caché au fond d'un tiroir et le remit au propriétaire qui se retira.

—Je crois que nous n'avons pas perdu au change, dit le concierge à sa femme.

—Il n'est pas peigne comme l'autre, répondit-elle. nous lui demanderons une augmentation de salaire.

Trois jours après, un homme entra sans façon dans la loge, un parapluie à la main.

—Où allez-vous? Est-ce que vous vous croyez dans la rue? interrogea aigrement le concierge.

—Je vais chez moi; je suis le nouveau propriétaire, dit l'intrus.

—Ah bah! exclama le concierge en le toisant.

Il ne payait pas de mine; il était coiffé d'un chapeau passé de mode, vêtu d'un

veston trop court, et avait plutôt l'air d'un filou que d'un rentier.

Le concierge, incrédule, cligna de l'oeil à sa femme.

—Alors, môssieu est le nouveau propriétaire ?

—Lui-même; je n'ai pas pu venir plus tôt.

—Môssieu a acheté la maison ?

—Je vous l'ai déjà dit.

—Môssieu veut peut-être la visiter ?

—Tout de suite.

—Attendez, je vais vous accompagner. Le concierge prit sa femme à part.



Un Monsieur très bien mis entra.

—C'est un escroc, dit-il, cela se voit rien qu'à sa touche; j'ai lu dans le journal qu'un individu se présente dans les immeubles nouvellement achetés en se faisant passer pour l'acquéreur; prends ton balai, je vais le conduire à la cave, je l'enfermerai et tu iras prévenir la police.

Tu tombes bien, mon bonhomme!

La concierge s'arma de son balai pendant que Duplat se munissait d'un gourdin.

—Je vais commencer par vous montrer la cave, dit le concierge à l'inconnu.

—Commençons par la cave, je veux bien.

Le concierge le fit passer devant.



—Ah, bah! s'exclama le concierge

—Môssieu veut peut-être toucher l'argent des loyers?

—Tout à l'heure.

Compte là-dessus! se dit le pipelet.

—Il y a deux locataires qui ne sont pas encore acquittés.

—Je ne veux pas de ça! dit l'inconnu; je n'aime pas les retardataires.

Ils étaient au bas de l'escalier; le concierge ouvrit la porte de la cave et soudain il y poussa le visiteur, pendant que sa femme lui assénait de vigoureux coups de balai.

A moi! Au secours! cria l'inconnu.

—Tiens, attrappe! dit le concierge en le frappant de son bâton.

—A l'assassin! C'est un guet-apens! Je vous chasse!

Le concierge l'enferma.

—Tu nous chasses? Tu es venu trop tard; nous le connaissons le propriétaire: ce n'est pas toi, bouffi!

La concierge était allée à la poplice conter l'aventure.

Elle revint, suivi de deux agents.

Ils rendirent la liberté au prisonnier.

—Coquins! s'écria l'inconnu en désignant les concierges; ils ont tenté de m'assassiner, arrêtez-les!

—C'est vous qu'on nous allons prendre!

—Moi?

—Vous n'êtes qu'un filou; les concierges connaissent le propriétaire.

—Un filou? Voici mes papiers, Zéphirin Blaisot, entrepreneur de maçonnerie.

Le commissaire regarda.

—Qu'est-ce que vous m'avez raconté, dit-il à la concierge.

—Le propriétaire est venu, bégaya Duplat, un monsieur très bien; il a visité la maison; il a même emporté l'argent des loyers.



Je vais vous montrer la cave.

—Emporté l'argent des loyers! s'écria le vrai propriétaire, car c'était lui, et vous avez été assez bête pour le lui donner!

—Plus cinq cents piastres qu'il nous a empruntés; toutes nos économies!

Pendant que Mme Duplat s'évanouissait, le concierge s'arrachait les cheveux.

—Le gremlin, le misérable! il était si poli! Tout le monde s'y serait trompé. Il a promis de faire exécuter toutes les réparations signalées par les locataires.

—Alors, vous n'êtes pas excusable, dit sévèrement le commissaire; rien qu'à ce signe, vous auriez dû deviner que c'était un faux propriétaire.

UN REPAS EN CHINE

ON se doute bien, qu'en Chine, le service de la table n'est pas fait ainsi qu'au Canada et que, même dans les "Chinese Café" on n'a pas l'équivalent de ce que l'on peut trouver dans une ville du royaume—pardon—de la république jaune.

Voici le récit d'un voyageur relativement à un repas de fête de là-bas :

Nous sachant très épris de couleur locale, le Céleste nous fit, un jour, assister à un repas de gala. Le grand jour arrivé, nous trouvions à midi sonnant notre hôte entouré de quelques très hauts personnages, littéralement écrasés sous des vêtements d'une richesse inouïe, attendant sur le perron de sa quasi royale demeure, et aussitôt après les premiers compliments, il nous conduisait vers une immense salle à manger, d'une fantaisie, d'un luxe étourdissants.

Au fond, sur une estrade, se tenaient des musiciens des mimes, des acteurs en renom, chèrement payés.

Dans ces maisons aristocratiques, on ne place jamais plus de trois à quatre convives à chaque table, l'amphitryon préside la table d'honneur. Ces tables en bois de fer très artistiquement sculptées dans le goût bizarre de la race, ne sont occupées que d'un côté, afin que chacun puisse suivre aisément le jeu des acteurs.

Dès que tout le monde est placé, le maître de la maison, demeuré debout, lève son verre et invite ses hôtes à boire avec lui, après quoi, tous s'assoient et le service réellement fantastique des diffé-

rents services (le premier seul comporte vingt plats) commence.

Innombrable d'ailleurs le nombre de ces plats. poisson froid en salade garni de champignons, saucisses, foies et estomacs d'animaux cuits tranches de jambon, canards salés, oeufs durs, cerf séché, et étonnant régal de cet étonnant pays, certain assaisonnement d'une sorte de chenille savoureuse de la canne à sucre. Suivent le riz, les fricassées de poulets, les rôtis de bœuf, de mouton, de porc, les pattes d'oies, les grenouilles les cailles, le tout découpé en assez petits morceaux faciles à saisir avec les baguettes.

Entre chacune de ces apparitions, la tasse de siou-hen-sou, boisson fortifiante extraite du maïs, est de rigueur; ces estomacs chinois ont des profondeurs insondables.

Un protocole règle les toasts que s'adressent réciproquement l'hôte et ses convives : pour ce faire, l'orateur se place au milieu de la salle et s'escrime avant de parler en longues salutations.

Les potages ne viennent qu'au second service en l'étrange compagnie des pâtisseries, pâtés de viandes, gâteaux de farine de riz, radis coupés menus, fruits, bonbons. Enfin paraît l'inévitable potage fait de ces fameux nids d'hirondelle vendus à peu près au poids de l'or, et ce n'est pas fini; suivent les nageoires de requins, les estomacs de tortue, les crabes, les gibiers de toutes sortes, des plats entiers très appréciés de têtes de petits oiseaux. Du thé présenté dans des tasses

couvertes, sans sucre ni crème, termine ces festins qui durent toujours plusieurs heures et parfois, quand il s'agit d'un dîner, toute une nuit.

La terrible cérémonie terminée, nous venions de passer sous la vérandah, lorsqu'un concert de cris, de plaintes, monta lamentablement jusqu'à nous; nous interrogeâmes Li et ses compagnons qui ne semblaient nullement s'émouvoir:

—Qu'est-ce? Faut-il aller au secours de quelqu'un?

Pour toute réponse, notre hôte, nous faisant signe de le suivre, nous conduisit du côté des cuisines et, nous faisant monter sur une haute terrasse dominant la cour sale et délabrée d'un préau, nous dit tranquillement:

—Regardez; c'est de la couleur locale.

Jolie sa couleur locale!

Au-dessous de la muraille, trois hommes, trois prisonniers, dont deux hurlaient d'avance à l'approche de la flagellation. Le plus âgé, agenouillé sur le sol, portait au cou la lourde cangue de bois sur laquelle étaient écrits ses méfaits, cependant qu'un autre tout jeune, le bras droit et la jambe gauche pris en des trous percés dans une planche corrée, hurlait comme un écorché rien qu'à l'apparition de l'homme préposé au châtimeut. Un troisième, presque un vieillard, demeurait impassible, debout dans une cage à claire-voie, les deux mains attachées derrière l'inscription en croix détaillant la cause de sa punition. Ce misérable, condamné à huit jours de cage, devait y demeurer jour et nuit sans qu'il lui fût possible de

changer, fût-ce une minute, de position.

Si la flagellation est considérée jusqu'à un certain point comme peine infamante au pays des Célestes, il n'en va pas de même pour la bastonnade ou "pants-e", qui n'entache pas l'honneur. Le temps n'est pas loin encore où l'Empereur faisait bâtonner les plus illustres personnages, ses plus honorables konans ou mandarins. Ceux-ci s'y prêtaient du reste en général avec une résignation parfaite et, la petite affaire terminée, revenaient, presto, rendre au souverain leurs repentants et respectueux hommages.

De nos jours il arrive encore assez fréquemment que certains magistrats supérieurs fassent passer sous le bâton, en pleine audience, d'autres magistrats leurs subordonnés. Les verges, réservées aux Chinois d'origine, s'emploient dans l'armée; le fouet proprement dit, le fouet à lanière, est réservé aux Mandchous. Pour administrer ces divers genres de punition, des employés "ad hoc" s'emparent du délinquant, le couchent à plat ventre et le dévêtent en partie; l'un d'eux tient les jambes pendant que l'autre, commodément assis sur les épaules du patient, lui applique tranquillement le nombre de coups indiqués par la sentence. Si la condamnation ne fut pas trop rude, si l'homme peut se relever, ce qui n'arrive pas toujours, son premier soin est de s'incliner trois fois jusqu'à terre en signe de remerciement à l'adresse du magistrat qui a bien voulu prendre soin de corriger ses défaillances.



Les Habits Neufs de l'Empereur

Par Andersen

IL Y A bien des années, vivait un empereur dont la passion était d'avoir toujours des habits neufs; il dépensait tout son argent à sa parure. Il ne s'occupait pas de ses soldats; le théâtre, la musique, tout le laissait indifférent; il n'aimait qu'une chose: se promener pour montrer à ses sujets les magnifiques habits toujours neufs dont il était vêtu. Il en avait de différents pour chaque heure du jour. Des autres souverains, on dit constamment qu'ils sont au Conseil des ministres; mais, quand on parlait de lui, neuf fois sur dix, on entendait dire.

—Sa Majesté est dans sa garde-robe à changer d'habit.

La grande ville où il résidait était très animée; tous les jours, il y affluait des étrangers et, parmi eux, se glissaient, parfois, des filous. Il en vint deux d'une espèce toute particulière. Ils se donnèrent comme des tisserands et répandirent partout qu'ils savaient confectionner la plus belle étoffe qu'on pût imaginer, une merveille de dessin et de couleur, et qui, de plus, avait la qualité unique de rester invisible pour toute personne qui était incapable de remplir son emploi et pour ceux qui seraient tout à fait dépourvus d'intelligence.

—Cela me ferait un fameux habit, pensa l'empereur. Il m'apprendrait quels sont ceux des fonctionnaires de l'Etat qui s'acquittent mal de leurs fonctions. Je pourrais distinguer les gens d'esprit des autres. Il me faut absolument cette étoffe.

Et il fit donner aux deux filous une forte somme d'avance pour qu'ils se missent immédiatement au travail.

Nos deux imposteurs installèrent, pour chacun d'eux, un métier à tisser dans un appartement du palais et ils firent semblant de se donner beaucoup de mal pour confectionner convenablement leur étoffe. A vrai dire, ils ne tissaient absolument rien. Sans cesse, ils réclamaient la soie la plus fine et, surtout, beaucoup d'or; mais ils le mettaient dans leurs poches, tout en restant plantés devant leurs métiers jusque bien avant dans la nuit.

—Je voudrais bien savoir si cela avance, se dit l'empereur au bout de quelque temps.

Cependant, il se sentait un peu embarrassé en songeant que les incapables et les imbéciles ne pouvaient rien voir du travail.

Quant à lui, il n'avait aucune crainte à ce sujet; cependant, il préféra envoyer quelqu'un pour s'informer de ce que devenait la fameuse étoffe. Tout l'empire attendait, du reste, avec impatience, qu'elle fût achevée; chacun était désireux de pouvoir se confirmer dans l'opinion que son prochain était un sot.

—Je m'en vais charger mon vieux et honnête premier ministre d'aller aux renseignements, pensa l'empereur. Il saura, mieux qu'un autre, juger des qualités de l'ouvrage; c'est une tête solide, il remplit on ne peut mieux sa tâche et m'aide à gouverner mon peuple.

Le brave ministre alla trouver les deux fourbes, qui se démenaient avec rage devant leurs métiers.

—Dieu me pardonne! pensa-t-il, après avoir bien écarquillé les yeux; je n'aperçois rien du tout.

En homme avisé, non seulement il ne dit pas cela tout haut, mais il ne laissa rien voir de son étonnement sur son visage.

Les deux fourbes s'avancèrent avec force révérences et le prièrent d'approcher pour mieux juger du dessin incomparable et de l'éclat des couleurs. Devant le métier absolument vide, le pauvre ministre se frotta les yeux pour bien s'assurer qu'aucune poussière ne l'empêchait de voir. Mais il ne put parvenir à distinguer le moindre fil.

—Seigneur Dieu! se dit-il, suis-je donc une bête? Je ne l'aurais jamais cru. Dans tous les cas, cela doit rester un secret d'Etat. Est-ce que je serais inférieur aux hautes fonctions que j'occupe? Halte-là! Je ne dirai cela à âme qui vive, que je ne vois là aucune apparence d'étoffe.

—Eh bien! Excellence, qu'en dites-vous? demanda l'un des tisserands.

—Mais c'est superbe, magnifique, plus beau que vous ne l'aviez annoncé, répondit le bon ministre, après avoir bien ajusté son lorgnon comme un connaisseur. Quelles gracieuses lignes dans le dessin; quelles nuances harmonieuses! Je cours apprendre à l'empereur combien il doit être satisfait de vous.

—Vous nous comblez, dirent les deux fourbes.

Puis, ils se mirent à détailler toutes les figures du dessin extrêmement compliqué et ils nommèrent toutes les couleurs qu'ils avaient si bien fondues pour obtenir un si bel effet.

Le ministre écouta avec une grande at-

tention, pour pouvoir rapporter tout cela à son maître, et c'est ce qu'il fit aussitôt.

Le lendemain, les filous demandèrent une nouvelle provision de soie, et surtout beaucoup d'or et d'argent pour continuer leur oeuvre. Tout cela, ils le fourrèrent dans une cachette; mais ils continuèrent à faire, toute la journée, des simagrées devant leurs métiers. L'empereur leur dépêcha un autre grand personnage pour examiner si l'ouvrage serait bientôt terminé. Il lui arriva comme au premier: il s'efforça de voir; mais, après s'être bien assuré qu'il n'avait pas la vue trouble, il n'aperçut que les bras des métiers.

Les fourbes recommencèrent leur comédie et firent valoir les rares beautés de l'étoffe.

—Je ne suis pas un niais, se dit le personnage. Ne serais-je donc pas capable de remplir mes fonctions? C'est incroyable! Pourtant, dissimulons ferme et que personne ne se doute de la chose!

Et il se mit à surenchérir sur les deux fripons et à s'extasier devant la place vide où aurait dû se trouver l'étoffe qu'il portait aux nues.

—C'est d'un effet magique, dit-il à l'empereur.

Toute la ville ne parlait que de la magnificence de l'étoffe. Enfin l'empereur ne put y tenir et, accompagné des grands dignitaires de la cour, dont les deux honnêtes ministres qui avaient déjà été aux informations faisaient partie, il se rendit dans l'appartement où nos deux individus feignaient de travailler avec la plus extrême attention.

—N'est-ce pas, Sire, que c'est superbe? s'écrièrent les deux ministres. Quelles brillantes couleurs! Quel dessin admirable!

Et ils montraient du doigt, à droite et à gauche, ce que les filous leur avaient in-

diqué et ce qu'ils imaginaient que les autres voyaient.

—Quoi, pensa l'empereur. Comment cela se fait-il? Je n'y vois rien. C'est effroyable. Suis-je un sot? Non, assurément. Mais, alors, je n'aurais donc pas les qualités qu'il faut pour être empereur! C'est horrible à penser. Montrons au moins, par le sang-froid, que je suis digne d'être prince.

—Votre ouvrage est vraiment remarquable, dit-il tout haut aux deux coquins. Je vous octroie ma très haute approbation.

Et, en même temps, il fit un signe de tête plein de gracieuse condescendance. Les autres courtisans entonnèrent la même antienne. On n'entendait qu'interjections laudatives entremêlées des mots: "étourdissant, prodigieux, la huitième merveille du monde". Quand l'admiration fut un peu calmée, les courtisans conseillèrent à l'empereur de porter, pour la première fois, les habits qu'on devait tailler dans cette étoffe à la grande procession qui devait avoir lieu dans quelques jours. Sa Majesté agréa l'idée, et, en partant, Elle daigna accorder aux deux fripons le titre de "Tisserands de la Cour impériale". Les imposteurs déclarèrent qu'il n'y avait qu'eux qui pussent manier l'étoffe et qu'ils couperaient et coudraient les habits qu'on devait en faire.

Toute la nuit qui précéda le jour de la procession, ils restèrent sur pieds, après avoir fait placer seize candélabres allumés dans leur appartement. Du dehors, on voyait leurs ombres courir çà et là, extraordinairement affairées. Ils firent le geste d'enlever l'étoffe du métier avec une extrême précaution; puis, ils coupèrent dans l'air, avec de grands ciseaux, et finalement s'assirent pour faire, pendant des heures, semblant de coudre avec le plus grand soin. Enfin, le matin, ils firent

prévenir Sa Majesté que les habits étaient prêts.

L'empereur arriva avec tous ses pages et les dignitaires de la couronne. Les compères levant les bras en l'air, comme s'ils tenaient quelque chose de précieux, disaient:

—Voici les culottes, et puis l'habit, et, enfin, le manteau. C'est léger comme une toile d'araignée; on se sent à son aise, au point qu'on croit ne rien avoir sur le corps. C'est encore là une des admirables qualités de l'étoffe qui, en même temps, est aussi riche que le plus lourd brocart.

Les courtisans recommencèrent leur ritournelle:

—Inouï, éblouissant, sublime.

Ce qui était vraiment admirable, c'est qu'aucun ne se trahît devant les autres.

—Votre Majesté voudrait-elle, maintenant, ôter ses vêtements pour que nous lui mettions son nouvel habit devant la grande glace?

L'empereur se déshabilla et les deux maîtres fripons firent la grimace de lui faire passer des culottes, puis endosser un habit; enfin, ils le couvrirent d'un prétendu grand manteau de cour. L'empereur se tournait et se retournait devant la glace.

—Quel magnifique habit! s'écrièrent en chœur les courtisans; comme il sied à merveille à Votre Majesté! A peine si nos yeux peuvent soutenir l'éclat de ses couleurs!

Le maître des cérémonies survint et annonça que le dais sous lequel l'empereur devait marcher à la procession était devant la porte du palais.

—Je suis prêt, dit l'empereur. Voyez comme cet habit me va bien.

Et il se plaça, de nouveau, devant la glace, faisant la mine de bien s'examiner en détail.

On se mit en marche. Les chambellans

qui devaient porter la traîne du manteau se baissèrent. portèrent leurs mains vers le parquet comme pour y saisir un objet; ils suivirent Sa Majesté tenant les bras tendus. comme s'ils soutenaient quelque chose en l'air.

La procession se mit en mouvement. Tout le monde dans les rues, aux fenêtres, voyant l'empereur sous le dais magnifique, s'écriait.

—Dieu! quels habits incomparables! C'est plus beau que tous les velours et tous les satins connus. Et la traîne! Quelle richesse de tons, quels reflets splendides!

Personne ne se trouva pour avouer qu'on ne voyait rien du tout. Ceux qui avaient des emplois ne tenaient pas à les perdre; les autres ne voulaient pas passer pour des sots.

—Mais il est tout nu! dit un tout jeune enfant.

—Dieu parle par la voix de l'innocence, pensa son père.

Et il répéta tout bas, à son voisin, la remarque du petit. Cela passa de l'un à l'autre et, enfin, tout le menu peuple s'écria d'une seule voix:

—Sa Majesté est toute nue!

L'empereur l'entendit, il lui sembla que c'était vrai.

—Mais la raison d'Etat! pensa-t-il. Il faut que je me sacrifie et que je marche comme cela pendant toute la procession.

Quant aux chambellans, ils se redressèrent avec plus de fierté encore et ils continuèrent à porter, avec une noble dignité, la traîne qui n'existait pas.





Les Grands Maux de l'Humanité

La guerre, les épidémies et... le divorce

Quelques statistiques

Par Jacopone

LES guerres sont des saignées, ni plus ni moins,—des saignées que les peuples, de temps en temps, pratiquent les uns sur les autres.

Ce moyen brutal d'extirper les défauts dont les uns ont plus ou moins à souffrir de leurs voisins, est de moins en moins en usage dans notre époque ultra-moderne, disent les pacifistes, ceux qui veulent que tout différend, entre nations, soit réglé par arbitrage.

Tout le monde admet que ce serait un fort beau spectacle de voir les peuples, jeunes et vieux, faibles et forts, s'accorder comme des frères,—quand ces frères s'accordent bien, bien entendu!

Mais les statisticiens sont là; il faut bien les écouter... Ils nous apprennent, malheureusement, que loin de diminuer le nombre de ceux qui meurent à la guerre tend plutôt vers la hausse...

En effet, 22,000, en 1908, sont tombés sur les champs de bataille; 68,000, en 1909; en 1910, seulement 13,000, et... 72,000 l'an dernier.

En une année, 72,000, soit presque autant d'âmes que n'en compte la ville de Québec.

Et nous sommes en plein XXe siècle!

Les morts de l'année dernière, par la

guerre, sont réparties comme suit: Chine, 41,819; Tripolitaine, 13,309; Mexique, 7,264; Arabie, 2,790; Maroc, 1,913; Perse, 1,800; Afrique Centrale, 1,249; Paraguay, 300; Haïti, 71; Philippines, 62; Portugal, 44; Espagne, 41; Formose, 30; Equateur, 11, etc.

Ces chiffres, on le voit, comprennent le nombre de fatalités survenues non-seulement au cours des guerres entre peuples, mais encore, pendant les guerres civiles.

Si les pacifistes s'aperçoivent que leurs efforts sont impuissants pour empêcher ces saignées brutales, et s'ils trouvent que les guerres font encore trop de victimes,—et qui dira qu'elles n'en font jamais trop?...—qu'ils songent, une minute, aux ravages causés par le choléra et la peste, pendant l'année dernière seulement.

En Italie et en Russie, le choléra, en 1911, a fait mourir 34,000 hommes.

La peste, en Chine et aux Indes, a envoyé dans l'autre monde, environ 720,000 âmes. C'est presque incroyable!

Le fameux M. Carnegie, entre autres, qui a déjà déboursé des sommes rondettes, pour "faire marcher" l'idée de la paix universelle, pourrait peut-être, maintenant, faire construire des hopitaux... Son exemple serait sûrement suivi.

... Le divorce est une autre plaie. d'une espèce différente, celle-là, il est vrai, mais qui abaisse à sa manière le niveau de la population, ou qui l'empêche de s'élever



Un divorce en perspective

où il devrait, une plaie qui cause un tort incalculable à la société et qui fait... damner les moralistes.

Le divorce devient en quelque sorte une épidémie. Dira-t-on qu'il n'est pas aussi difficile à faire disparaître que la guerre, le choléra et... la peste! Il se pratique surtout en France et aux Etats-Unis.

Un ami me disait ces jours derniers : Quand je considère les statistiques du divorce, je suis tenté de dire que si le journalisme mène à tout, le mariage, en certain pays, conduit au divorce...

Mon ami se trompe. Ce n'est pas le mariage qui conduit au divorce, mais la manière hâtive, hasardeuse, l'imprévoyance voulue, avec lesquelles on se marie. Mais, je ne suis ni ne veux être moraliste, et je laisse de côté les raisons qui amènent tant de divorce sur le tapis..., pour vous citer, à ce sujet encore, quelques statisti-

ques qui ne manqueront pas de vous surprendre.

Je ne vous cite qu'un exemple: Reno, petite ville du Nevada.

Avez-vous jamais entendu parler de Reno et de ce qui s'y passe? C'est étonnant, vous allez voir...

En 1911, la moyenne des demandes de divorce, en cette petite ville a été vingt-cinq par mois, à vrai dire, une demande de divorce à chaque jour de travail... A l'heure qu'il est, des centaines et des centaines de personnes attendent la décision des juges; on calcule que ceux qui, mariés, voudraient se voir libres, forment environ un vingtième de la population totale de Reno.

C'est à faire supposer que cette parole de la Genèse: "Il n'est pas bon que l'hom-



Ça ne disparaîtra que lorsque les poules auront des dents.

mé soit seul," prononcée pour la première fois il y a six mille ans, ne s'applique pas aux hommes de notre siècle! Vraiment, l'homme et la femme seraient-ils ennuyés l'un de l'autre au point de ne pouvoir plus s'accorder?

Je posais justement cette même ques-

tion à mon ami qui me répondait : Non, mais ce sont les goûts qui changent !

Eh ! il a peut-être raison ?...

Il est à remarquer, néanmoins, qu'à Reno, 70 p. c. de ceux qui demandent la rupture de leur hymen sont des femmes. N'est-il pas juste et équitable, après tout, que ce soit le sexe faible et beau tout à la fois, qui soit le plus fatigué de l'autre, le laid, le lourd ?...

Quoiqu'il en soit, les statisticiens observent que les hommes, toujours lâches et paresseux, comme disent "ces" dames, s'émancipent rapidement et qu'ils marchent avec vaillance sur les traces des femmes... Il y a trois mois, les femmes qui demandaient le divorce représentaient

80 p. c. de tous les requérants ; elle ne représentent plus que 75 p. c.

On pourrait, avec ces données, faire des calculs fort amusants...

La guerre les épidémies... et le divorce ne disparaîtront tout probablement que lorsque les poules auront des dents, lorsque les canadiens songeront à autre chose qu'à la politique ; je dis me eux, lorsque les derniers hommes et les dernières femmes auront disparu de la terre. En ce temps-là, lecteurs, soyez-en sûrs, il y aura longtemps que vos os et les miens seront des séchés...

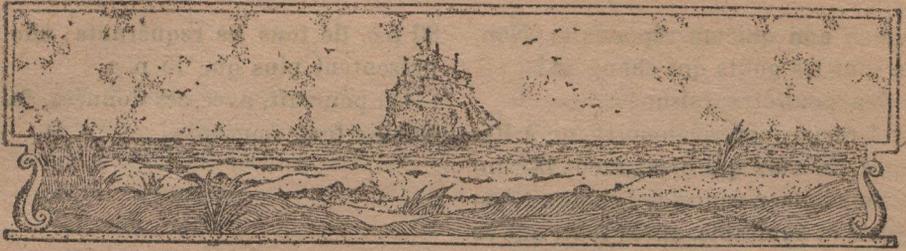
LE FORGERON

Au village d'hiver, alors que dans la brume
Ou sous la neige meurt l'angélus du matin
Et qu'un bruit de sabots vers l'église s'éteint
Tinte sous le marteau pesant la claire enclume.

Et la forge sonore avec le ciel s'allume,
L'aube pour elle est fraternelle et sans dédain,
Car l'une et l'autre sont la vie et font soudain
Les rêves plus légers sur l'oreiller de plume.

Le soir, après l'école, enfants, nous venions voir
Sous le choc du métal jaillir, luire et pleuvoir,
Eblouissant nos yeux une fête d'étoiles.

Parfois un vagabond arrêta notre essor
De ses deux bras tendus sous leurs loques de toiles
Vers la splendeur ardente et vaine de cet or.



UN ANIMAL FANTASTIQUE

EXISTE-T-IL, oui ou non, des serpents de mer ?

La "Revue Populaire", dans un de ses récents articles sur les monstres marins, a étudié la question, et voici qu'aujourd'hui cette question, c'est le cas de dire, "revient sur l'eau" avec le fameux serpent.

Un gardien de phare affirme l'avoir vu, près des côtes canadiennes ces jours derniers.

Nos amis liront donc avec intérêt le récit suivant d'une aventure du même genre, certifiée par de nombreux témoins dignes de foi.

Laissons parler M. Nestor Roqueplan :

La voix sévère de la science ne s'est point encore prononcée pour éclaircir un fait que l'amour du merveilleux accepte volontiers au sujet du kraken, ou du serpent de mer ; mais je me rappellerai toujours qu'en 1846, me trouvant, pendant le mois d'août, à Newport, à l'époque de la saison des bains de mer, j'entendis raconter, à table d'hôte, qu'un baleinier, arrivé la veille au soir, assurait avoir heurté, dans les eaux de l'île Nantuckel, un énorme serpent de mer qui avait plongé à l'instant pour reparaitre à cinq cents verges plus loin, visible de toutes parts, et offrant les plus effroyables proportions d'un monstre incommensurable. La peur

avait empêché les marins de pourchasser ce kraken serpent ; mais on l'avait suivi des yeux aussi loin que le télescope l'avait permis ; il avait, enfin, disparu dans la direction du cap Cod.

Cette histoire me parut, tout d'abord, un "canard", d'autant plus que le journal de Newport l'avait reproduite "in extenso", et que le rédacteur de l'article annonçait qu'un "steamboat" était frété pour aller chercher le kraken serpent et le combattre à outrance.

Naturellement ami du merveilleux, je quittai l'hôtel de l'Océan et me rendis au bureau du journal, où je retrouvai le rédacteur de l'article occupé à faire ses préparatifs de départ. Il allait à la chasse du serpent de mer, et, lorsque je me fus nommé, il me proposa de l'accompagner. Inutile d'ajouter que j'acceptai cette proposition, qui me souriait de toute manière.

Un quart d'heure après, j'étais prêt à m'embarquer sur ce "steamboat", à bord duquel se trouvaient près de deux cents amateurs armés de "rifles" de toutes sortes et de tout calibre. C'était le soir ; le soleil, qui se couchait, empourprait l'horizon au moment du départ. Une foule immense encomrait le "warf", lorsque nous

quittâmes la rive à toute vapeur. Du quai, on nous souhaitait un heureux voyage et une bonne chance. Je n'oublierai jamais de ma vie ce spectacle à la fois imposant et burlesque. Bientôt, les côtes s'amoidrirent, la nuit se fit et nous songeâmes au repos, Nous ne devions arriver au cap Cod qu'à la pointe du jour. Chaque héros s'arrangea de son mieux pour passer la nuit : les plus heureux dans un hamac ; ceux qui étaient arrivés les derniers sur les banquettes, sur le plancher,—où ils pouvaient.

Mon camarade dormait depuis longtemps et m'en donnait des preuves sonores, que j'étais encore éveillé, pensant au serpent de mer et à tous les Régulus américains qui allaient, dans quelques heures, me disputer l'honneur d'être le seul héros de la victoire. L'aube me surprit encore plongé dans ces réflexions orgueilleuses. Ma toilette et celle de mon ami furent vite achevées, et nous étions les premiers sur le pont, notre rifle à la main, un télescope dans l'autre, interrogeant l'horizon à travers la brume qui nous en déroba la vue.

Peu à peu, le tillac se couvrit de tous les amateurs de ce sport d'un nouveau genre ; il ne manquait que des dames pour rendre la fête complète et l'on se serait cru, alors, à bord d'un "steamboat" parti pour une de ces excursions de pêche si célèbres aux Etats-Unis. Tous étaient prêts aux combats. Il s'agissait de vaincre ou de mourir... sous le ridicule.

Deux heures se passèrent dans une attente pleine d'impatience. On désespérait déjà de rencontrer le moindre cachalot, le plus petit marsouin, la plus mince bonite, lorsque, tout à coup, une voix s'écria :

— "Good God ! I see him !" Je l'aperçois ! Voyez ! voyez ! là-bas, vers le Nord, dans la direction du cap Cod ! cette mas-

se mouvante qui ressemble à une file de tonneaux attachés ensemble par chaque bout !... Voyez ! Voyez !

D'abord, je l'avoue, je crus à une mystification. Les narrations fantastiques du "Constitutionnel" et de plusieurs journaux américains me revinrent à la mémoire et obscurcirent ma myopie. Cependant, je voulais voir. Je cherchai à découvrir le monstre à l'aide d'un excellent binocle de Chevallier, qui ne m'avait jamais quitté dans toutes mes excursions de chasse... Enfin, dans la direction indiquée par le chasseur aux yeux perçants, j'aperçus, conforme à la description qui en avait été donnée, un immense poisson se tordant comme un S sur une mer assez calme.

A n'en pas douter, c'était un kraken, un serpent de mer. Le monstre n'était pas un mythe, c'était une horrible réalité.

Notre capitaine dirigea le navire sur cette masse mouvante et fit faire force de vapeur.

Un quart d'heure après, nous avions gagné sur le serpent ; nous pouvions mesurer approximativement sa longueur et distinguer ses formes, qui étaient celles d'une anguille gigantesque, mais très large sur le milieu du corps, et pourvue de nageoires fort longues, pareilles à des bras.

La tête seule disparaissait sous l'eau, et, comme elle était la partie la plus éloignée de nous, il était impossible d'en saisir la configuration.

Nous n'étions plus qu'à une portée de caronade du monstrueux serpent, lorsque, tout à coup, un des chasseurs, qui se trouvait à l'avent du "steamboat" eut la mal-

adresse de tirer son rifle sur lui.

Ce mauvais exemple fut le signal d'une fusillade générale; mais, bien avant que chacun de nous eût pu décharger son arme, le kraken disparaissait à tous les yeux, s'enfonçant à la mer et ne laissant, derrière lui, qu'un sillage qui s'aplanissait dans moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour l'expliquer.

Cinq heures durant, notre "steamboat" sillonna la mer du cap Cod et suivit les méandres situés entre toutes les îles et les récifs de la côte du Massachusetts-State; mais ce fut de la vapeur perdue en pure perte; le serpent avait repris la route de ses vallées profondes, de ses algues touffues, où le calme règne toujours. Il nous fallut songer au retour, et nous tournâmes notre proue du côté de Newport,

Honteux et confus,

Et jurant, pour ma part, qu'on ne m'y
[prendrait plus!

Heureusement qu'il était deux heures du matin lorsque notre navire arriva à quai. Grâce à la nuit, il fut facile, à chacun de nous, de regagner inaperçu notre domicile respectif. Quant à moi, je rentrai à l'hôtel de l'Océan, j'acquittai ma dépense, et, avant le lever des pensionnaires de M. Beaver, le landlord de ce caravansérail hospitalier, j'étais sur le chemin de fer qui conduit de Boston à New-York. Là, du moins, j'étais sûr de ne pas avoir à subir des railleries sans fin, des plaisanteries amères pour celui qui l'avait "vu" le serpent de mer, mais qui ne l'avait pas "mis à terre".

LE TEMPS PERDU

Si peu d'œuvres pour tant de fatigue et d'ennui!
De stériles soucis notre journée est pleine:
Leur mente sans pitié nous chasse à perdre haleine,
Nous pousse, nous dévore, et l'heure utile a fui.

Demain! j'irai demain voir ce pauvre chez lui;
Demain, je reprendrai ce livre ouvert à peine;
Demain, je te dirai, mon âme, où je te mène;
Demain je serai juste et fort... Pas aujourd'hui.

Aujourd'hui que de soins, de pas et de visites!
Oh! l'implacable essaim des devoirs parasites
Qui pullulent autour de nos tasses de thé!

Ainsi chôment le cœur, la pensée et le livre,
Et pendant qu'on se tue à différer de vivre,
Le vrai devoir, dans l'ombre, attend la volonté.

Sully PRUDHOMME.



Pour Avoir Une Belle Chevelure

Un
Conseil
Pratique

LA séborrhée, la séborrhée que tout le monde connaît, est la principale cause de la calvitie, aussi bien chez la femme que chez l'homme.

Sèche—et c'est ainsi qu'elle débute — elle détache cette poussière de pellicules qui donnent à la chevelure un aspect gris sale et décorent si malencontreusement le col de la blouse ou de la jaquette. On ne s'en préoccupe guère, car à ce moment les cheveux restent encore solidement implantés et ne tombent pas.

Cependant cet état de choses ne persiste pas longtemps. Bientôt, de sèche qu'elle était, la séborrhée devient humide, grasse. Et du coup la scène change. Il n'y a plus de pellicules, ou plutôt, il y a toujours des pellicules, seulement elles restent collées au cuir chevelu par la graisse qui le recouvre. Mais ce sont maintenant les cheveux qui tombent.

Sèche ou grasse, c'est donc toujours la séborrhée qui fait tomber les cheveux. C'est dire que si l'on savait réellement guérir cette affection, la calvitie, comme on dit en style pompeux, serait depuis longtemps guérie. Malheureusement, on ne possède pas encore le secret de cette guérison. En revanche, on sait d'une façon

précise que les lavages fréquents de la tête, les lavages au savon, arrêtent momentanément la chute des cheveux. On pense qu'en pareil cas le savon agit en débarrassant le cuir chevelu de la graisse qui compromet la solidité et la vitalité des cheveux.

Donc, mes chères lectrices—car c'est à vous que ce discours s'adresse—si, à vingt ans ou plus tard, vous constatez que vous avez des pellicules et que vos cheveux commencent à tomber, vous n'avez qu'une chose à faire, vous laver la tête au savon tous les huit jours. La chose vous paraît peut-être des plus simples. C'est une erreur. Sachez donc que ces lavages ne réussissent qu'à la condition d'être faits suivant certaines règles établies par les médecins. Voici celles qui sont indiquées par un éminent docteur. Je les cite textuellement :

“On partage la chevelure en quatre ou six nattes qu'on a soin de tresser à 6 pouces de la peau. On place ensuite dans cette petite auge remplie d'eau de savon dont on se servira, et on frotte sur lui une brosse à dents. On brosse alors, avec cette brosse, le cuir chevelu, raie par raie, sur toute sa surface, même et surtout au-dessous de chaque natte, dans des intervalles qu'on pratique avec les doigts de la main gauche. Le savonnage fait, il ne reste qu'à rincer les cheveux à l'eau ordinaire et à les laisser sécher.”

A eux seuls, les lavages au savon, si

bien faits qu'ils soient, ne suffisent cependant pas à sauvegarder la chevelure. Il faut encore favoriser la croissance des cheveux qui repoussent.

Les frictions, le massage à sec, les lotions excitantes, tout ce qui ranime et ravive la circulation du cuir chevelu est bon à ce point de vue. Les meilleures lotions sont celles qui contiennent de l'alcool et une petite quantité d'ammoniaque. Pour les appliquer—et on doit faire ces applications tous les deux ou trois jours—la brosse demi-douce est l'instrument de choix. C'est avec une telle brosse qu'on pratique des frictions lentes, très appuyées, raie par raie, les raies étant faites à un centimètre de distance les unes des

autres. Comme le dit fort bien le docteur Sabouraud. "Vingt raies, vingt minutes" est une formule facile à retenir.

Se savonner la tête tous les huit jours et se frictionner tous les trois jours le cuir chevelu avec une lotion excitante, voilà ce que la médecine offre à celles qui sont en train de perdre leurs cheveux.

Je sais bien que s'assujettir à certaines règles, sans jamais s'en départir est toujours fastidieux. Mais le myope qui porte des lunettes ou l'individu qui a recours à un bandage n'est-il pas dans le même cas? Une heure par semaine à consacrer à sa chevelure n'est vraiment pas un bien grand sacrifice. Au reste, vous savez bien que pour être belle il faut souffrir!





Tresors Caches et Mendiants Riches

NE pleurez pas, ne vous lamentez pas chaque fois que vous verrez tomber et s'émietter une statuette à laquelle vous tenez peut-être infiniment, mais qui ne révélera toute sa valeur qu'une fois en morceaux.

Si extraordinaire que la chose paraisse, elle est attestée par quelques anecdotes singulières, mais authentiques.

Un amateur d'art de Kharkof, ville de Russie, possédait une statue de l'Apollon de Belvédère qui lui semblait d'un prix inestimable. Un jour, en jouant, ses enfants la bousculèrent et la firent rouler sur le plancher. Cris et rage du collectionneur devant le chef-d'oeuvre brisée. Après le premier moment de stupeur passé, les petits se blottissent autour de leur père qui examinait les pauvres membres disloqués, quand une jeune voix s'écria : "Tiens ! il y a quelque chose dans cette jambe !" et bientôt toute la famille reconnut avec joie que ce quelques chose était un petit rouleau de billets de banque russes d'une valeur de 3,000 roubles !

N'est-ce pas un Parisien du nom de Boussigne qui eut la même aubaine en voyant tomber aussi d'un petit plâtre morcelé une jolie somme de \$2,200 avec une bague en brillants de la plus grande valeur ? Ce qui rendit cette découverte plus sensationnelle, c'est que la dite statuette n'avait aucune beauté apparente et que son heureux possesseur s'était bien

souvent demandé pourquoi il la gardait ?...

Les mendiants sont en général très ingénieux pour cacher leurs économies. L'un d'eux, Walter Samuel Mott, meurt dans un hôpital de Londres, et que trouve-t-on en examinant sa jambe de bois qui a dû apitoyer tant d'âmes sensibles ? Une petite cavité qui renferme un rouleau de dix pièces d'or.

Un autre du nom d'Antoine est un français. On le voit surtout près des églises, tout courbé, le pauvre homme ! car il est bossu. Le jour où il meurt, ses neveux, qui se méfient, demandent qu'on retarde l'inhumation et, après un examen attentif du corps de l'oncle infortuné, ils découvrent que sa bosse, sa grosse bosse était fausse et qu'elle servait tout bonnement de tirelire au plus économe des miséreux, puisqu'il avait amassé durant une vie plus patiente encore que laborieuse près de \$18,000 !

On ne peut plus compter toutes les richesses qu'on a découvertes dans des oreillers d'avares ou dans de vieux coussins tels que ceux de cette pauvre dame qui en avait toute une collection, dans sa chambre, pour lui servir de coffre-forts. Ce sont là des faits quotidiens.

Elle sortait au contraire de la banalité, cette petite rentière que l'on voyait partout, dans la rue, à la promenade, avec une misérable boîte remplie de paille de fer. Chacun s'en moquait, vous pensez

bien, car tout le monde ignorait que cette pauvre boîte avait une valeur unique, renfermant plus de \$13,000 en belle monnaie d'or. La vieille matrone qui avait bourré son tabouret de piano avec des liasses de billets était presque aussi prudente puisqu'elle jouait du Schubert en restant assise sur sa fortune.

D'après tous ces exemples et tant d'autres qu'il serait facile de trouver, on voit que les gens qui entendent bien cacher leur cher argent ont recours aux objets les plus simples, les plus communs, pour les mieux ravir aux regards des curieux. Mais sous ce rapport c'est une vieille Roumaine qui semble avoir été tout à la fois la plus audacieuse et la plus sage.

On la supposait très riche et quand elle mourut, on ne trouva pas chez elle le moindre trésor. Aussi vous pensez bien

que ses bons héritiers, tout en séchant leurs larmes, faisaient déjà une longue figure; mais ils persévérèrent dans leurs recherches, furetèrent dans tous les coins, secouèrent toutes les hardes de la pauvre défunte et finirent par tomber sur un jupon qui les intrigua fort. En effet cet objet de dessous féminin était raide—si raide qu'il pouvait se tenir debout sans le secours d'aucune main. On le sonda donc avec une attention minutieuse et l'on trouva, cousus entre les volants et un peu partout, à l'intérieur, quelques billets de banque qui formaient la somme coquette de \$40,000! Rien ne met en goût comme une pareille trouvaille, et quand on eût "secoué" tous les jupons, on s'aperçut que la fortune de Mme Balsach s'élevait en réalité à près de trois millions!





Les Fiancailles en Hongrie

A certaines foires, les jeunes filles qui veulent se marier arborent à leur corsage quelques brins de muguet. N'est-ce pas une aimable coutume ? Elles ont leur charme, ces présentations qui doivent préluder au mariage.

Une curieuse foire se tient en mai à Boddony, en Hongrie. On l'appelle "la foire aux jeunes filles". Dès le matin, les jeunes garçons et les jeunes filles, accompagnés de leurs parents, se rendent sur la place du marché. Les jeunes filles portent le costume national, robe de toile courte avec chaîne d'argent autour du cou. Les jeunes garçons ont la redingote noire, des pantalons collants, des souliers brillants ; ils tiennent dans la main un roseau.

De chaque côté de la grand'rue et du marché se trouvent des tentes où l'on vend des gâteaux. Les jeunes filles se promènent de long en large devant ces boutiques. De temps à autre elles s'arrêtent et semblent vouloir acheter une friandise.

C'est le moment choisi par le jeune homme pour s'avancer vers la jeune fille qui lui plaît et lui offrir de payer un gâteau. Il lui demande en même temps où

elle demeure. La jeune fille répond. Le jeune homme questionne : "Voulez-vous être à moi ?" Si celui qui a posé la demande lui plaît, la jeune fille répond : "Que Dieu vous donne à moi !"

Alors, les parents et alliés du jeune homme s'approchent et dévisagent à qui mieux mieux celle qu'il a choisie entre toutes ses compagnes.

Puis, les jeunes gens marchent en se donnant le bras et traversent la foire. Ils déjeunent ensemble dans une petite boutique où l'on vend du porc rôti et qui porte le nom de "Cuisine de Ladislas". Le roi Ladislas II était si pauvre, dit-on, qu'il se contentait pour ses repas de cette maigre chère dans un de ces pauvres restaurants,—de là le nom de "Cuisine de Ladislas" qui leur est resté. Ensuite, les fiancés vont danser.

Avant la séparation, le jeune homme embrasse la jeune fille et lui recommande de lui être fidèle. La fiancée s'empresse de promettre une constance absolue. Et il est extrêmement rare que des fiancailles de ce genre ne se terminent pas par un prompt mariage.





Les Blanchisseries Américaines

TABLE LINENS



Aux Etats-Unis, tout le monde est pressé et tout doit se faire vite ; les établissements industriels se ressentent de ce besoin de précipitation, et il en est ainsi en particulier des grandes blanchisseries. C'est

qu'elles ont des clients fort exigeants, qui n'aiment point à attendre et qui ne le pourraient d'ailleurs pas ; les steamers de rivière, si nombreux sur les cours d'eau américains, ont des lingeries admirablement montées et les services de table y constituent un luxe extraordinaire ; or ces bateaux arrivent à quai le matin et repartent le soir même ; souvent leur linge est apporté à la blanchisserie à midi, et on doit le reprendre sec, calandré, plié, à 5 heures du soir. Il en est à peu près de même pour les grands transatlantiques qui donnent à blanchir à la fois, pendant une escale, jusqu'à 20,000 et 25,000 pièces de linge. On comprend que, dans ces conditions, les grandes blanchisseries qui suffisent à de pareils travaux doivent posséder un outillage exceptionnel

Aussitôt les pièces de linge reçues et comptées, on les entasse dans des machines à laver : ce sont d'immenses cylindres contenant eux-mêmes un autre cylindre contenant eux-mêmes un autre cylindre tout percé de trous, qui tourne sur lui-même en baignant dans de l'eau où l'on

a fait dissoudre du savon, de la soude, tout ce qui sert à laver le linge. On comprend que le linge, étant placé dans ce second cylindre, ce tambour intérieur, est brassé au milieu de l'eau de savon, et commence à se laver immédiatement. A plusieurs reprises cette eau est changée, on la remplace ensuite par de l'eau pure et par de l'eau chaude.

Le linge nettoyé, il s'agit de le sécher, et pour cela on le met dans des turbines essoreuses : ce sont simplement des cylindres verticaux dont les parois sont percées d'une infinité de trous. On leur donne un mouvement de rotation très rapide ; en vertu de ce qu'on appelle la force centrifuge, toute l'eau que contiennent les pièces qu'on vient de laver, a une tendance à s'échapper au loin, et elle profite, pour le faire, des passages qui s'offrent à elle, c'est-à-dire des trous ménagés dans les parois de l'essoreuse. Bientôt tout le contenu se trouve complètement sec, tandis que les gouttes d'eau se sont réunies sur une enveloppe métallique entourant l'essoreuse et se sont écoulées dans une canalisation spéciale. Il ne reste qu'à procéder au calandrage, au lissage et repassage.

Pour la première de ces opérations on employait autrefois une sorte de chariot monté sur des rouleaux de pierre lisse qui comprimaient l'étoffe ; aujourd'hui on adopte un système qui sèche en même temps qu'il lisse. L'appareil est essentiel-

lement composé de rouleaux creux où circule constamment de la vapeur, et qui, par conséquent, sont constamment à une température assez élevée; ces rouleaux tournent tout près les uns des autres et à peu de distance d'une table métallique chauffée elle-même assez fortement. On n'a qu'à insérer une pièce de linge entre les deux premiers rouleaux, elle sera entraînée par leur mouvement de rotation entre les suivants, puis entre ces rouleaux et la table, et l'on comprend, sans que nous insistions sur les détails, qu'elle arrivera au bout de son voyage sèche et ca-

landrée. Quant aux pièces trop grandes pour passer entre ces rouleaux, on les dispose dans d'immenses séchoirs où circule toute une ramification de tuyaux de vapeur; il en est de même pour le linge qui doit recevoir un repassage soigné à la main.

Enfin, pour bien faire saisir quelle puissance de travail ont ces usines de blanchissage, nous dirons qu'elles peuvent traiter par jour 100,000 pièces de linge: une machine à laver nettoie dans une seule opération 500 draps ou 1500 serviettes.

Pensée d'Hiver

Tout ce qui dort en nous trouve un jour son réveil.
A l'heure d'espérance ou de mélancolie.
Tout ce qui chante à l'ombre ou rayonne au soleil,
Les oiseaux qu'on délaisse et les fleurs qu'on oublie.

Mais quelquefois, laissant les beaux jours un à un,
Eteindre à l'horizon leur clarté douce et rose,
Les âmes bien longtemps gardent chant et parfum
Dans le gosier muet, dans la corolle close.

Pour les unes, la vie eut trop de beaux rayons
Pour que la fleur d'un rêve y put vivre ignorée;
D'autres ont vu la neige emplir tous les sillons
Où leur espoir semait quelque moisson dorée.

Puis, la saison passée et le printemps éteints,
En ces âmes les fleurs et les chansons tardives
Eclatent tout à coup, mais aux pires destins
Les rameaux sont sans force et les voix sont plaintives.

Mme ALPHONSE DAUDET.



Les Aventures d'un Franc Buveur



PERSONNE ne mentionne dans ses chroniques l'endroit fameux qui s'appelle Boudignac-les-Treilles et qui était, au temps jadis, une bien hilariante bourgade.

Les soucis, les chagrins, la male humeur et autres misères qui sont le lot commun des populations sublunaires trouvaient à Boudignac-les-Treilles, un bouillon de culture rebelle à leur développement. A voir leurs trognes largement épanouies, leurs bedaines en demi sphères et leurs mines florissantes, on ne pouvait douter que les gens de ce pays fussent les gens les plus heureux de la terre.

Ce bonheur était un produit du terroir, car les Boudignaciens le cultivaient sous forme de vignes truculentes, lesquelles se transformaient en un petit vin, tout velours, rubis et soleil liquide à nul autre pareil.

Bref, ils buvaient bien.

Bien entendu, les joyeux vigneron de Boudignac, nés malins, vouaient les meilleures cuvées à leur usage personnel, celles de deuxième ordre s'en allaient chez les gourmets de la ville prochaine où se débitaient contre beaux écus sonnants à l'auberge de la "Belle Etoile" que les connaisseurs fréquentaient de dix lieues à la ronde.

L'incolore et fade breuvage que Diogène—installé dans une futaille de Samos—recommandait cyniquement à ses disciples, jouissait à Boudignac, d'une réputation détestable. Les Boudignaciens avaient l'eau en horreur et c'était au point qu'ils ne pouvaient franchir le pont sur la rivière sans en éprouver d'écoeuvantes nau-sées. Une ordonnance municipale défendait de prononcer l'unique syllabe du mot abhorré. On avait été jusqu'à proscrire des tables, les poissons, canards et autres mets aquatiques susceptibles de rappeler l'élément honni.

Les maladies étaient rares en ce pays de cocagne où jamais vendeur d'ordonnances ni marchand de drogues n'avait fait ses affaires. Tout au plus y comptait-on un vieux savant, légèrement maniaque qui perpétrait la médecine pour avoir l'air de faire quelque chose et qui traitait tous les maux de manière identique. Qu'un Boudignacien ressentit les transes de la colique, les symptômes de la fièvre ou les titillements d'un rhume de cerveau, l'illustre morticolore ordonnait la même panacée : de la lie de vin appliquée en compresses, en sinapismes ou administrée de cette façon particulière qui fut longtemps un monopole de MM. les apothicaires du bon vieux temps.

Chose qui étonnera certainement les princes de la science moderne, les maladies guérissaient.

Hélas! en ce bas monde, tout passe et trépassé.

Les treilles des Boudignac sont mortes d'anémie; le bon petit vin, tout velours, rubis et soleil liquide n'est plus que souvenance.

Boudignac est une bourgade comme les



—Je l'aime! c'est plus fort que moi.

autres; ses habitants n'ont plus de bedaine; ils ne font plus de vin et se sont résignés à boire de l'eau.

Au bon vieux temps où se placent les mirifiques événements qui vont suivre, les Boudignaciens étaient donc de grands buveurs devant l'Éternel.

Mais le plus illustre d'entre eux était, sans contredit, le sieur Martin Martinet, lequel cumulait à Boudignac les triples fonctions de menuisier, de fossoyeur et de sonneur de cloches.

Sans en paraître gêné, Martin pouvait tenir tête à une dizaine des plus rudes buveurs de l'endroit, mais—phénomène bizarre—alors que ses confrères en soifferies étaient doués de la bedaine de rigueur, notre fossoyeur restait maigre comme un vendredi-saint.

Mais ce qui lui manquait en bedaine, il le regagnait par le nez.

Une merveille que ce nez!

Qu'on s'imagine une sorte de tuyau carré, droit, long, aplati vers le milieu, perpendiculaire à la ligne du facies, troué de deux excavations bordées de poils embroussaillés, irradié d'un perpétuel rayon d'arc en ciel et chargé d'une végétation aussi parasitaire que polychrome.

Ce n'était plus un homme ayant un nez, c'était un nez qui avait un homme.

Du reste, maître Martin n'en était pas plus fier, il portait allègrement et modestement ce monumental appendice, se contentant de le piquer plus souvent qu'à son tour.

Au moral, notre héros était, à ses heures, ce qui peut s'appeler une bonne pâte d'homme.

Mais avant de pouvoir développer dans toute leur ampleur les excellentes qualités qui composaient le fond de son caractère, il lui fallait se conformer à trois conditions essentielles: avoir absorbé une dose de vin bien mesurée; avoir rossé Goton, son épouse, et querellé sa fille Babet.

Ces devoirs scrupuleusement remplis, maître Martin devenait bon comme le pain, doux comme le miel et serviable comme pas un.

Jusqu'au lendemain matin, il édifiait le voisinage par la pratique des plus belles vertus.

Ce jour-là, il s'était levé dès potron-

jaquet et, les bras nus, il maniait le habot avec entrain.

C'est qu'il avait hâte d'achever son travail, un travail comme on n'a pas souvent l'occasion d'en fournir à Boudignac ; il tapait dur et, de voir la besogne qui avançait, ça le réjouissait, et il chantait une vieille chanson qu'il avait apprise autrefois en faisant son tour de France.

La belle servante du voisin
S'est levée matin
Elle prend son sac, son âne
Litchaire, litchon
Elle prend son sac, son âne
La belle Marion.

Le couplet fusait à plein gosier : maître Martin ponctua la dernière rime d'un formidable coup de maillet ; il lâcha un grognement de satisfaction : saisit une cruche largement pansue, lui donna une longue accolade et se mit à rassembler les différentes pièces qui, réunies, prirent la forme d'une boîte longue et de respectables proportions.

—Ça va ! ça va !... soliloquait-il. Messire Laripette, le très honorable bailli des Tourettes, recevra son dernier habit en temps utile. Un bel habit bien solide et qui, de longtemps, le préservera de la morsure de messeigneurs les vers. Ah !... la marchandise qui sort des mains de Martin Martinet est de bonne marchandise, un peu roide, un peu dure, mais bien utile tout de même.

Il se désaltéra de nouveau.

—A la santé des morts ! le vin est une bonne chose, et si Messire Laripette en avait pris un tantine davantage, de son vivant, il est à gager que maître Martinet ne serait pas encore à lui tailler une veste de chêne.

De plus en plus réjoui, maître Martinet reprit sa chanson.

Derrière le moulin, il y a un poirier
Qui porte des poires en février
Vas-y attacher ton âne
Litchaire, Litchon.
Vas-y attacher ton âne
La belle Marion.

Les outils semblaient voler au bout de son long bras et le cercueil prenait tournure. A ce moment, le visage d'un jeune homme vint s'encadrer dans l'entrebâillement de la fenêtre.



C'est mon dernier mot !

—Hé ! bonjour, maître Martin. En vérité, vous chantez comme un rossignol.

—Tiens ! c'est Colas ! Ah ! Ah ! Te voilà sur le pavé de bien bonne heure, mon garçon :

—Que voulez-vous, maître Martin, il fait si beau que je n'ai pu résister à l'envie...

—De venir me corner l'ancienne antienne. Tu tombes mal, mon petit, je suis pressé d'ouvrage et...

Le grand garçon rougit comme une petite fille, mais il reprit :

—Vous savez, votre fille, je l'aime ! que c'est plus fort que moi ! elle n'est pas restée insensible à mes propos et je pense...

—Que vous êtes faits pour échanger des risettes ! C'est entendu et, même, je ne demande pas mieux que de commander les violons pour la noce, mais, voilà, mon garçon !... tu connais mes idées, et quand j'ai une idée là... Regarde bien cette boîte !... Avant le coucher du soleil, je dois la livrer à Messire Laripette, le bailli des Tourettes ! C'est de sa faute s'il s'en va regarder pousser les vignes par les racines, celui-là ! Je l'avais prévenu. "M. le bailli—me suis-je égosillé à lui répéter—le vin nous a été donné par le bon Dieu pour que nous en fassions usage, c'est du soleil que nous buvons et le soleil c'est la vie !... Usez-en, sinon, ça tournera mal, vous ne guérez jamais !... C'est moi Martin Martinet qui vous le dis :"—et ce que j'ai prédit est arrivé, ami Colas !

—Messire Laripette allait toucher ses quatre-vingt-dix-neuf ans à l'automne prochain ; à dire vrai, il était d'âge...

—Ta ! ta ! ta ! il eût vécu le double s'il avait suivi mon conseil !... A mon avis, un homme qui n'a pas le culte du vin n'est pas un homme ! et c'est votre cas, mon garçon ! vous buvez trop d'eau !... pouah !

—Que voulez-vous, maître ! Si mon estomac ne supporte pas le liquide qui vous est cher...

—Des fariboles, jeune homme ! des fariboles et des sornettes !... Je le répète, je ne vous donnerai Babet et ses écus que le jour où vous me rendrez raison en m'enterrant au fond d'un pot.

Pour ponctuer ce discours, maître Martin reprit sa bienheureuse cruche et, cambrié sur ses longues jambes écartées comme les branches d'un compas, la tête en arriè-

re, il laissa béatement le liquide dégouliner en son vaste gosier.

—Bonum vinum laetificat... a dit notre curé !... Moi je trouve que le curé a fausement raison en disant ça ! Le bon vin réjouit le cœur de l'homme, fortifie son corps et lui donne l'énergie. Donc, sans bon vin, l'homme n'est pas homme. Donc, il est inapte à faire un bon père de famille, donc, il n'est pas de force à conduire les femmes au doigt et à l'oeil comme elles doivent toutes être conduites, donc...

—Babet est un ange !

—Toutes les demoiselles sont des anges en attendant que le mariage leur coupe les ailes. Va en paix, mon garçon !... Tu n'épouseras Babet que le jour où le vin t'aura donné la force d'exercer le métier de mari qui—je parle d'expérience—n'est pas facile :

—C'est votre dernier mot ?

—C'est mon dernier mot.

Et avec un geste de suprême dégoût :

—Je veux boire un coup à la rivière plutôt que de céder.

A cette pensée, il ébaucha une pitoyable grimace ; pour se rafraîchir le sang, il acheva la cruche et reprit sa chanson.

Tandis que le moulin moulait,
Que Marion parlait au meunier
Litchaire, litchon.
Le loup étrangle l'âne
Ah ! pauvre Marion.

L'amoureux évincé eut un sourire triste. Longuement, il regarda le vieil ivrogne. Puis d'une voix où perçait l'émotion :
—Adieu ! maître Martin.
Et à pas lents, il s'éloigna.

La face illuminée, l'oeil émerillonné,

les lèvres entrebaillées d'un sourire d'une indicible béatitude, maître Martin, poussant devant lui le cercueil de Messire Laripette, chargé sur une brouette, suivait la route des Tourettes.

Les libations du digne homme avaient dû être copieuses, car la lugubre marchandise dansait un chahut fantastique sur le véhicule dont la roue laissait, derrière elle, de capricieux zig-zags.

Maître Martin s'en souciait médiocrement; il s'en allait toujours de la même allure ballottante, s'arrêtant pour reprendre haleine ou pour s'offrir un bon coup dans les auberges qui bordaient la route.

Et à chaque station, l'excellent ivrogne bredouillait entre deux tournées :

—Vous ne savez pas!... c'est le dernier habit de Messire Laripette que je promène!... Ah! Ah!... s'il n'avait pas craché dans son verre, Messire Laripette vivrait encore!... On n'enterre pas des baillis tous les jours de l'année.

A Noville-les-Bruyères, un hameau qui marquait le milieu du trajet, maître Martin fut heureux de rencontrer quelques soiffards de son acabit.

—Vous ne savez pas, c'est le dernier habit...

Et l'on trinqua, et l'on s'offrit des tournées qui n'en finissaient pas et l'on gémit en choeur sur le malheur de ce pauvre bailli qui n'avait pas employé le bon remède.

Quand l'ivrogne se remit en route, les arbres commençaient à tourner autour de lui, il demanda un soutien aux brancards de la brouette et tant bien que mal, plutôt mal que bien, il essaya de pousser plus loin son funèbre colis.

Soudain, il sentit quelque chose d'humide le frapper au visage; alors, il s'arrêta et leva le nez.

—De l'eau!... Ah! la sale affaire!...

Et moi, qui suis encore à un bon quart de lieue des Tourettes!...

Effectivement, avec les premières ombres vespérales, le ciel se couvrait de nuées; de larges gouttes de pluie tombaient.

Autour de maître Martin, la campagne s'étendait immense et sans abri; le pauvre homme se lamentait, mais tout à coup, une idée fulgura sous son crâne; un bon sourire éclaira son facies.

Avisant le cercueil, il le posa contre l'accotement, le cala solidement, s'y coucha de toute sa longueur, ramena le couvercle, ne laissa qu'une mince fissure pour respirer et se tint coi, attendant philosophiquement la fin de l'ondée.

Mais voici que se passa une chose qu'il n'avait pas prévue.

Les relents du bon vin lui montèrent au cerveau, une grande torpeur l'envahit et il s'endormit pendant que l'averse, plan, plan, rataplan, faisait résonner la boîte comme trente-six tambours.



Il y avait déjà un bon petit moment que les écluses du ciel s'étaient refermées.

Calme, silencieuse, la lune promenait là-haut sa grosse face réjouie.

Pas un souffle ne faisait vibrer l'atmosphère; et le silence était à peine troublé par le menu trottement d'un mulot courant le guilledou, par la chute de cent mille gouttelettes qui, dans les buissons, dégringolaient de feuille en feuille.

Une sorte de frémissement passa dans l'air, les feuilles s'agitèrent, les mulots arrêtaient leurs trottinements.

Et de là-bas, tout au bout, derrière le massif qui cachait l'église des Tourettes, arrivèrent lentement les douze coups de minuit.

Alors, d'un chemin de bifurcation, débouchèrent quatre personnages bizarres, projetant devant eux des ombres démesurément grandes.

Des quatre survenants, le premier était habillé de rouge, le deuxième, de vert, le troisième de noir et le quatrième, de violet.

Tous avaient face humaine, mais tous portaient au front une superbe paire de cornes et, à l'arrière de leur personne, un majestueux appendice caudal.

A ces emblèmes, il était facile de reconnaître quatre démons authentiques.

Mais, chose étrange, ils parlaient le vieil idiôme que chacun parlait à Boudignac-les-Treilles.

Ils le chantaient même, car l'un d'eux, le diable violet, disait un air du terroir :

—Ah! j'ai vu, j'ai vu!

—Compère Lustueru,

Qu'as-tu vu?

—J'ai vu une anguille

Qui battait sa fille

Sur la pointe d'un clocher.

—Ah! j'ai vu, j'ai vu!

—Compère Lustueru,

Qu'as-tu vu?

—J'ai vu une ablette

Poussant sa brouette

Pour aller au marché.

C'étaient sans doute les démons du pays.

Le diable rouge disait :

—Belle nuit, messeigneurs!... C'est une vraie bénédiction de se trouver sur les chemins par ce clair de lune.

—Oui! belle nuit! mais soirée plus belle encore!... Mirifique idée qu'a eue le baron de l'Etrille de nous convier au bal costumé qu'il a donné pour les épousailles de sa demoiselle. N'est-ce pas, camarade Colas?

Le diable vert soupira comme un diable peut soupirer.

—Hein! Le compère Nicolas, malgré sa promesse, se serait-il remis à trituter du noir!... Est-ce que la dolente Babet et son gueux de père lui trotteraient par la cervelle! Ah! foin de l'amour et des sots dont il trouble la quiétude.

Le diable violet s'arrêta en proférant une exclamation de surprise.

—Par mes cornes, Messeigneurs! ou le clair de lune me donne la berlue, ou voilà une drôle de rencontre.

Et de la main, il désigna le cercueil dont le couvercle rejeté laissait échapper deux bras qui pendaient flasques comme des bras de mort.

Un instant, les diables restèrent baba.

Le diable rouge, le plus audacieux, s'avança pour reconnaître le trépassé.

Et s'adressant au diable vert.

—Par ma foi, c'est ce vieil ivrogne dont Colas aspire à devenir le gendre.

—Et il est saoul comme vingt barriques!... Ah! mes amis!... Voici l'occasion de châtier ce mécréant qui ne veut pas d'un bon chrétien comme époux de sa fille. Allons, compères. Aidez-moi à charrier ce vilain paquet. J'ai mon idée!

On rajusta le couvercle, on plaça le cercueil sur la brouette, et le satanique quatuor, véhiculant le dormeur, reprit le chemin de Boudignac.



Maître Martin faisait un beau rêve.

Il rêvait qu'on était revenu à l'époque où les fées ne dédaignaient pas la fréquentation des petites gens.

Une de ces aimables dames, habillée de vert, des pampres à la ceinture et dans la chevelure, lui disait :

—Maître Martin, je te permets de formuler trois souhaits.

—Ça tombe bien, car précisément, je ne suis pas content de mon lot, dit le vénérable soiffard.

Il ébaucha une révérence et fit son premier souhait :

—Je voudrais que l'eau de la rivière se changeât en vin.

Et immédiatement, la rivière roula des flots rouges.



Martin fut sermonné par sa femme.

—Je voudrais être poisson.

Et Maître Martin devint poisson.

—Je voudrais nager dans la rivière jusqu'au jugement dernier.

Et les nageoires battantes, la queue frétilante, la bouche ouverte, il se précipita.

Mais le plongeon qu'il pensait faire rompit le charme; son beau rêve prit fin.

Maître Martin se retrouva au bord de la rivière, mais dans sa forme naturelle et dans la bière façonnée à l'intention de Messire Laripette.

—Tiens! Je ne suis donc pas devenu poisson! pensa-t-il tout haut.

Il risqua le nez au dehors et vit que la rivière charriait ce qu'elle avait toujours charrié: de l'eau.

—Quelle misère! gémit-il désappointé. Une voix l'interrompit.

—Veux-tu bien te taire!... Quand on est mort, on n'a plus le droit de parler.

Alors, il aperçut quatre ombres diaboliques qui le regardaient de leurs grands yeux lesquels ne disaient rien de bon.

Il sentit un petit frisson lui courir sous la derme; les poils de son crâne et ceux de son nez s'insurgèrent.

—Est-ce que réellement je serais mort, pensa-t-il derechef.

Les démons tenaient conseil.

—Quelle mauvaise pratique m'amenez-vous céans? demanda le diable rouge qui était le prince des diables.

—Ne vous trompez pas aux apparences, messire! C'est une pratique de tout premier choix.

—Mais oui! il me semble le reconnaître. N'est-ce pas maître Martin Martinet, le plus fiéffé ivrogne de la terre?

—C'est lui-même.

—Où allons-nous le loger

—En bonne place, messire.

—C'est que nous sommes fort encombrés en ce moment. Et puis j'estime que nos chaudières les plus brûlantes sont indignes de pareil personnage.

Le chef des diables réfléchit un instant. Et montrant la rivière:

—Martin Martinet, en punition de ton péché d'ivrognerie, je te condamne au châtimeut de l'eau jusqu'à la consommation des siècles.

Maître Martin eut un hurlement de damné, mais les arrêts prononcés par le tribunal de Satan sont irrévocables.

Un des démons s'était éloigné dans la direction du beffroi.

Les autres refermèrent le cercueil, ancrèrent aux poignées deux chaînes destinées à l'amarrage des péniches et, par

trois fois, le descendirent au fond de la rivière.

—Si ça va durer ainsi, M. le curé avait raison de dire que l'enfer est une chose horrible! pensa encore le condamné qui étternuait, crachait et, à chaque remontée, rendait le liquide maudit à pleine bouche.



Pendant ce temps, celui des exécuteurs qui était allé au beffroi sonnait le tocsin à toute volée.

En un instant, les habitants furent de-



Babet et Colas furent fiancés.

bout; des groupes se formèrent sur la grand'place.

—Qu'est-ce que c'est? demandaient les Boudignaciens très effrayés.

Ils consultaient le ciel, cherchant à percevoir des lueurs d'incendie et n'y voyaient que la lune inondant le village de sa grande clarté.

Alors quatre hommes résolus décidèrent d'aller au beffroi s'enquérir des causes de l'intempestive sonnerie.

C'était le mayer, le scribe de la commune et deux autres héros dont l'histoire

ne nous a pas transmis les noms.

Au seuil de l'édifice, le mayer rencontra le diable noir et le reconnut.

—Comment, gredin! c'est toi qui fais ce vacarme?

—Oui, mon père! c'est moi-même, Jean Collardin, votre cadet...

—Et que veut dire ce carillon? Es-tu devenu fou?

—Je suis très sain d'esprit, mon père.

—Alors, il y a le feu quelque part! Parle vite.

—Rien ne brûle à Boudignac. Nous faisons un mariage tout en châtiant un ivrogne. Mais nous perdons notre temps. Suivez-moi, vous allez voir quelque chose qui mérite d'être vu.

Tout le monde suivi le diable noir au bord de la rivière. La dame Goton et la demoiselle Babet étaient au premier rang.

Précisément, l'ivrogne venait de subir une nouvelle immersion.

Le mayer le reconnut à son nez.

—Ohé! Maître Martin, est-ce bien toi?

—Mais oui, not'mayer! il paraît que c'est moi, étternua le pauvre diable.

—Et qu'est-ce que tu fais dans cette boîte?

—Hélas! not'mayer, je suis mort d'une indigestion de vin.

Sur l'invite du diable violet, dame Goton et demoiselle Babet s'étaient avancées.

Le diable rouge reprenait:

—Martin, vous êtes mort en état de péché d'ivrognerie et l'eau éternelle sera votre châtiement.

Mais vous pouvez adoucir votre damnation en consentant aux accordailles de Babet avec Colas, le buveur d'eau.

Le mort eut un hochement de tête qui voulait dire oui.

—C'est bien, Maître Martin!... Je suis bon diable et puisque votre âme nous re-

viendra tôt ou tard, je veux vous laisser boire du vin quelques années encore.

L'ivrogne ne pouvait en croire ses oreilles.

Mais comme tout le monde riait autour de lui, il comprit qu'il ne rêvait plus.

Et il était trop content pour se fâcher.

Le diable vert lui avait remis la brouette.

—Allez, dit-il, et n'oubliez pas que Messire Laripette attend son habit de bois qui sèchera en route.



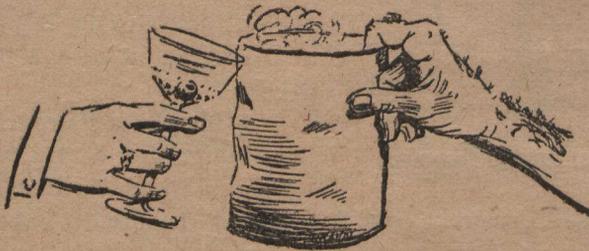
Martin fut sermonné par sa femme.

Babet et Colas furent fiancés et se marièrent six semaines plus tard.

Mais Martin Martinet resta buveur impénitent.

Le diable, le vrai, ne perdit rien à attendre.

C'est, du moins, ce qu'on dit dans le pays où j'ai glané cette joyeuse histoire.



Les Animaux Etranges

P ARMI les animaux bizarres, il y a d'abord la catégorie des "cornus". Ceux-là sont légion et très variés. Dans nombre de genres le mâle possède de longues cornes alors que la femelle n'en a pas ou n'en porte que de rudimentaires ou tout ou moins différentes de celles de l'autre sexe. Ces cornes paraissent être surtout utiles aux mâles pour se battre entre eux. Mais, généralement, ce sont, en somme, des armes peu redoutables et dont ils ne se servent d'ailleurs pas souvent.

Chez le renne, les deux sexes possèdent, les "bois" sont caducs, c'est-à-dire tombent tous les ans pour être remplacés par de nouveaux. La première année, il n'y a qu'une seule branche, un "andouiller" comme on dit. La seconde année, le bois se ramifie et présente deux andouillers. La troisième année, il en présente trois, la quatrième, quatre, etc. On peut ainsi connaître l'âge d'un cerf à la ramification de ses cornes.

La forme de cornes est assez variée. Chez l'élan ou orignal, elles peuvent peser jusqu'à 45 livres. Ce sont de longues raquettes, très dentelées sur les bords, et portées par une tige courte. Les dentelures augmentent de nombre chaque année et, finalement, s'élèvent à une vingtaine. Le mâle seul possède des bois.

Chez le renne, les deux sexes possèdent des cornes, mais celles de la femelle sont sensiblement plus petites et moins divisées que celles du mâle. Elles sont formées d'une tige mince, s'aplatissant vers le haut.

On a prétendu que les bois des rennes leur servaient en hiver à remuer la neige pour y trouver les végétaux dont ils se nourrissent, mais il n'en est rien ; ils fouillent avec leurs sabots de devant, ce qui, on l'avouera, est bien plus commode.

Citons encore, parmi les cornes caduques remarquables, celles recourbées en avant du caribou de Virginie, du dague, qui porte seulement deux dagues courbes terminées par une pointe aiguë,



LE SPHIGGURE.

Un animal transformé en pelote d'épingles.

du cervule muntjac, qui ne porte qu'un andouiller d'oeil et dont la tige principale ne porte que deux andouillers.

Les cornes sont constituées surtout par un axe osseux, peu ou pas recouvert de peau, ou seulement d'une peau molle.

Il existe d'autres mammifères à cornes,

mais celles-là fort différentes des premières. Elles ne tombent, en effet, jamais, et, de plus, l'axe osseux est recouvert d'un épais étui corné : ce sont les cavicornes'', qui comprennent les antilopes, les gazelles, les chamois, les chèvres, les moutons, les boeufs, les bisons, etc. Chez eux, les cornes ont beaucoup plus que chez les cervidés la signification d'armes de combat ; ce sont de véritables guerriers, tandis que les autres ne sont que des soldats d'opéra-comique.

trague des roseaux. ; elles sont, au contraire, recourbées en arrière chez nombre d'espèces, l'égochère bleu, l'antilope noire, où elles ont plus de la moitié de la longueur du corps ; le gnou, le bouquetin des Alpes, où elles peuvent peser jusqu'à 40 livres ; les chèvres, les moutons, les chamois, où elles n'ont pas leurs pareilles pour faire des manches de parapluies ou de cannes, orgueil des alpinistes.

Chez le buffle de la Cafrerie, le boeuf



LE TAPIR A DOS BLANC.

Une caricature de l'éléphant, avec sa trompe presque ridicule, qui ne lui sert pas à grand-chose.

Il serait trop long d'en énumérer toutes les formes, qui varient à l'infini avec les espèces. Contentons-nous de remarquer qu'elles sont ordinairement simples, c'est-à-dire non ramifiées comme chez les cerfs. Cela ne les empêche pas d'être fort élégantes. Ainsi quelques-unes sont comme tordues sur elles-mêmes à la manière d'une vis ; elles sont recourbées en avant chez le boeuf à bosse d'Afrique et l'élé-

des steppes, le bison, elles se dirigent sur les côtés.

On trouve encore chez les cavicornes des cornes un peu ramifiées, par exemple chez le dicranocère à cornes fourchues ; quelquefois même chez le tétracère telchikara, quatre petites cornes. Mais, sans en avoir l'air, ce sont des armes solides et que je ne vous souhaite pas de recevoir dans l'abdomen.

Les mammifères précédents avaient des cornes paires, c'est-à-dire situées à droite et à gauche sur la tête. Il en est quelques-uns qui, pour des raisons qu'il est bien difficile de discerner, en possèdent d'impaires, c'est-à-dire placées au milieu du crâne. Ce n'en sont pas moins des armes terribles et d'une solidité à toute épreuve, insérées qu'elles portent sur une petite rugueuse des os du crâne et composées d'une matière cornée excessivement dure. Le rhinocéros de l'Inde n'a qu'une corne, conique, un peu recourbée en arrière, d'une longueur d'environ deux



LE MACRORHINE ELEPHANT

pièds. La plupart des autres espèces en ont deux placés l'une derrière l'autre. Bien que d'un naturel assez apathique, les rhinocéros deviennent terribles quand on les attaque et fondent tête baissée sur leur ennemi, qu'ils transpercent de leur corne en la relevant brusquement. Leur chasse est, pour cette raison, fort dangereuse. Je me contenterai d'en citer un exemple.

Au retour d'une chasse à l'éléphant, raconte un chasseur, je vis à une faible distance un grand rhinocéros blanc. Je montais un-excellent cheval de chasse, le meilleur que j'aie jamais possédé. J'avais l'habitude de ne point chasser le rhinocéros à cheval, car on peut bien plus facilement l'approcher lorsqu'on est à pied. Cette fois, cependant, il me semblait que

le sort en décidait autrement. Me tournant vers mes compagnons. Par le ciel, m'écriai-je, le camarade a une bien belle corne; je veux le tuer. Aussitôt j'éperonnai mon cheval, j'eus bientôt rejoint l'animal et lui logeai une balle dans le corps, mais sans le blesser mortellement. Au lieu de prendre la fuite comme d'ordinaire, le rhinocéros resta immobile, à ma grande stupéfaction; puis tout à coup se retourna, et après m'avoir considéré un moment, s'avança lentement vers moi. Je ne pensais pas à prendre la fuite, néanmoins je cherchai à éloigner mon cheval. Mais lui, d'ordinaire si docile, qui obéissait à la plus légère secousse des rênes, refusa de bouger, et, quand il le fit, il était trop tard; le rhinocéros était tout près, tout près; une rencontre était inévitable. Je le vis baisser la tête, puis la relever brusquement, en enfonçant sa corne entre les côtes de mon cheval, et avec une telle violence qu'elle lui transperça le corps, la selle avec, et que j'en sentis la pointe acérée sur ma jambe. La force de ce coup fut telle que le cheval fit une véritable culbute, les jambes en l'air, et tomba sur le dos. Pour moi, je fus violemment lancé à terre, et à peine étais-je tombé que je voyais près de moi la corne de l'animal; mais sa fureur était calmée, sa vengeance assouvie. Il quitta au petit galop le théâtre de ses exploits. Mes compagnons étaient arrivés sur ces entrefaites. Courant à l'un d'eux, je pris son cheval, je sautai en selle, et, sans chapeau, le visage plein de sang, je m'élançai à la poursuite de l'animal. Quelques instants après je le vis, à ma grande joie, étendu à mes pieds.

Au lieu de se défendre avec des cornes, certains mammifères se protègent avec des piquants; ils se transforment en pelotes d'épingles, et ces armes, quoique purement défensives, leur sont quelquefois utiles.

Le type classique des mammifères de cette catégorie est le porc-épic, dont la physionomie est bien curieuse, avec son dos couvert de piquants acérés, marqués chacun de taches alternativement blanches et noires et dont on fait de légers porte-plumes. Quand l'animal est excité, il relève ses piquants et s'imagine de la sorte avoir l'air menaçant; en réalité, il



FOURMILIER OU TAMANOIR

Un curieux animal, qui, à cause de son bec allongé, ne mange que des insectes.

n'est que grotesque et donne plutôt l'impression d'une armée qui, au lieu de brandir des fusils, agiterait des roseaux ou des fétus de paille. Malgré leur pointe aiguë, on "sent" que ces piquants ne sont pas sérieux. la preuve en est qu'il est très fréquent d'en voir tomber un ou deux au moment où le porc-épic les redresse. C'est de là que vient la fable représentant cet animal lançant ses piquants contre ses ennemis, chose dont il est bien incapable, d'autant plus que son intelligence est très bornée.

Le sphiggure mexicain est aussi à signaler pour ses piquants. Lorsque l'animal est au repos, on ne soupçonne pas en effet la présence de ceux-ci, tant ils sont bien recouverts par les poils qui les entourent. Mais vient-on à l'exciter, les piquants se relèvent et apparaissent comme les baïonnettes d'un régiment caché au milieu des blés et se lançant à l'attaque. Comme tous les animaux épineux, c'est d'ailleurs un animal insignifiant et incapable de faire du mal à une mouche

Citons encore comme animaux épineux, l'athérure africain, le chétomys, l'échidné épineux, qui, quoique mammifère, pond des œufs, et enfin le hérisson trop connu par son habitude de se rouler en boule pour qu'il soit nécessaire d'en parler ici. Tous font plus de peur que de mal, et je ne comprendrai jamais pourquoi la nature, en les recouvrant de piquants, n'a pas donné à ceux-ci une solidité suffisante pour en faire des armes vraiment sérieuses.

Après les "cornus" et les "pointus" leurs frères en bizarrerie sont les "trompés", dont le nez s'est allongé d'une longueur plus ou moins grande. L'éléphant en est l'exemple le plus classique et trop connu pour que nous ayons à nous appesantir sur son cas. Mais il n'est pas le seul. Ainsi le tapir est pourvu d'une véritable petite trompe qui lui donne l'air un peu godiche. Il n'en est pas plus fier pour cela et, sans doute, honteux de son appendice nasal, ne sort que la nuit lorsque les autres habitants de la forêt ne peuvent le goguenarder. Dès le crépuscule on voit les tapirs se mettre en mar-

che, avec la gravité de philosophes, et agiter continuellement leur trompe, qui leur sert à flairer à droite et à gauche. Quand, le matin ou le soir, on descend les rivières silencieusement, on peut voir souvent des tapirs se baigner, pour se rafraîchir ou pour se défendre contre les piqures des insectes. Aucun animal ne sait mieux se débarrasser de ces parasites incommodes. Il met à profit chaque ruisseau, chaque étang, chaque fleuve; aussi



LE NASIQUE

Son nez rappelle celui de certains hommes et ne contribue pas à l'embellir. Il lui donne même l'air "navré".

est-il presque toujours recouvert d'une épaisse couche de vase. Ce sont des animaux timides qui s'enfuient au moindre danger; en captivité, ils sont inoffensifs et se laissent bousculer de toutes les façons; ils expriment alors leur contentement par de petits grognements. Ils se nourrissent de matières végétales et mangent surtout des feuilles de palmiers; ils ne se font pas faute, quand ils sont bien seuls, de saccager d'une manière lamentable les plantations de cannes à sucre, de melons, de cocotiers.

En Amérique, les tapirs sont d'un gris brun noirâtre. Dans l'Inde, on trouve une espèce, le tapir à dos blanc dont une partie du corps, depuis les pattes de devant jusqu'à la partie postérieure, a une teinte blanche d'un fort bel éclat.

Bien plus curieux encore est le macro-rhine éléphant que les noms de "phoque-éléphant", de "phoque à trompe", par lesquels les marins le désignent, dépeignent fort bien. Le mâle possède en effet une trompe de trente centimètres de long, qui, à la longueur près, rappelle celle de l'éléphant; de plus l'animal peut la rentrer et la sortir à volonté. Le nez s'allonge surtout lorsque l'animal est excité.

Les mœurs des macrorhines sont celles des autres phoques. Ils vivent en troupes; maladroits sur la terre, ils nagent fort bien dans l'eau; on les trouve partout, surtout dans les pays chauds (Nouvelle-Zélande), mais ils descendent très loin au sud (Terre du Roi Georges). A l'époque de la reproduction, les vieux mâles se livrent de violents combats: c'est alors que les nez prennent des dimensions démesurées! Il est rare de voir des mâles dont le corps n'est pas couvert de cicatrices; ils en sont peut-être aussi fiers que les étudiants allemands des leurs.

Le tamanoir à crinière n'est pas moins curieux par son museau démesurément pointu et sa magnifique queue poilue. Incapable de mordre, il se contente de récolter des fourmis en les prenant avec sa longue langue qui les englué. Il peut néanmoins se défendre énergiquement.

Voici un récit concluant à ce sujet, fait par un témoin:

Le 3 février, dans la soirée, sortant pour me promener avec le curé, j'aperçus au

loin, dans la plaine, le petit pâtre qui était monté à cheval pour ramener les vaches au corral; il galopait vers nous en chassant devant lui à coups de fouet un tamanoir qu'il avait trouvé un quart d'heure auparavant fouillant une fourmière. Lorsque nous aperçûmes l'animal, il était déjà fatigué, et galopait presque à la manière d'une vache. Je courus vers lui, et, l'ayant atteint, je le saisis par la queue, espérant l'arrêter. Je n'y aurais pas réussi, sans doute, mais je dus bientôt cesser mes efforts, en entendant le petit pâtre me crier d'une voix effrayée que j'allais me faire tuer.



LE CONDYLORE ETOILE

C'est une sorte de taupe avec un groin de porc étalé en étoile d'une façon bizarre et dont on ne voit pas bien l'utilité.

Quoique je ne visse pas bien en quoi pouvait consister le danger, comme déjà je m'étais attiré plus d'une fâcheuse aventure pour n'avoir pas voulu croire à l'expérience des gens du pays, je cédaï cette fois au premier avertissement, et je reconnus, au moment même, que l'obstination m'eût coûté cher. A peine avais-je lâché prise, que l'animal, s'arrêtant brusquement, se leva sur ses pieds de derrière, comme l'eût pu faire un ours, et, se retournant vers moi par un mouvement rapide, semblable à celui d'un faucheur, traça dans l'air, avec son bras étendu, un cercle dans lequel il s'en fallut de bien

peu que je ne fusse compris; je vis passer à deux pouces de ma ceinture un ongle tranchant qui me parut alors long d'un demi-pied, et qui, si j'eusse fait un pas de plus, m'aurait infailliblement ouvert le ventre d'un flanc à l'autre. Un grondement de colère, qui accompagnait cette démonstration déjà par elle-même assez significative, me fit comprendre qu'il y aurait de la témérité à recommencer un engagement avec un ennemi dont les mains étaient beaucoup mieux armées que les miennes; je continuai donc la chasse en simple spectateur. Le petit pâtre, qui maniait son cheval avec beaucoup d'adresse, parvint à conduire le tamanoir jusqu'au centre du village; arrivé là, le pauvre animal, qui ne pouvait presque plus courir, se réfugia sous le portique de l'église; on apporta bientôt, des maisons voisines, plusieurs lasso au moyen desquels on s'en rendit maître, et on l'amena, lié par la tête et les deux pattes de devant, au milieu de la place du village. Au bout de quelques instants, il parut avoir renoncé à toute résistance, et je profitai de ce moment pour en faire un dessin. Tant que je restais à une certaine distance, il se tenait complètement immobile. S'il m'arrivait, au contraire, de m'approcher pour mieux voir quelque détail, il se mettait aussitôt en mesure de se défendre, non plus comme la première fois en se levant debout et cherchant à me frapper, mais en se plaçant sur le dos et ouvrant ses bras pour me saisir.

Cette attitude de défense, la meilleure peut-être que pût prendre l'animal, cerné de toutes parts comme il l'était en ce moment, n'est pas celle qu'il choisit quand il n'est menacé que d'un seul côté: alors, au lieu de se renverser, il se contenta de s'asseoir, et, faisant face à son ennemi, il le menaçait de ses terribles ongles.

En captivité, les tamanoirs sont inoffensifs. J'en ai vu, dans un jardin zoologique, errer en liberté dans les allées et se laisser caresser par les enfants sans exprimer la moindre mauvaise humeur.

Remarquable aussi sous le rapport du nez est le singe nasique, bien que son appendice nasal ne soit pas une trompe.



LE GALEOPITHEQUE.

Un intermédiaire entre les mammifères ordinaires et les chauves-souris. Dans ses évolutions aériennes, son petit se cramponne solidement à elle. Une nourrice qui fait de la voltige.

Mais celui-ci est presque identique à ce qu'il est chez l'homme, ce qui donne à l'animal une face un peu humaine. Chez les jeunes, le nez est aquilin; chez les vieux, il s'allonge et devient plus gros. Ce n'est pas tout à fait celui de l'Apollon du Belvédère, ni celui de la Vénus de Milo, mais pour un singe... Le nasique habite l'île de Bornéo. Il est très malin et c'est le cas de dire qu'il "a du nez"; aussi en a-t-on capturé rarement et manque-t-on un peu de renseignements sur lui.

On trouve enfin des mammifères au nez allongé chez les insectivores. Ainsi est celui du tanrec soyeux, du macroscélide type, de la taupe, du solénodon, du condylure étoilé où le museau est terminé par une couronne de petits prolongements cartilagineux, pointus et très mobiles. Chez la musaraigne, c'est une véritable petite trompe, et chez le desman des Pyrénées, c'en est une presque typique puisqu'il s'en sert pour capturer les petits animaux et les porter à sa bouche. Un éléphant en miniature!

Passons, pour terminer, à un autre sujet.

Avec les chauves-souris, nous avons étudié les mammifères volants et se déplaçant dans l'air, en somme fort bien, sans cependant atteindre à la maîtrise des oiseaux. Il est un certain nombre d'espèces qui peuvent se soutenir pendant un certain temps dans l'air, à l'aide d'un parachute qui réunit les membres antérieurs et postérieurs: c'est du vol plané plutôt que du vol proprement dit.

Le plus bel exemple que l'on en puisse citer est celui des galéopithèques intermédiaires quant à leur anatomie, entre les lémuriens et les chauves-souris. Leur parachute est gigantesque: partant des côtés du cou, presque à l'extrémité des phalanges des membres antérieurs, il réunit les membres antérieurs et postérieurs et s'étend même jusqu'au bout de la queue. En somme, tout le corps est palmé, sauf à la tête. Les galéopithèques sont très agiles; ils grimpent comme des chats au sommet des arbres, et de là, se précipitent dans le vide en parcourant des

centaines de mètres. Ils passent sans difficulté d'un arbre à l'autre, traversant des torrents ou des vallées entières. L'animal semble véritablement voler; mais ce n'est là qu'une apparence, puisqu'en réalité il ne s'élève pas dans l'air. C'est cependant une chose merveilleuse que de voir le parti qu'il tire de son parachute

et la trajectoire presque horizontale qu'il arrive à parcourir du fait de sa chute dans le vide. Ajoutons que les galéopithèques sont nocturnes. Dans le jour, ils se réunissent parfois en grand nombre sur les cîmes feuillues des arbres; ce n'est que la nuit qu'ils se servent de leur parachute.

Les Martyrs du Canada

Où dormaient des wigwans des villes sont assises;
Là Québec et ses tours, gigantesques assises,
Ont détrôné Stadacona;
Ici l'oeil voit grandir Montréal la superbe
Au lieu où jadis venait s'asseoir dans l'herbe
Le conseil de l'Agouhanna.

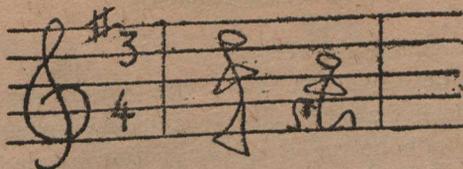
Le mécanisme a pris les chutes pour vassales;
L'industrie a jeté vingt arches colossales
Sur le fleuve tremblant de peur;
Et narguant désormais les sauvages colères,
Le touriste franchit nos forêts séculaires
Sur les ailes de la vapeur.

Le progrès a partout remporté la victoire;
L'humble bouleau flottant fait place à la bouilloire;
Le phare luit sur le rocher;
L'étroit sentier des bois se cache sous nos rues;
Et les derniers débris des races disparues
Vivent à l'ombre d'un clocher.

L'indigène a mis bas l'arme dévastatrice,
Le baptême a versé l'eau régénératrice.
Sur son front indocile et fier;
Et le prêtre du Christ, dans mainte basilique,
Annonce maintenant le verbe évangélique
A tout un peuple né d'hier.

Et j'allais demandant, en mes courses lointaines,
Aux clameurs des torrents comme au chant des fontaines
Aux tempêtes comme aux zéphirs,
Quel germe avait produit ce changement immense;
Et tout m'a répondu: "La magique semence,
C'est le sang fécond des martyrs!"

Achille FRECHETTE.



LA CHANSON MILITAIRE

V OICI un intéressant article sur la chanson militaire qui est bien d'actualité à l'heure où le fantôme d'une guerre européenne apparaît si sombre et si menaçant.

De tout temps et en tous pays, la chanson militaire a tenu une place importante dans la vie des peuples. On a pu dire qu'elle était "l'âme populaire".

En France, terre d'idéal et sol fertile en guerriers, la chanson a implanté des racines profondes et sa floraison a été superbe.

La chanson française a parcouru le monde. Les soudards du Moyen âge l'ont promené sur toutes les routes des vieilles provinces; les Croisades, la guerre de Cent ans, les guerres d'Italie, l'Epopée royale, l'Epopée révolutionnaire, l'Epopée napoléonienne, l'Epopée coloniale ont fait retentir son rythme, berceur et entraînant tour à tour, sur presque tous les points du globe.

La chanson fut donc partie intégrante de l'histoire des armées et du passé national. Elle est en vogue, aujourd'hui, dans les milieux militaires pour le rôle qu'elle a joué "hier" pour celui qu'elle remplira "demain".

Le Musée de l'armée, ayant pour mission de conserver les souvenirs intéressants de l'armée, a jugé qu'il importait, à côté des tableaux, des armures, des archives, de l'ensemble admirable des multiples collections enfermées aux Invalides, de

créer une collection nouvelle, méthodiquement classée: celle de nos vieux airs militaires. L'oeuvre est même amorcée: une audition, donnée récemment aux Invalides, en a été la préface.

Il faut applaudir des deux mains à cette nouvelle création. Si le livre et les oeuvres d'art, en évoquant et en dressant devant nous le passé, nous le font percevoir par les yeux la musique aidera à sa plus complète reconstitution en nous la faisant percevoir par l'oreille. Il ne nous suffira plus de "voir" notre gloire: nous l'"entendrons".

En veut-on juger par le simple aperçu de quelques airs déjà classés?

Voici Jeanne d'Arc, tête et bannière dressées vers le ciel, debout sur ses étriers qui entre en triomphatrice dans Orléans au son de la "Marche de Robert Bruce", le chant guerrier écossais, francisé au début du quatorzième siècle, et promené de route en route depuis l'époque des bandes de Philippe le Long jusqu'à celle des mousquetaires de Louis XIII.

...Un bruit de sabots martèle le sol: des cavaliers caracolent, superbement parés. C'est la "Marche des Dragons du Roi", le héros de "la guerre en dentelles" si pittoresquement contée par Georges d'Esparsès, héros qu'applaudirent Mme de Pompadour et Marie-Antoinette.

Un pas entraînant, redoublé, endiablé, c'est la "Marche des Bonnets à poids!"
Ran, tan, plan, tirelirelire, ran, plan! ain-

si qu'il est noté dans les cahiers du véritable capitaine Coignet. Et devant nos yeux éblouis, dans le fracas de la bataille, se profilent les légendaires silhouettes des grognards de la vieille garde, défilant crânement, l'arme au bras, marchant à l'assaut d'un pas de parade, sous le soleil d'Austerlitz!

Brusquement une émotion nous étreint. C'est la "Retraite de la Crimée" qui sonne. Et du lointain de nos rêves, surgissent, blancs de givre et rayonnants de gloire, les soldats de Sébastopol...

Succédant aux sonorités troublantes de cette harmonie guerrière, un motif plus alerte, très gai, nous fait redresser la tête. Au rêve a succédé la réalité. C'est la chanson des capotes bleues d'aujourd'hui, la "Chanson du fantassin".

Le sac au dos gardant la mine
Du vrai troupier,
Par tous les temps il s'achemine
Et marche à pied.
Point de fatigue il ne redoute;
Toujours content,
Le fantassin sur la grand'route
S'en va chantant.

Oui, chante sur la route, soldat! Chante, fantassin, pour que le sac devienne léger à ton épaule; chante, cavalier, pour te tenir droit droit en selle et éviter le dodelinement ensommeillé qui blesserait ton cheval.

Chantez, toupriers en manoeuvre, pour mieux "marcher sur la route."

Chantez, soldats coloniaux, héroïques pionniers de la civilisation, pour oublier, en chantant, que vos pieds saignent, que le soleil brutal, sur vos nuques, fait couler du plomb fondu.

Chantez, chantez tous. Sonnez, clairons et trompettes. Battez, tambours. A vos mâles accords, à vos rudes battements, aujourd'hui comme hier, s'allumerait la "furia francese".

Car si l'humanité a entrevu l'idéal de la paix, si les peuples refrèment leurs instincts de conquête, nos fils n'en ont pas moins gardé, infusé au plus profond de leurs veines, le sang généreux des ancêtres, prêts comme autrefois, aux jours sombres de l'invasion étrangère, à le verser pour la défense du sol.





COMMENT LES ANIMAUX S'ORIENTENT

LES savants se perdent en conjectures sur la façon dont beaucoup d'animaux savent "se retrouver", dans des circonstances où n'importe quel humain "se perdrait" sûrement. Même en supposant chez certaines bêtes un développement extraordinaire de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et de la mémoire, on n'arrive pas à expliquer ce phénomène, très fréquent, d'un chien, par exemple, revenant à son ancien logis après que l'on a tout imaginé pour qu'il ne puisse plus s'orienter. Il y a là une espèce de mystère qui n'est pas près d'être démêlé.

Sans parler des pigeons voyageurs, sur lesquels tout le monde est fixé, voici quelques faits absolument authentiques, observés sur des chiens.

On emmène un chien chez des amis, à vingt milles d'où habitent ses maîtres. Il est dans un panier clos, et le panier est sous la banquette d'une voiture fermée : la bête ne peut donc voir la route suivie.

On laisse le chien à l'attache plusieurs jours, puis on lui rend la liberté. La première fois qu'il trouve la porte ouverte,

il s'enfuit, et une heure trois quarts après, il arrive à son premier logis. Or, par les renseignements que l'on prit, on put établir qu'au lieu de suivre la grande route, par laquelle il était déjà passé, il s'en était allé par le plus court, c'est-à-dire en ligne droite, à travers les terres labourées, par-dessus les haies et les ruisseaux.

Autre exemple. Un petit barbet n'avait pas quitté sa niche depuis sa naissance. Ses maîtres le donnèrent à un ami qui résidait dans un autre village éloigné. Le nouveau maître installe le chien sous la banquette de son char-à-banc, et part pour rentrer chez lui. C'était le soir ; l'homme sortait de table, et il devait coucher chez d'autres amis.

Le lendemain, il repart. Et voilà qu'à six milles, le barbet sort de dessous la banquette, saute sur la route, et disparaît dans la direction d'où l'on vient. Croyez-vous que c'était pour rejoindre ses anciens maîtres ? Non pas. Il faut croire qu'il n'avait pas été heureux dans son enfance, et qu'il ne présageait rien de

bon de son nouveau propriétaire. Il se rendit chez les personnes dans l'antichambre desquelles il venait de passer la nuit; il avait jugé que celles-là seraient préférables pour lui à tous autres patrons.

Mais que dites-vous de cette bête qui retrouve des gens qu'elle n'a vus que pendant quelques instants le soir, puis le matin suivant,—jamais jusque-là elle ne les avait aperçus,—et qui les retrouve au milieu d'une ville qu'elle vient de traverser pour la première fois, et sous une banquette de voiture?

Troisième fait. Une chienne est menée en voiture à l'autre bout d'une ville. Pendant huit jours elle y reste enfermée dans une cour. Jamais, n'oublions pas de le spécifier, elle n'avait encore parcouru cette ville.

Le neuvième soir, elle trouva moyen de déguerpir. C'était en printemps, et il pleu-

vait dru. Les rues étaient pleines de boue. La chienne s'orienta sous l'averse, à travers les passants et les voitures, et, une heure et demie après, elle jappait à la porte de son ancien logis. Elle avait mis juste le temps qu'il eût fallu à un fiacre.

Les chats ne sont pas en arrière des chiens, pour le sens de l'orientation..

Un chat est emporté dans un panier. Trois jours après, il reparait à son premier logis. Il avait fallu qu'il franchit un canal, qu'il gravît puis redescendit une montagne qu'il longeât toute cette ville, et qu'enfin, il traversât un fleuve.

Le fait le plus extraordinaire est sans doute celui-ci. Un chien de Birkdale, en Angleterre, est transporté à Huddersfield, à 200 milles, et en chemin de fer. Trois semaines plus tard on le trouve à la porte de son premier domicile; la fatigue et la faim l'avaient réduit à l'état de squelette.



LA BARBE

Il est certain que les premiers hommes ont porté la barbe telle que la Nature la leur avait donnée.

Les anciens poètes nous représentent toujours les grands hommes des siècles héroïques fournis d'une longue barbe. Le plus ancien conquérant dont il soit fait mention dans l'histoire fabuleuse, Bacchus, était barbu, de même qu'Hercule. Homère nous parle souvent de la barbe d'Ulysse, d'Hector, de Diomède, etc.

Les Egyptiens, les Assyriens et les Perses ne se rasaient que lorsqu'ils étaient en deuil.

Sous le règne de la reine légendaire Sémiramis, qui voulait se faire passer pour un homme, on ne vit point de barbe chez les Assyriens.

Les Grecs commencèrent à se raser dans le siècle d'Alexandre. Ce conquérant, au moment de la bataille d'Arbelles, se fit raser la barbe et les cheveux, et commanda à ses soldats de suivre son exemple, afin de ne laisser aucune prise aux ennemis.

A Rome, les jeunes gens ne pouvaient se couper la barbe qu'à partir de leur vingt et unième année. Cette époque était, pour eux, un jour de fête. Néron, dans cette occasion, offrit sa barbe dans un vase d'or à Jupiter Capitolus.

En France, la barbe a suivi des modes diverses.

Les premiers rois portaient des cheveux longs et n'avaient que des moustaches.

La barbe ne s'établit guère que sous Clovis. Alain, roi des Wisigoths, craignant d'être attaqué par ce roi, lui fit demander une entrevue pour "toucher sa barbe", voulant témoigner ainsi de ses intentions pacifiques.

Mais on quitta bientôt la barbe, qui ne renaquit guère que sous François Ier. Le jour de la fête des Rois, en 1521, ce monarque ayant été blessé à la tête par un tison qu'on avait jeté par mégarde d'une fenêtre, fut obligé de se faire couper les cheveux. Mais craignant d'avoir l'air d'un moine avec le chaperon (espèce de capuchon), que l'en portait en ce temps-là, il imagina de porter un chapeau et de laisser croître sa barbe. Toute la cour porta comme lui courts cheveux et longue barbe.

Le Parlement pourtant continua de se raser. Et cette coutume était régie par une règle sévère, comme on va le voir. En l'an 1536, François Olivier, qui depuis fut chancelier de France, ne put être reçu au Parlement qu'à la condition de se faire couper la barbe.

Henri IV, on le sait, avait une longue barbe en éventail arrondie et accompagnée de deux longues moustaches. A cette époque de barbes en éventail, on les faisait tenir en cet état à l'aide de cires préparées qui donnaient au poil une bonne odeur et la couleur qu'on voulait. On accommodait sa barbe le soir, et pour qu'elle ne se dérangeât point pendant la nuit, on l'enfermait dans une espèce de bourse faite exprès, qui portait le nom de "bigotelte".

L'empereur de Russie Pierre le Grand, pour rétablir la réforme de la barbe, eut recours à un moyen bien simple. il la taxa!

De nos jours, le surnom de "Barbe blanche" est un titre d'honneur pour beaucoup de chefs de nomades des bords de la mer Caspienne.

Les Animaux A Cuirasse

LES tortues auraient dû, logiquement, être comprises parmi les "chevaliers du moyen âge", puisqu'elles sont revêtues d'une armure presque typique; mais elles méritent une étude spéciale, car cette armure leur sert en même temps de maison.

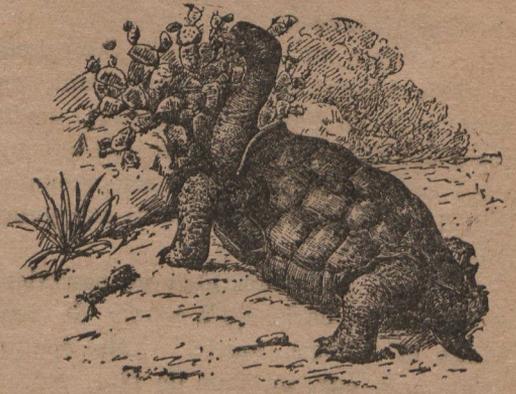
Les tortues sont encore remarquables par leur extrême vitalité; ce sont des animaux qui ont la vie dure.

Presque toutes se traînent péniblement sur le sol. Leur force musculaire est cependant très grande. Une tortue de moyenne taille traîne facilement un enfant et même un homme. Quant aux tortues marines, il faut se mettre à plusieurs pour en venir à bout. Si l'on fait mordre un bâton à une tortue de marais, on peut la soulever: elle reste suspendue pendant plusieurs heures sans lâcher prise.

Au point de vue intellectuel, les tortues sont peu intéressantes. Le seul trait à signaler est que les espèces élevées en captivité ne tardent pas à reconnaître leur maître et à venir manger dans sa main au moindre appel. Quant aux espèces sauvages, la plupart mènent une vie de brute, se contentant de manger les victuailles qu'elles rencontrent. Cela n'a rien d'étonnant, étant donné la facilité avec laquelle elles se défendent de leurs ennemis en rentrant tout simplement à l'intérieur de leur carapace. Cette protection est, en effet, très efficace, mais il ne faudrait pas croire qu'elle fût absolue. C'est ainsi que les jaguars et différents autres félins savent, à l'aide de leurs griffes, extraire l'animal de sa carapace pour la dévorer. On a vu

des bancs de tortues disparaître d'îles où l'on avait introduit des chats. Les porcs mangent aussi, en les engloutissant d'une seule bouchée, de petites tortues encore molles. Enfin, plusieurs oiseaux de proie, et notamment le vautour barbu, savent fort bien enlever dans les airs des tortues et les laisser tomber, pour les briser, sur des rochers... et parfois sur des crânes chauves qu'ils prennent pour tels, à en croire certain auteur grec.

Les tortues vivent dans trois lieux dif-

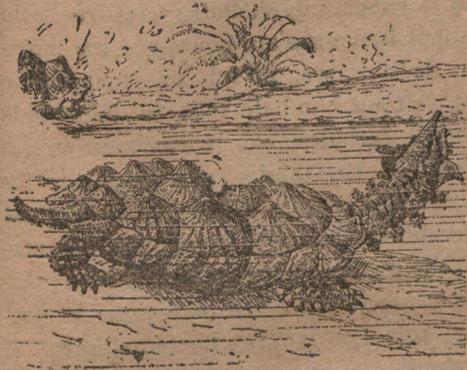


TORTUES D'ABINGTON.

férents, et dans chacun d'eux elles présentent des caractères particuliers: la terre, les eaux douces, la mer.

Les tortues terrestres sont surtout caractérisées par leur carapace très bombée, et à l'intérieur de laquelle la plupart peuvent rentrer entièrement, pattes et cou.

Cette espèce vit surtout de plantes et, en hiver, se cache dans la terre pour y dormir toute la saison froide. Elle est assez peu farouche et ne rentre dans sa maison que lorsqu'on l'agace fortement. A côté



MATAMATA.

A considérer la gravure, la bête semble jolie à voir et agréable à manier. En réalité, elle est affreuse et puante, et produit un effet repoussant.

d'elle, parmi les tortues de petite taille, il faut citer la tortue bordée, la tortue étoilée, la tortue charbonnière, qui, à peu de chose près, ont les mêmes moeurs.

D'autres tortues terrestres sont remarquables par leur taille gigantesque et sont d'autant plus intéressantes qu'une chasse inconsidérée les a presque entièrement décimées, et que, comme le dodo et la rhytine, elles n'existeront bientôt plus que comme souvenir. La plus connue est la tortue éléphantine qui pullulait jadis aux Mascareignes; on l'y rencontrait par troupes de deux à trois mille. Comme sa chair était exquisite, on lui fit une chasse terrible: aujourd'hui, il ne reste plus que les quelques individus protégés par le gouvernement. Sa chair est en effet comparable à celle du mouton, de même que le foie. On a rencontré des exemplaires pesant 400 livres.

Les tortues étaient autrefois si abon-

dantes aux Galapagos qu'on appelait celles-ci "les îles des tortues". Aujourd'hui elles y sont presque rares. Elles comprennent plusieurs espèces: l'une des plus intéressantes est la tortue d'Abington remarquable par son long cou et sa carapace de la consistance du carton, largement ouverte en avant.

J'ai rencontré sur ma route, écrit un voyageur, deux grandes tortues qui devaient peser chacune au moins cent kilogrammes. L'une d'elles, qui déchirait un morceau de cactus, me regarda, lorsque j'approchai et s'éloigna tranquillement; l'autre fit entendre un sifflement profond et rentra sa tête. Ces énormes reptiles, entourés de laves noires, de buissons dé-



HYDROMEDUSE.

Serpent par la tête, tortue par la carapace, c'est un mélange qui étonne, de même que sa vivacité au réveil et la curieuse manière dont elle "s'arrange" pour dormir.

pourvus de feuilles et de cactus gigantesques, me firent l'effet de créatures antédiluviennes.

Ces animaux, qu'on trouve probablement dans toutes les îles du groupe, se rencontrent certainement dans le plus grand nombre d'entre elles. Ils vivent, de préférence, dans les endroits humides et élevés, mais ils visitent aussi les lieux bas et secs. Quelques-uns atteignent des dimensions énormes.



TORTUE SERPENTINE

La plus méchante et la plus cruelle des tortues.

Quand les grandes tortues se mettent en marche pour se rendre vers les sources, elles marchent nuit et jour et se transportent beaucoup plus rapidement qu'on ne le supposerait vers le but qu'elles veulent atteindre. D'après des observations faites sur les lieux, les gens du pays affirment que ces tortues peuvent parcourir environ 8 milles en deux ou trois jours. Une grande tortue que j'ai été à même d'observer, cheminait avec une vitesse de 60 yards en 10 minutes, soit 360 aunes à l'heure, ce qui ferait 4 milles anglais par jour.

On a remarqué que, la nuit, elles paraissent sourdes et aveugles; les bruits les plus retentissants, les détonations même d'une arme à feu ne produisent sur elles aucune impression.

Les tortues sont, en général, d'un naturel paisible; mais ce n'est pas là une règle générale. Ainsi la chélydre, appelée aussi serpentine, qui vit dans les fleuves des Etats-Unis, est très méchante et, par suite, très redoutée. "A peine a-t-on posé dans le canot une chélydre capturée, que l'animal furieux s'arc-boute sur ses membres de derrière, prend un formidable élan, fait un bond de plus de deux pieds et mord furieusement la rame qu'on lui présente." Et, tandis que l'oeil de la plupart des tortues dénote une sorte de bienveillance stupide, le regard de la serpentine brille de méchanceté; bien des gens rencontrant cette bête pour la première fois s'en méfient immédiatement et l'évitent.

La serpentine ne vit d'ailleurs que de proies vivantes, de poissons notamment. Elle ne se fait pas faute non plus d'aller à terre pour s'emparer des canards et poulets appartenant aux riverains. Il lui arri-



TORTUE PLATYSTERNE

C'est un animal à forte tête...

ve souvent aussi de causer de cruelles blessures aux baigneurs qui viennent dans ses parages.

L'hydroméduse du Maximilien n'est

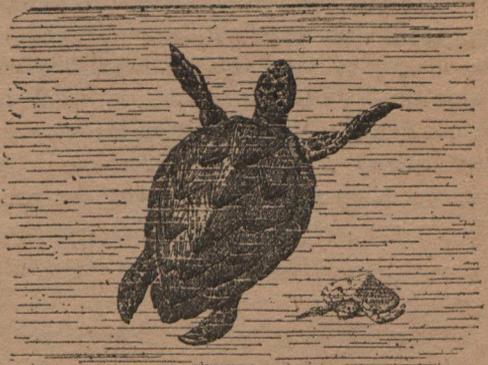
pas moins curieuse. Son cou long et mobile ressemble plutôt à celui d'un serpent. Au repos, l'animal cache sa tête, non en la reirant, mais en la repliant, à gauche, dans une gouttière de la carapace. Quand elle aperçoit un ennemi ou une proie, elle darde sa tête sur lui avec une vitesse étonnante et lui fait une cruelle morsure.

Si singulière que soit l'espèce précédente, elle l'est encore moins que la matamata qui vit dans l'Amérique du Sud. Sa carapace est surmontée de bosses coniques et son cou long et relevé porte des franges pendantes. Le museau est pointu. La matamata exhale une très mauvaise odeur; mais cela n'empêche pas les Caraïbes de manger sa chair avec délices. Elle vit dans les Guyanes, restant constamment enfoncée dans la vase des marais et ne laissant émerger de l'eau que sa tête et une partie de son cou. Les membranes frisées qui garnissent ce dernier servent d'appâts pour les poissons qui les prennent pour des petits vers, la matamata en profite pour les capturer et les manger sans autre forme de procès.

Non moins bizarre est le platysterne à grosse tête qui est excentrique dans toute l'acception du mot, avec sa tête énorme, cuirassée, beaucoup trop volumineuse pour rentrer sous la carapace. Celle-ci est déprimée, aplatie comme si on l'avait écrasée d'un coup de pied. Quant à la queue garnie de fortes écailles imbr-

quées, sa longueur atteint celle du reste du corps, soit environ 8 pouces. Le platysterne se trouve au Siam et au sud de l'Afrique, mais ses moeurs sont inconnues.

Ce qui caractérise surtout les tortues marines, c'est le grand développement de leurs membres qui, au lieu de former des moignons arrondis, sont représentés par de larges palettes, sans doigts distincts, en un mot par de véritables nageoires. En outre, la carapace n'est pas uniformément bombée, comme chez les espèces terrestres, mais très aplatie et plus élargie en avant qu'en arrière, de manière à figurer un coeur. Cette carapace est, par rapport au reste du corps, fort réduite ni les membres, ni la tête ne peuvent se cacher à son intérieur.



TORTUE CARET.

Une victime de la coquetterie des femmes... et des hommes. On la chasse pour son écaille si brillante et dont on fait de si jolis objets.

Ces animaux, quoique aquatiques, ne peuvent respirer que l'air en nature. Quand ils veulent absorber de l'oxygène, ils sont obligés de venir à la surface. La provision une fois faite, ils replongent: les orifices externes de leurs narines sont pourvus d'une soupape qui se rabat sur elles et ne permet pas à l'eau de pénétrer

dans les poumons.

Quant à la tête, elle a une forme toute spéciale. Les mâchoires sont extrêmement robustes, mues par des muscles puissants et garnies d'un rebord corné, crochu en avant, qui les a fait comparer à un bec d'oiseau de proie. Leur nourriture consiste surtout en herbes marines, ainsi qu'en crustacés et mollusques.

Les tortues marines vivent souvent par bandes, nageant en pleine mer et ne se rapprochant des côtes que pour y déposer leurs oeufs. On les rencontre parfois à plusieurs centaines de milles des côtes. Elles mangent non loin de la surface avec une grande vitesse.

La chasse des tortues marines est très payante. Beaucoup d'indigènes de la zone torride les recherchent pour leur chair, leur graisse, leurs oeufs, leur crapace et leur écaille. Quelquefois, ils vont les chasser en pleine mer, en les capturant à l'aide de filets à larges mailles, désignés sous le nom de "folles", ou en les harponnant quand elles viennent respirer à la surface de la mer. Plus souvent, on profite du moment où les femelles viennent

pondre à terre; les endroits et les époques sont connus depuis fort longtemps. Les chasseurs se cachent et quand les tortues ont suffisamment pénétré dans les terres, ils sortent et se hâtent de les retourner sur le dos; à l'aide de leviers. Dans cette position, l'animal a beau s'agiter, il ne peut se sauver. Le lendemain, on les transporte sur les navires où on les laisse sur le dos, pendant une vingtaine de jours, en les arrosant de temps à autre avec de l'eau de mer. Après quoi, on les dépose dans des parcs pour les retrouver au besoin.

On transporte les tortues vivantes, sur le dos, sans leur donner aucune nourriture. A l'arrivée, on leur coupe la tête et on laisse le sang s'écouler; elles sont dès lors bonne pour faire ces fameuses soupes à la tortue, si appréciées des gourmets. De la graisse on retire une huile qui sert aux usages alimentaires ou à la préparation des cuirs. Enfin, la principale matière que l'on extrait des tortues de mer est l'écaille qui fait l'objet d'un commerce très important.



LES REPAS EXTRAORDINAIRE



On dit que les Chinois sont de fins gourmets, et je crois que leur réputation n'est pas surfaite, car aucun peuple ne s'occupe avec un soin plus méticuleux de toutes les questions se rapportant à l'art culinaire.

Les indigènes des tribus thaïs, mans ou meos qui vivent dans les hautes régions du Tonkin ne le cèdent en rien au point de vue gastronomique à leurs cousins germanins du Céleste Empire, et si la qualité de leurs mets de prédilection laisse parfois à désirer, la quantité d'aliments qu'ils peuvent absorber, aux jours de fête en particulier, prouve évidemment que la gourmandise est un péché que les Occidentaux ne sont pas seuls à commettre.

Parcourez en effet les villes importantes de la frontière nord du Tonkin, telles que Ha-Giang, Lao-Kay, Bac-Quang ou Cao-Bang, et vous resterez étonnés devant la multitude de cases transformées en auberges ou même de simples échoppes en plein vent, d'où s'exhalent les parfums culinaires chers à tout odorat asiatique, mais où notre sens olfactif plus délicat retrouve, hélas ! les fades senteurs de l'huile rance, de la punaise ou du chou pourri.

Nids d'hirondelle.

Nous savons tous qu'un Céleste qui se respecte croirait manquer à toutes les règles du savoir-vivre s'il n'offrait à ses invités de marque quelques-uns de ces mets étrangers que nous ont vantés tous

ceux qui reviennent d'Extrême-Orient.

Nous n'ignorons point que sur le menu de tout festin chinois doivent figurer des nids d'hirondelle, des ailerons de requin, des vessies de cachalot ou des ragoûts de racines de ambou.

Eh bien, dussé-je être traité de barbare par les Brillat-Savarin du monde asiatique, j'avoue à ma grande honte, que, consciencieusement, ces fameux nids d'hirondelle, exportés à grand frais des grottes de Hon-Chiou ou des îles du golfe de Siam, ne peuvent être mieux comparés qu'à une vulgaire pâtée de colle forte ou de gélatine, où nageraient des cartilages et des tendons.

Gymnastique d'assouplissement

Les Thaïs, les Mans, les Nhungs et les Meos font deux repas par jour : le premier, vers dix heures, qu'ils appellent le riz du matin, le second vers cinq heures de l'après-midi, dit riz du soleil couchant, car le riz rouge de la montagne est, chez ces indigènes la base de la nourriture des riches aussi bien que des pauvres.

Le mode de préparation de cet aliment est des plus simple : le cuisinier choisit une tige de bambou de la grosseur de son bras ; il remplit de riz l'intérieur de ce tube dont les deux orifices sont bouchés avec une poignée de feuilles ; cette marmite primitive est placée sur un foyer de pierres, et quand la cuisson est jugée suffisante, notre maître-coq brise le bambou et retire son riz, dont il croque avec dé-

lices les grains à peine rissolés. C'est simple et peu coûteux.

Pendant les repas de cérémonie, chaque convive a devant lui deux baguettes en bois, en corne ou en ivoire, suivant la fortune du maître de céans. Ces deux instruments remplacent nos fourchettes et nos cuillers, et il faut l'adresse que seule donne l'expérience pour arriver à saisir les grains de riz, les morceaux de viande ou les débris de poisson, et les porter jusqu'à sa bouche.

C'est une gymnastique excellente que je recommande à ceux qui commencent à sentir au bout de leurs doigts les taquineries de la goutte.

Quelques règles de bienséance.

A ce propos, je tiens à signaler deux règles de politesse et de bienséance, qui peuvent être utiles à ceux que les hasards de l'existence conduisent au pays Man.

Lorsque la grande théière en porcelaine contenant le thé bouillant est apportée sur la table en son panier d'osier ouaté, le plus jeune des fils de la maison se lève, salue gravement les principaux invités, tire le couvercle du récipient et plonge son bras dans le liquide fumant, afin de prouver que la boisson n'est pas trop chaude; c'est une attention délicate s'il en fut, mais qui parfois n'est pas appréciée de ceux qui ont l'indiscrétion de s'apercevoir que l'éphèbe n'a pas eu soin de se laver les mains.

Une autre coutume de politesse raffinée consiste, chez les indigènes des Hautes-Régions, à choisir dans son assiette un morceau fin, à le goûter, puis à porter ensuite, à l'aide des bâtonnets, la portion ainsi entamée dans la bouche de l'invité.

Un étranger est toujours surpris, la pre-

mière fois qu'il reçoit cet hommage, mais si ce tour de passe-passe se renouvelle fréquemment, et si le voisin est quelque vieillard édenté, ou quelque manlarin cacochyme, l'on comprend aisément pourquoi beaucoup d'Européens se déclarent rassasiés dès le début d'un repas chez les Mans.

Déjeuners et diners commencent toujours par des sucreries; la charcuterie se sert ensuite; les légumes, le poisson et la viande sont les plats de résistance; les hors-d'oeuvre et de nombreux potages terminent le service.

La pâtisserie des Mans et des Meos est à base de sucre, d'huile et de graisse de porc; un palais asiatique seul peut trouver exquis un pareil mélange.

Recette de l'oeuf à la Meo

Le hors-d'oeuvre le plus recherché par les indigènes Meos est l'oeuf fermenté. Je ne puis résister au désir de vous livrer la recette de ce mets bien spécial, et je copie textuellement ici un vieux manuscrit trouvé chez le quan-huyen de Ha-Giang.

“Vous brûlez en l'honneur des ancêtres un carré de papier rouge.

“Vous mélangez ensuite en parties égales, à la tombée de la nuit, de la cendre et de la chaux vive; vous jetez sur ce mélange trois pincées de sel et une de potasse; si Bouddha le permet, vous obtenez une pâte, dans laquelle vous roulez un oeuf pondu le jour même par une poule blanche; au bout de cinq semaines, vous brisez le moule, vous retirez l'oeuf, et vous dégustez un mets digne de l'empereur d'Annam.”

Insectiphages!

Est également considéré par les monta-

gnards de la frontière yunnannaise comme un hors-d'oeuvre de choix, le ver palmiste sauté à la graisse de porc, et tous se font un régal de la crème blanche extraite de la larve de ce ver et lui trouvent le parfum et la saveur de la noisette fraîche.

Les Meos mangent aussi avec un vif plaisir des hannetons, des sauterelles et même des vers de terre. Tous les goûts sont dans la nature.

Le canard tapé au nuoc-mam.

Le canard désossé, tapé et rôti est le grand régal des Thaïs; c'est leur poule au pot nationale. Pas de restaurant, si infime soit-il, qui n'en ait d'accroché à sa devanture; pas de rôtisserie en plein air qui n'en prépare plusieurs douzaines par jour.

Pour donner à ces animaux le vernis brillant, sans lequel un canard tapé ne serait plus qu'un vulgaire canard, on nettoie le volatile à l'intérieur avec grand soin, on perce sa peau de nombreux petits trous, puis on le met au four; dès qu'il commence à prendre une teinte dorée, on le saupoudre d'une mixture de froment et de farine de haricot. Quand la cuisson est terminée, le canard semble enduit d'une laque brûlante, ce qui est le triomphe des cuisiniers thaïs.

Le canard tapé serait un excellent mets, si les indigènes n'avaient l'habitude de l'assaisonner d'une horrible sauce qu'ils appellent le "nuoc-mam"; c'est un liquide d'aspect peu engageant à l'odeur fétide, qui résulte de la fermentation de poissons salés.

Les Tonkinois des Hautes-Régions, comme leurs frères aînés, les Annamites du Delta, d'ailleurs, assaisonnent tout de nuoc-mam; ils en additionnent même les fruits. Et je vous laisse à penser quelle peut être la saveur d'une pastèque ou d'une banane plongée dans de l'eau de poisson pourri!

Le chum-chum.

Le thé est la boisson ordinaire des montagnards.

Le "chum-chum" est leur vin de derrière les fagots. C'est un alcool de riz de 25 à 30 degrés auquel un mode de distillation très primitif laisse un goût de paille très prononcé.

Les raffins l'aspirent au moyen de petits tubes de bambou, qui remplacent les pailles mises dans nos bars à la disposition des consommateurs du cocktail.

Dans un dîner de cérémonie, l'amphitryon tire avec gravité une gorgée de "chum-chum" de son bambou, qu'il passe ensuite entre les dents de l'invité de marque. Celui-ci le cède au voisin. Le récipient circule de bouche en bouche, et l'on conçoit combien l'honneur d'être servi le premier est justement apprécié en cette occurrence.

En terminant cette petite étude gastronomique je dois ajouter que tous ces mets figurent surtout sur la table des riches.

Quant aux indigents, il serait plus facile d'énumérer ce qu'ils ne mangent pas que d'indiquer leurs aliments journaliers. Les pauvres ne craignent pas, en effet, de convertir en mets à leur usage les substances les plus hétéroclites et les plus dégoûtantes.



QUELQUES LEZARDS CURIEUX

EN plus des camaléons et des orvets, le groupe des lézards ou sauriens présente des types curieux.

Le dragon volant et le ptychozoon ont tous deux la peau des flancs dilatée en une large membrane qui réunit les pattes. Grâce à ce parachute, ils peuvent s'élaner d'un lieu élevé et atterrir sur le sol sans chocs brusques.

Le chlamydosauré a le cou garni d'une sorte de bouclier qu'il étale pour se défendre.

Le moloch bien dénommé "diable épineux", a un aspect encore plus étrange, avec son corps couvert de piquants assez analogues à ceux du rosier et simulant sur la tête des sortes de cornes. Dans la Nouvelle-Hollande où il vit, il s'enfonce fréquemment dans le sable, à une faible profondeur, et se chauffe au soleil. Malgré son aspect terrifiant, c'est un animal inoffensif qui se contente de manger des fourmis et ne se défend même pas quand on cherche à le prendre. Ce qui prouve, entre parenthèses, qu'il ne faut pas se fier aux apparences.

Les phrynosomes, bien qu'hérissés également d'épines, sont moins horribles; ils présentent une particularité remarquable. On a dit, il y a déjà plus de vingt ans, que les phrynosomes étaient doués de la singulière propriété de faire jaillir du sang de leurs yeux.

En certaines circonstances, dans un but évident de défense, le phrynosome fait jaillir d'un de ses yeux un jet liquide d'un rouge éclatant, qui ressemble à s'y méprendre à du sang.

Mais le doute est venu à l'esprit des naturalistes. Ce phénomène paraissait tellement extraordinaire qu'on le mit en doute. Les yeux, au lieu de sécréter des larmes incolores, auraient bien donné un liquide rouge et pouvant être projeté au loin; considéré ainsi, le phénomène ne présentait plus rien d'extraordinaire. Mais les observations récentes vont nous montrer qu'il faut en rabattre de cette



LE MOLOCH.

Malgré son aspect de foudre de guerre, c'est un timide qui, pour un rien, s'enfonce dans le sable, comme un poltron qu'il est.

opinion. M. Hay, de Washington, ayant eu la curiosité de se procurer un phrynosome, le trouva un jour en train de muer, c'est-à-dire de changer de peau. Croyant activer l'opération, il plongea l'animal dans l'eau et ne fut pas peu étonné de voir l'eau se couvrir de quatre-vingt-dix taches, qu'il examina au microscope: la présence de globules sanguins indiquait que c'était bien du sang. Il sortit l'animal du bain, le laissa sécher, puis l'excita vivement; il vit de suite un jet de sang sortir de l'oeil droit et venir ruisseler sur sa

main. Deux observations analogues et aussi authentiques ont été recueillies en Ca-



LE PHRYNOSOME

Un être qui a la propriété de projeter par les yeux du sang sur ses ennemis.

lifornie. Un fait curieux, c'est que deux fois le jet de sang fut projeté dans l'œil

de l'observateur, qui en fut légèrement enflammé. Est-ce un pur hasard, ou bien l'animal avait-il bien réellement visé ? S'il en était ainsi, il aurait agi comme ces voleurs qui, se sentant poursuivis de près par les policiers, leur jettent du poivre à la figure pour les aveugler momentanément. Quoiqu'il en soit, il est un fait aujourd'hui certain, c'est que les phrynosomes peuvent faire jaillir de leurs yeux un jet de sang, de plus d'une cuillerée à café parfois, et que très probablement ce phénomène est un moyen de défense.

Citons encore, parmi les sauriens intéressants, l'hélocérme, dont la morsure est venimeuse; la chirote canaliculé, qui, allongé comme un serpent, présente deux toutes petites pattes antérieures; et l'amphisbène blanche, qui, elle, comme l'orvet, n'a plus de pattes du tout.

Bals

Au son des violons, tournez, mademoiselle,
La danse et la beauté, pour vous, n'auront qu'un temps;
Au cavalier choisi que votre charme appelle,
Donnez à savourer la grâce, en son printemps.

Enlacés, tous les deux, suivez la ritournelle,
Grisez vous d'harmonie et de propos galants;
Murmurez à loisir, la chanson éternelle,
La seule qui convienne aux lèvres de vingt ans.

Oubliant un moment les sottises du monde,
Abandonnez vos coeurs à l'ivresse profonde.
De la valse entraînante et du rythme berceur.

Ebauchez le roman d'un idéal bonheur,
Le roman qui n'est beau qu'en sa courte préface,
Car, un bal se termine, hélas, et l'amour passe...

JEAN PLEMEUR.

D'Ou Viennent Nos Eponges

LES éponges, telles qu'on les observe chez les particuliers, sont des masses plus ou moins rondes composées d'un tissu creux qui a la propriété de revenir à sa forme primitive après avoir été comprimé, comme s'il était de caoutchouc. Elles peuvent absorber une grande quantité d'eau dans leurs mailles et la laisser écouler à la moindre pression : aucune autre substance ne possède cette propriété à un aussi haut degré et c'est ce qui rend les éponges si précieuses qu'elles sont employées pour aissi dire dans le monde entier ; elles peuvent être utilisées à deux usages contraires, soit pour dessécher une surface humide, soit pour humecter une surface sèche.

Très légères, elles sont composées d'un tissu corné qui, malgré sa finesse, est d'une souplesse et d'une solidité remarquable. Entre les interstices de cette partie solide serpentent des canaux en quantité innombrable, depuis de très gros où l'on pourrait introduire le doigt, jusqu'à de très fins que l'on ne peut déceler qu'à la loupe. Tous ces canaux communiquent les uns avec les autres et finalement viennent s'ouvrir à la surface de l'éponge par des orifices ordinairement arrondis.

Dans l'état naturel, les éponges se présentent avec le même aspect, mais toutes les mailles de leur tissu sont recouvertes d'une couche gélatineuse qui représente l'animal lui-même : la partie que l'on utilise n'en est que le squelette. Avant de pouvoir les utiliser, il faut "préparer" les éponges, c'est-à-dire enlever la partie gélatineuse qui ne tarderait pas à se cor-

rompre et en autre enlèverait au squelette son pouvoir absorbant et sa flexibilité.

Les éponges vivent dans la mer, à une profondeur plus ou moins grande, toujours fixées à un rocher par une faible partie de leur surface. Entièrement immobiles, elles se contentent d'absorber les matières alimentaires qui flottent dans l'eau de mer.

Quand elles ont atteint une taille suffisamment grande, les éponges échappent de petits fragments arrondis, qui nagent pendant quelque temps dans la mer, puis vont se fixer pour reproduire une nouvelle éponge.

On sait qu'il y a de nombreuses formes d'éponge, les unes fines, les autres grosses, certaines arrondies, etc. Elles correspondent à autant d'espèces distinctes ou parfois à des variétés locales d'une même espèce. Au point de vue commercial, on peut les diviser en trois groupes : les éponges destinées à la toilette, au ménage, à l'industrie.

Les premières, dites de toilette, viennent principalement des côtes de Syrie. Ce sont les plus belles, les plus fines et aussi les plus coûteuses. Elles comprennent trois variétés : la fine, la Venise et la fine-dure. La qualité fine vaut de 4 à 12 piastres la livre à Tripoli de Syrie ; la Venise, de \$2.90 à \$3.00 ; la fine-dure, de \$1 à \$2. Les éponges de même qualité recueillies dans l'archipel grec se vendent à la pièce de 50 cents à \$1.50, et celles de la Tripolitaine de 15 cents à 25 cents.

Les éponges se trouvent surtout dans

la Méditerranée. On en pêche principalement sur la côte de Syrie, de Jaffa à Alexandrette, dans l'archipel grec (Cyclades), l'archipel turc (Sporades), la côte de Tripolitaine, du golfe de Bomba à Zarzis, et sur les côtes de Tunisie, du golfe de Gabès au golfe d'Hammamet.

On pêche aussi des éponges dans la mer des Antilles, notamment sur les côtes nord et sud de Cuba, aux îles Bahama et sur les côtes de la Floride.

Voici maintenant comment se fait la préparation industrielle de l'éponge :

Au sortir de l'eau, l'éponge se présente sous la forme d'une boule brune percée de trous verticaux et munie d'une membrane qui l'enveloppe presque complètement. Cette membrane ou pellicule est percée en face des trous. Enfin, toutes les cavités de l'éponge sont garnies d'une matière visqueuse et gluante qui s'échappe dès que l'éponge est sortie de l'eau. La membrane de l'éponge noircit et devient rapidement nauséabonde au contact de l'air, aussi convient-il de l'en débarrasser par un lavage spécial sous peine de la voir se corrompre. Ce lavage doit suivre de près la pêche de l'éponge et doit être continué jusqu'à ce que les substances membraneuses soient complètement enlevées. C'est ainsi que procèdent les pêcheurs d'éponges de la Méditerranée, mais ceux des Antilles ne lavent pas l'éponge et s'en remettent à l'ardeur du soleil pour corrompre la membrane et en débarrasser le zoophyte. Lorsque l'éponge est ainsi naturellement nettoyée, ils la jettent dans ce qu'ils appellent un "coral", sorte de petit parc formé de piquets droits rapprochés de 1 à 2 pouces et plantés sur des fonds où il n'y a que 2 ou 3 pieds d'eau. Là, les éponges restent souvent plusieurs semaines sous la garde des pélicans, perchés, immobiles, sur le som-

met des piquets. Puis, quand toutes les particules de l'éponge sont putréfiées et dissoutes par l'eau de mer, les éponges sont de nouveau exposées au soleil pour le séchage définitif. Enfin elles sont emballées dans des sacs et pressées à l'aide d'appareils très puissants qui permettent d'expédier sous un volume relativement restreint de grandes quantités d'éponges. Souvent dans les endroits où les éponges sont vendues au poids et non à la pièce, les pêcheurs ont soin de remplir le squelette de sable pour augmenter son poids et obtenir un prix plus élevé. C'est là une fraude commune, bien connue des acheteurs, rappelant celle des nègres de la côte d'Afrique, qui mettent des pierres et des morceaux de fer dans les boules de caoutchouc. S'il est facile de couper celles-ci pour déjouer la supercherie, il ne l'est pas moins de plonger l'éponge dans une faible solution d'acide chlorhydrique qui la débarrasse de toutes les substances étrangères adhérentes à son tissu.

Les trois grands marchés sont : Paris, qui s'occupe surtout des éponges ordinaires ; Londres, où l'on va chercher les éponges fines ; et Trieste, où abonde l'éponge commune.

Les modes de pêche varient beaucoup suivant les localités ; ils peuvent se ramener à quatre principaux.

Le plus simple est celui des plongeurs.

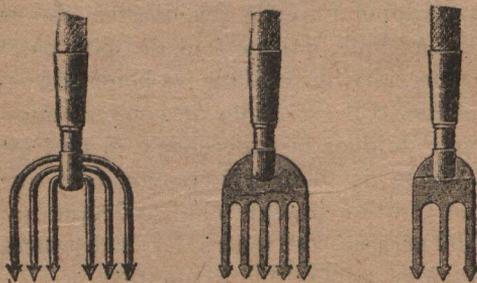
Ce sont à coup sûr les plongeurs les plus audacieux et les plus habiles. Ils opèrent surtout sur les côtes de Syrie et voici comment ils s'y prennent. Arrivés sur l'emplacement choisi, ils attachent une corde à un bloc de marbre blanc carré ou rectangulaire, puis ils enroulent autour de leur poignet gauche une autre

corde qu'ils attachent à la première un peu au-dessus de la pierre en lui laissant une longueur de quelques mètres. Ils se jettent à l'eau, en tenant dans leurs mains, les bras tendus au-dessus de la tête, le bloc de marbre, et se laissent couler au fond de l'eau. Il n'est pas rare de les voir plonger à des profondeurs de 100 à 120 pieds, et y rester près de deux minutes. Ils rayonnent autour de la pierre dont l'éclat leur sert de point de repère, entassent les éponges dans un filet suspendu au cou et, lorsqu'ils sont à bout de

ce des requins le rend impossible. C'est ainsi qu'en Floride, un Grec perdit 12 mille dollars en essayant de l'introduire. Le gouvernement américain se vit même obligé d'interdire ce procédé, quoique ce Grec n'employât que des plongeurs qu'il avait fait venir du Levant,

La pêche à la "gangava est la plus barbare de toutes: c'est un chalut que l'on traîne au fond de la mer et dans le filet duquel s'accumule tout ce qui dépasse le sol sous-marin. Cette gangava dévaste tout sur son passage et recueille aussi bien les petites éponges que les grosses. Or les premières sont inutilisables et auraient pu devenir grandes si on les avait laissées en place. En quelques années, les localités habitées par les éponges deviennent stériles. Cette pêche se pratique par exemple en Floride.

Key-West est un des principaux ports floridiens où l'on arme pour la pêche des éponges; pêche faite à la drague, par des matelots montés sur de petits schooners d'une construction légère, peints de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ayant un mât de m'saine court et un beaupré. Partout on voit de ces navires à l'est et à l'ouest du cap Floride. Les meilleures éponges sont pêchées sur la côte ouest de la Floride, en face de Cedar Keys. Quoique les schooners des pêcheurs soient pas plus gros qu'une chaloupe de grand navire et que des ouragans balaient souvent le golfe du Mexique, jamais ils ne se perdent. Quand un schooner revient après une campagne de trois semaines, durée habituelle des expéditions, on devine de loin l'importance de son chargement à l'odeur plus ou moins forte émise par les éponges. La flottille de Key-West comprend trois cents embarcations. Quelques-unes sont la propriété des marchands d'éponges, mais la majeure partie appartient



Cros pour pêcher "à la foène".

souffle, donnent un coup sec sur la corde et se font rapidement hisser jusqu'à l'embarcation. Les plus habiles, quand la chance les favorise, arrivent à ramasser à chaque plongeon leur douzaine d'éponges. Ils payent quelquefois leur succès d'un léger évanouissement, mais cette pêche au plongeon est moins dangereuse qu'on le croit généralement. En outre, cette pêche ne se pratique que dans les endroits où les requins sont inconnus, et les plus désagréables que puisse faire le pêcheur au fond de l'eau sont celles du chien de mer attiré par l'éclat du marbre blanc. Un mouvement du bras suffit le plus souvent pour l'écartier.

Ce mode de pêche a malheureusement été essayé dans des localités où la présen-

D'où viennent nos éponges.

aux patrons pêcheurs. Les bâtiments les plus grands, pouvant faire pêcher plus de monde, font généralement de meilleures affaires. Un schooner de cinq tonnes ayant comme équipage un patron et quatre matelots peut rapporter deux cents ballots d'éponges d'une campagne de trois semaines.

La gangava ne peut s'employer que sur les fonds unis. S'il y a des rochers, elle risque de s'y accrocher et de briser son câble, d'où une perte très importante.

Dans les localités où les éponges ne vivent pas à une grande profondeur, on peut s'en emparer, tout en restant dans la barque, à l'aide d'un trident dont les branches se terminent par un petit harpon. Cet instrument est connu sous les noms de foène, de kamaki, de garabato.

La méthode cependant qui paraît devoir se généraliser est celle du scaphandre, c'est en effet la plus productive et celle qui permet de choisir seulement les plus belles éponges.

L'ETREINTE

Une menotte vous serre
La main dans l'ombre en passant.
Des cieux un aigle descend
Et l'on est tout dans sa serre.

Ces petits doigts gracieux.
Leur toucher furtif vous broie;
L'aigle, en déchirant sa proie,
Remonte au gouffre des cieux.

On tremble, on pâme, on suffoque
Dans cet air qui va coupant
Le souffle, tandis qu'on pend
Inerte comme une loque.

Sur les yeux clos passe un flux
De nuit, de sang et de larmes.
Le front est plein de vacarmes.
Au coeur, rien! Il ne bat plus.

Et c'est d'une douceur telle
Dans l'évanouissement,
Qu'on voudrait, de ce moment,
Faire une mort immortelle.

O sentiments surhumains,
O trépas d'apothéose,
Qu'on a pour si peu de chose,
Pour l'étreinte de deux mains!

Jean RICHEPIN.



L'HISTOIRE D'UN AMOUR

MR. W. P. Penbody, de New-York, était le "roi de la publicité". Il avait des lunettes d'écaille, une face d'acajou taillée à coups de hache, des sourcils de coton blanc et trois dents en or massif. Il ne vivait que pour sa fille Lillian, aux yeux pailletés de vert et au visage de chérubin.

Elle avait la démarche nette, un air libre et franc.

Cette nuit-là, le militaire avait donné un grand bal. Il était six heures du matin, et, comme une épée de lumière, le jour avait glissé par la fente des rideaux. On entendait déjà les cloches assourdissantes des tramcars de New-York. Fatiguée, Lillian, avait fini par s'isoler avec son "firt", le comte Pierre de Lussonés, dans un grand salon admirable, tendu de tapisseries de Beauvais, où se dressait, en pied, un portrait de Mr Penbody par Chartran.

Lillian le fit asseoir à côté d'elle, sur un divan recouvert de peaux d'ours blancs. Pierre de Lussonés, le jeune aviateur, alluma une cigarette et ils causèrent sur un ton léger. Elle le taquina.

—Vous êtes venu pour "marier" une héritière?

Pierre sourit.

—Oh! vous savez, c'est plutôt le syndi-

cat de mes créanciers qui m'a expédié.

—Et moi qui suis las de tout... j'ai accepté uniquement pour faire ce beau voyage... sans doute mon "dernier voyage."

—On dit que vous épousez Annie Stangerson?

—Ce laideron? je ne pourrais pas, et d'autres qui me plairaient en ont assez de redorer nos blasons.

—Mais que signifie votre phrase. "Mon "dernier voyage"?"

—Comme je vous trouve exquise, je vous répondrai nettement.

—"All right!" j'aime cela.

—"Well!" J'ai encore trois cent et quelques mille francs de dettes. Je suis infiniment dégoûté d'une existence faite d'expédients, assez méprisable, et je n'ai plus guère le désir de vivre. On dit que je suis neurasthénique... J'ai des goûts de luxe, je dois l'avouer, et je me sens lâche devant la misère... Enfin voilà, demain je vais essayer le record de la hauteur, et il se pourrait que je finisse d'une manière poétique, que je m'élève vers le ciel toujours plus haut, toujours... jusqu'à ce que l'air raréfié m'engourdisse et m'endorme à jamais...

—Suicide?

—Peut-être! Ce serait une belle fin, et

dans ma famille on croira à un accident.

Lilian devint rose, puis affecta un air enjoué.

—J'irai voir, j'assisterai. Ce sera exciting!

Lussones, vexé, répondit :

—Evidemment, si vous aimez les sensations fortes, vous serez servie.

Puis il songea : "Petit sauvage, va ! Ça n'a pas de coeur, ces filles-là ! Mais qu'elle est jolie !"

Lilian prit deux fleurs dans un vase.

—Ces orchidées sont fascinantes, n'est-ce pas ?

De son doigt fin, à l'ongle brillant comme une agate, il désigna un bouquet à son corsage.

—Je préfère celles-ci.

—Ah ! les "forget-me-not", que vous appelez myosotis ? Ici, quand on les donne à un jeune homme, cela veut dire qu'on aimerait à être "engagée" avec lui.

Dans l'encadrement de la porte, Mr. Penbody montra sa figure joviale.

—Hello ! tous les deux seuls ?

—Il est tard, je vais partir.

La jeune fille serra vigoureusement la main de Pierre.

—Alors, à demain !

○

Lilian arriva de bonne heure à l'aérodrome. Elle tenait un gros bouquet de catleyas.

Pierre fumait nerveusement. Revêtu d'une "combinaison", coiffé de son casque, il semblait un phoque guerrier. Pierre oubliait presque qu'il allait voler à la rencontre de la mort, il ne pouvait s'empêcher de vérifier minutieusement son appareil. Il songeait cependant : "Peu im-

porte qu'un écrou soit desserré, puisque..."

On roula l'oiseau à la ligne de départ. Lilian marchait à ses côtés, silencieuse. Lui, pensait : "Mon dernier vol..." Il grimpa lestement dans son biplan et tout de suite, comme toujours se sentit délivré de l'obscur angoisse qui précède l'envolée. Une sensation de sécurité, une forte joie étaient en lui. Il examinait ses commandes, la tête tournée. Lilian, sur la pointe des pieds, lui parla :

—Tenez, Pierre (jamais elle ne l'avait appelé par son petit nom et il en demeura saisi), laisse-moi accrocher ce bouquet.

Et elle le ficela solidement au fuselage.

"Eh bien, il y aura des fleurs sur mon cercueil !" pensa de Lussones. Mais Lilian, gaiement, le regardait. Elle emprunta un crayon et écrivit sur la toile blanche d'une aile : "Bon retour !" L'aviateur, ému et navré, se disait : "Il est impossible qu'elle ait compris !"

Il se cala encore sur son siège. Le mécanicien arracha une poignée d'herbe et se pendit à une pale de l'hélice. Alors ce fut la mitrailleuse qui ronfle, un ouragan devenu l'ennemi personnel de Pierre et qui l'assaille, le gifle et le meurtrit. Calme, celui-ci écoute la cadence d'une oreille attentive, puis, quand le chant des cylindres est aigu, la paume levée, donne le signal. Les hommes lâchent l'oiseau qui se rue en avant, court et sautille. L'aéroplane effleure le sol, Laussone tire doucement sur la cloche, la course trépidante et heurtée devient un glissement huilé : il a pris son essor ! Il n'a pas l'impression que son 100 HP ronfle comme d'habitude. Il donne des gaz jusqu'au dernier cran du secteur. La chanson du moteur monte d'un ton, et l'appareil s'élève encore. Il grimpe cette rampe aérienne, inlassablement. Cela va très vite au début ; les

tribunes et les arbres semblent s'écraser sous un coup de talon géant, leurs ombres au sol s'allongent comme des fumées. Maintenant qu'il n'a plus de degrés de comparaison, il lui semble qu'il n'avance pas. Il a passé au travers des nuages, et sous lui, ce sont des montages irréelles, des quenouilles immenses, des paysages de rêve, toute une fantasmagorie, en blanc de neige, avec des teintes de sorbets roses. Le froid lui donne des coups de crocs; il sent sa peau s'empeser, ses mains sont comme endormies, et son vêtement le gêne au cou... Il monte toujours. On a oublié de frotter le verre du baromètre avec le crayon antibuée, il a peine à lire le chiffre de l'altitude, et il voudrait savoir à quelle hauteur il se trouve. Plus il s'élève, plus il est ébloui par une clarté polaire. Il a l'impression d'être suspendu dans le vide et son cœur bat à coups sourds. Seule sa volonté inconsciente lutte contre sa carcasse. Lui laissera-t-elle faire le geste qui le précipitera dans le vide?

La gerbe de Lilian, déchiquetée par le vent, s'effeuille, et Lussones se dit:

—Ma vie aussi s'en va, pétale par pétale!

Soudain, ses yeux regardent de toute leur intensité. Ils voient un point bleu, puis deux, puis trois. Sous les catleyas mauves qui s'envolent au souffle de l'hélice, apparaît un bouquet de myosotis — fleurs de fiançailles, "forget-me-not"!

Lussones est inondé de joie.

—Ah! la jolie idée! chère créature! Combien je l'aimerai!

Malgré le froid affreux, une goutte de sueur coule jusqu'à ses lèvres racornies; il saura plus tard que c'est du sang. Il agit en automate et n'en peut plus; mais il s'acharne, car il veut à présent battre

le record indiscutablement, gagner le prix; et dans un suprême effort, il s'élève encore. Mais la défaillance commence à l'étreindre... Il faut descendre, et c'est la partie la plus sournoise de sa tentative; il ne doit pas s'abaisser de plus de mille mètres en un quart d'heure, pour éviter le risque de la congestion qui cause la différence brusque des altitudes. C'est un vrai supplice que cette envie affolée qui le tenaille d'"en finir", d'arriver coûte que coûte à terre.

Et Lussones, rattaché à la vie par des liens qui lui semblent indestructibles, vole vers la terre, la joie et le bonheur, de toute sa prudence, de tout son sang-froid.

L'oiseau géant descend en vol plané, en cercles qui se rapetissent comme ceux d'un rapace. Alors c'est le sifflement du vent dans les tendeurs et le frou-frou des ailes... le choc de l'atterrissage, les secousses du sol et... l'arrêt.

Pierre se dresse, tremblant, en équilibre sur son fuselage. La foule hurle, il est recordman de la hauteur! Dix bras le happent et le portent en triomphe. Lilian est là, avec sa petite figure crispée par l'émotion; elle oublie tout, surtout qu'elle est une jeune fille respectable, et d'une ruée se jette à son cou. Elle sanglote en balbutiant.

—Oh! "dear!" que j'ai eu peur! Je suis bien punie! Mais je veux vous l'avouer à présent, même si vous n'aviez pas gagné la partie, je vous aurais épousé, ou je ne me serais jamais mariée...

Pieusement Lussones recueille les quelques myosotis qui tiennent encore à l'appareil. Enlacés, ils vont vers la limousine de Mr Penbody qui, discret, les attend.

Et sur leur passage, la foule se découvre.



IL ETAIT UNE FOIS...

Il était, une fois, une veuve qui avait deux filles : l'aînée lui ressemblait si fort et d'humeur et de visage, que qui la voyait voyait la mère. Elles étaient, toutes deux, si désagréables et si orgueilleuses, qu'on ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le vrai portrait de son père, pour la douceur et l'honnêteté, était, avec cela, une des plus belles filles qu'on eût pu voir. Comme on aime, naturellement, son semblable, cette mère était folle de sa fille aînée, et, en même temps, avait une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la cuisine et travailler sans cesse.

Il fallait, entre autres choses, que cette pauvre enfant allât, deux fois le jour, puiser de l'eau à une grande demi-lieue du logis, et qu'elle en apportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle était à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire.

—Oui-da, ma bonne mère, dit cette belle fille.

Et, rinçant sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine et la lui présenta, soutenant toujours la cruche, afin qu'elle but plus aisément.

La bonne femme, ayant bu, lui dit :

—Vous êtes si belle, si bonne et si honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don (car c'était une fée, qui avait pris la forme d'une pauvre femme du village pour voir jusqu'où irait l'honnêteté de cette jeune fille). Je vous donne pour don, poursuivit la fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une fleur ou une pierre précieuse.

Lorsque cette fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine.

—Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si longtemps.

Et, en disant ces mots, il lui sortit de la bouche, deux roses, deux perles et deux gros diamants.

—Que vois-je là ? dit sa mère tout étonnée ; je crois qu'il lui sort de la bouche des perles et des diamants ? D'où vient cela, ma fille ?

Ce fut là la première fois qu'elle l'appela sa fille. La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui était arrivé, non sans jeter une infinité de diamants.

—Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille. Tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre soeur, quand elle parle ; ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don ? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, et, quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement.

—Il me ferait beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine !

—J veux que vous y alliez, reprit la mère, et tout à l'heure.

Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau flocon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas sitôt arrivée à la fontaine, qu'elle vit sortir du bois une dame magnifiquement vêtue, qui vint lui demander à boire. C'était la même fée qui avait apparu à sa soeur, mais qui avait pris l'air et les habits d'une

princesse, pour voir jusqu'où irait la mal-honnêteté de cette fille.

—Est-ce que je suis ici venue, lui dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire? Justement, j'ai apporté un flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à madame; j'en suis d'avis: buvez à même, si vous voulez.

—Vous n'êtes guère honnête, reprit la fée sans se mettre en colère. Eh bien! puisque vous êtes si peu obligeante, je vous donne pour don qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche un serpent ou un crapaud.

D'abord que sa mère l'aperçut, elle cria:

—Eh b'en! ma fille?

—Eh bien! ma mère? lui répondit la brutale, en jetant deux vipères et deux crapauds.

—O ciel! s'écria la mère. que vois-je là! C'est sa soeur qui en est la cause. elle me le payera.

Et, aussitôt, elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit dans la forêt prochaine. Le fils du roi, qui revenait de la chasse, la rencontra, et, la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisait là toute seule, et ce qu'elle avait à pleurer.

—Hélas! monsieur. c'est ma mère qui m'a chassée du logis.

Le fils du roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles et autant de diamants, la pria de lui dire d'où cela venait. Elle lui raconta toute son aventure. Le fils du roi en devint amoureux, et, considérant qu'un tel don valait mieux que tout ce qu'on pouvait donner en mariage à une autre, l'emmena au palais du roi son père, où il l'épousa.

Pour sa soeur, elle se fit tant haïr, que sa propre mère la chassa de chez elle; et la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

Moralité:

L'honnêteté coûte des soins,
Et veut un peu de complaisance;
Mais, tôt ou tard, elle a sa récompense,
Et souvent dans le temps qu'on y pense
[le moins.

Les diamants et les pistoles
Peuvent beaucoup sur les esprits;
Cependant, les douces paroles
Ont encor plus de force et sont d'un plus
[grand prix.



LES MAISONS CHEZ DIFFERENTS PEUPLES

NOUS qui tenons tant au “confortable” de notre home, nous nous imaginons difficilement que les peuples puissent vivre dans des huttes incomplètement fermées, des tentes que le moindre vent fait choir, ou même toute leur vie à la belle étoile, c'est-à-dire en plein air. C'est pourtant là le cas le plus général, surtout chez les peuplades non civilisées.



Certains Négritos de Malacca ne se construisent aucune habitation; quand la nuit arrive, ils dorment sous un arbre ou élèvent rapidement un abri de feuillage. Ce n'est d'ailleurs pas là une règle générale, car d'autres individus des mêmes peuplades savent fort bien construire des

hutte en bambou au milieu des bois. Certains même ont un plancher élevé de deux pieds au-dessus du sol pour éviter le contact de la terre nue.



Parmi les individus les plus dépourvus d'intelligence, il faut compter les Veddahs, qui se trouvent encore en petit nombre dans l'île de Ceylan.

Ils n'ont aucune sorte d'habitation et passent leur vie à errer en plein air, cherchant contre la tempête un abri sous des rochers ou dans le creux des arbres. Ils se nourrissent de miel, de lézards, de singes, de daims et de sangliers. Leurs armes sont l'arc et la flèche, et ils sont aidés à la chasse par des chiens qui sont leurs



Hutte indienne en bois

seuls animaux domestiques. Leur physiologie est absolument privée de toute expression d'intelligence, et l'excessive négligence de leur personne leur donne l'air



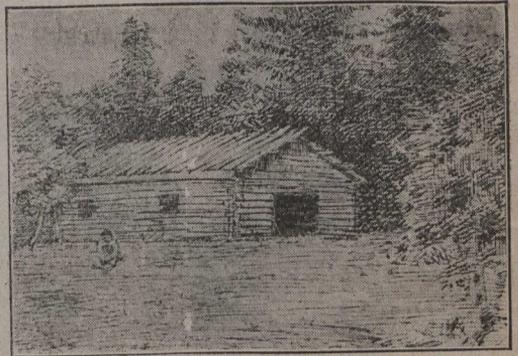
Habitation sur pilotis des Papous de la Nouvelle Guinée

de la plus complète barbarie. Les Veddahs n'ont pas de mots pour rendre les idées de couleur et de nombre, et ils ne savent pas compter sur leurs doigts. Un des plus intelligents de ces hommes avait entièrement oublié le nom de son père et de sa mère qui étaient morts, et il avait la plus grande difficulté à se rappeler le nom de sa femme qu'il n'avait pas vue depuis trois jours. Quand un Veddah meurt, on enveloppe son corps dans des peaux et les hommes l'enterrent dans une fosse creusée avec leurs haches. On ne met rien sur la tombe et on ne visite jamais l'endroit de la sépulture.

Chez les Négritos de l'Inde, l'habitation est presque réduite à sa plus simple expression. Nomades, ils se construisent des cabanes qui ne durent qu'un jour ou deux et qu'ils abandonnent pour aller en un autre lieu. Quelquefois cependant ils cherchent à rester stationnaires et à se livrer à l'agriculture.

Dans ce cas, le sauvage commence par abattre des arbres auxquels il met le feu dès qu'ils sont à demi secs. Puis il sème ou plante au milieu du fouillis des troncs enchevêtrés, du grain, des patates... Quand les broussailles repoussent, il abandonne sa hutte, faite de légers clayonnages et couverte de feuilles et va recommencer ailleurs. Un chien, quelques porcs, vivent comme ils peuvent sur ces défrichements imparfaits. La chasse, la pêche, les racines et les fruits sauvages semblent d'ailleurs constituer les principales ressources de ces populations.

Les huttes des habitants de la Terre de Feu sont aussi très sommaires. Ce sont de simples abris faits en troncs d'arbres et en branchages. Les indigènes s'y entassent pêle-mêle autour du feu qui en occupe le centre. Il n'est pas rare de voir une cinquantaine d'individus tenir dans une cabane de 15 pieds de largeur.



Maison de bois en Finlande

Les Négritos-Papous construisent sur pilotis des cases non groupées en village,

mais disséminées au milieu des bois et des montagnes.

Les murs et le plancher sont faits en écorces fixées par des lattes qui s'entrecroisent; le tout est en feuilles de sagoutier. L'intérieur de ces demeures est sim-

les enfants dans les ordures qui n'y font pas défaut.



Cabanes, d'Esquimaux

bre, la lumière n'y pénétrant que par les fentes et par deux ouvertures qui servent de portes. Pour y atteindre, les Karous [c'est le nom qu'on donne encore à ces peuplades) placent devant la porte un tronc d'arbre avec de grandes entailles qui servent d'échelons. Chaque case n'est bâtie que pour huit habitants en moyenne, mais d'ordinaire on y trouve de 60 à 100 personnes de passage. La disposition intérieure des maisons est toujours la même; elles sont divisées en trois compartiments par des cloisons. Le milieu sert de corridor et les côtés logent les habitants. Le grand feu qu'on y entretient constamment permet d'apercevoir, pendus aux cloisons, des arcs, des flèches, des piques et des amulettes. Comme il n'existe pas de cheminée, tout est noirci par la fumée. De lits, pas de trace; les Karous couchent par terre. Si le temps est froid, ils se couvrent d'écorces. Chiens et porcs habitent avec les gens et se vautrent avec

Les Papous qui habitent au bord de la mer construisent dans l'eau même des habitations sur pilotis réunies à la grève par une jetée supportée par des pieux. Cette jetée est rompue à la moindre alerte, ce qui protège les habitants de leurs ennemis. Lorsqu'ils se voient dans la nécessité de s'isoler dans ces forteresses, ils ont soin d'envoyer au préalable, quand ils le peuvent; les femmes, les enfants et



Une tente chez les Peaux-Rouges

les objets précieux au fond des bois. Les demeures de l'intérieur des terres sont aussi des huttes élevées sur des pilotis ayant environ la hauteur d'un homme.

Quelquefois, les habitations sont simplement établies sur un arbre surplom-



Maison faite en mottes de terre (habitation Aléoutienne)

bant un lac ou une rivière. Elles sont si simples et si touffues qu'elles font penser involontairement aux nids des oiseaux.



En Finlande il y a deux genres d'habitations : des maisons de bois, assez bien construites et d'un confortable relatif et des tentes sommaires appelées "kotas". Ces kotas appartiennent non seulement



Huttes de terre dans la vallée de Sacramento (Brésil)

aux familles pauvres, mais encore à des fermiers assez riches, qui savent s'en contenter. Ce sont de simples perches enfoncées dans le sol inclinées de manière à se courber au sommet, où se trouve une ouverture pour le passage de la fumée. On remplit l'intervalle des pieux avec des branchages, de la mousse ou des lattes. Le foyer se compose uniquement de quelques grosses pierres posées sur le sol.

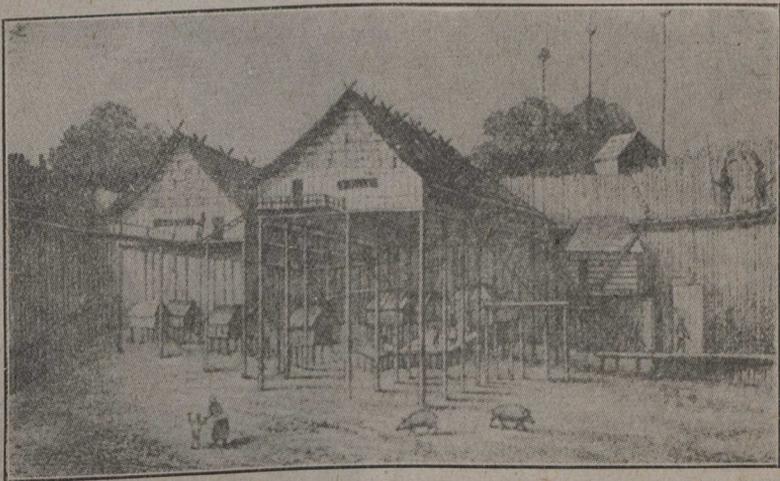
Les Ostiacks perfectionnent la kota en l'enveloppant d'une couverture.



Les Kirghises et les Kalmouks n'élè-

à un linteau en bois. La lumière n'entre que par la porte et la coupole; en sorte qu'il fait sombre dans la "iourte", lorsque l'une et l'autre sont fermées. Le plancher est remplacé par du feutre. Les meubles consistent en caisses, sacs, pots, chaudières, etc. Ce ne sont que les riches qui se permettent le luxe d'un lit de bois, d'une table, etc. La couche est représentée par des feutres, des fourrures, de gros coussins et des couvertures doublées d'ouate.

De loin, ces tentes ressemblent à des meules de foin. Quand les troupeaux qui accompagnent les Kirghises et les Kalmouks ont brouté toute l'herbe de la ré-



Un village sur pilotis chez les Dayaks

vent que des tentes en feutre, fait en laine de mouton et de chameau.

La carcasse de la tente ressemble à une cage et consiste en une claie de perches que l'on peut ouvrir et plier à volonté. Du côté extérieur, la carcasse se couvre de grandes pièces de feutre. En haut, c'est-à-dire la coupole de la cage, il reste une ouverture ronde qui, par le mauvais temps, se couvre aussi de feutre suspendu

gion où ils se sont fixés momentanément, ils déménagent sur des chameaux, et vont s'établir dans une autre contrée plus fertile.



Maintenant que nous avons fait connaissance avec les types d'habitations les plus primitives, il est intéressant d'étudier "l'évolution" de ces constructions et de

les envisager d'une manière un peu plus générale.

Les abris naturels, cavernes, roches surplombantes, trous dans le sol feuillages touffus, troncs d'arbres creux, etc., ont dû être utilisés par l'homme primitif comme demeure. Mais lequel de ces abris a servi de modèle aux premières habitations artificielles? Ce n'est pas la caverne, car actuellement encore elle est utilisée telle quelle par des populations civilisées, en Chine, en Tunisie, en Afghanistan. D'ailleurs, sauf peut-être les cabanes d'Esquimaux à moitié souterraines et recouvertes d'un dôme de glace, on ne trouve guère de constructions proprement dites, plus incultes. Ce sont les matières végétales qui ont été utilisées les premières pour les habitations fixes, et les matières d'origine animale pour les habitations transportables.

La "hutte", qui est le prototype de l'habitation fixe, dérive probablement du "paravent" formé d'une série de branches fichées dans la terre comme on en voit encore chez les Australiens. Parfois ce paravent est construit en branches ou en larges feuilles de palmiers appuyées. il a suffi de disposer en cercle ou sur deux rangs parallèles les branches feuillues de ces paravents, de réunir leurs sommets, de boucher les interstices avec de l'herbe, de la mousse, de l'écorce, pour transformer le fragile abri en une hutte plus résistante, garantissant mieux contre les intempéries.

Cherchant à se garantir encore mieux de la pluie, du vent et du soleil, les premiers constructeurs ont dû creuser la terre au-dessous de la hutte, comme le font encore aujourd'hui les Aïnos, les Tchoutches, les Kamtchadales. Ce travail a pu donner l'idée, comme le dit Tylor, de prolonger les parois verticales au-dessus de la terre. Les joncs, les petites tiges, les

mottes de terre glaise ou de gazon employés d'abord pour boucher les trous ont fini par former des murs, et l'ancienne hutte soulevée se transforma en demeure un peu plus confortable ayant toit et murs. C'est probablement ainsi que prirent naissance les cabanes des Cafres Zoulous en forme de ruche et les cabanes cylindriques, recouvertes d'un toit conique,



Une maison aérienne chez les Négritos-Papous

des Ovampos et des Gaulois du temps de César. La paille entrant comme matière principale dans la construction du toit et parfois même du corps de ces habitations, on peut les qualifier de "paillottes" ou "chaumières".

Depuis le moment où le chasseur primitif s'endormit la nuit sous la peau d'une bête étalée sur deux ou trois perches et

transporta le lendemain cette peau à une autre place, "la tente" a été inventée. Les peaux sont restées les meilleurs matériaux pour sa construction jusqu'à l'invention du feutre et des étoffes tressées ou tissées, suffisamment larges. L'écorce d'arbres n'est employée qu'exceptionnellement à cet usage, en Sibérie par exemple, et pour les tentes d'été seulement.

Dès que la vie sociale se complique un peu, on voit apparaître à côté de l'habitation proprement dite d'autres constructions : greniers et magasins ordinairement édifiés sur des piliers ou sur des supports en argile, en bois, etc., pour les protéger contre des attaques des bêtes. On y accède, comme aux maisons sur pilotis, par des échelles rudimentaires : une série d'en-

coches dans un tronc d'arbre. D'autres constructions, paillottes légères sur les arbres, servent de refuge en cas d'attaque et d'observatoire pour surveiller les mouvements de l'ennemi. C'est aussi l'idée de défense qui suggère le groupement des maisons en village



Aujourd'hui, on est loin de tous ces genres de construction, tentes ou constructions sur pilotis ne sont plus guère en usage que dans certains cas spéciaux et ce sont maintenant des maisons qui ont parfois quarante étages que l'homme élève pour son usage.





Le Barbier de l'Empereur

Le record du rasoir. --- 60 barbes en 27 minutes



N Allemagne, l'Empereur attache de l'importance aux moindres choses de la vie, se montre très fier de posséder le premier barbier du monde.

Becker, le Figaro en question, est sans rival, affirme-t-on à Berlin, pour la rapidité et la légèreté de la main. Mais il a un grand défaut aux yeux de Guillaume II. Tandis que la savonnette ou le rasoir courent sur les joues et le menton de son auguste client avec une rapidité que l'on pourrait qualifier d'électrique, sa langue ne va pas moins vite : il dit tout ce qui lui passe par la tête.

L'empereur lui dit souvent :

—Mon ami, je voudrais vous voir un peu plus de gravité allemande.

Un jour, Becker rapporta à l'empereur un pari fait en Angleterre au commencement du siècle dernier.

Un fameux barbier de Hammersmith, près de Londres, s'était engagé à raser soixante person-

nes en une heure, et en 43 minutes sa besogne était terminée.

—Eh bien, Sire, quoique ce soit un remarquable tour de force, je suis persuadé que je ferais mieux encore et accomplirais la même besogne en une demi-heure.

—Vous êtes vantard comme un Français, Becker ; je vous parie le contraire.

—Oh ! je n'oserais tenir un pari contre

mon souverain ; mais contre toute autre personne, je risquerais ce que l'on voudrait comme enjeu.

—Je vous parie mille thalers contre votre silence ; cela vous vaudrait-il ?

—Mon silence ?

—Oui. C'est-à-dire que si vous perdez, il vous sera défendu de prononcer une parole pendant que vous me raserez.

Becker se mit à rire :

—J'accepte, Sire.

Le lendemain, soixante grenadiers, choisis parmi les plus barbus du régiment de Poméranie, étaient assis alignés dans une salle du Palais impérial, et Becker, suivi de deux garçons, l'un portant une cuvette pleine de mousse de savon, l'autre soixante rasoirs soigneusement affilés, attendait que



l'empereur donnât le signal du commencement de l'opération. L'impératrice et une partie de la cour assistaient à ce singulier spectacle.

Enfin Guillaume, qui tenait les yeux fixés sur son chronomètre, prononça la phrase sacramentelle :

—Quand vous voudrez!

Les flocons de mousse blanche voltigèrent au menton des soldats; les barbes brunes, rousses, blondes, se voilèrent d'une épaisse couche savonneuse, et bientôt, tels les épis tombant sous les dents de la moissonneuse, on vit disparaître progressivement tout ce système pileux sous le rasoir alerte du barbier.

Cependant, malgré la rapidité vertigi-

neuse de son travail, Becker ne demeurait pas coi. C'était la première fois qu'il avait l'honneur de se trouver dans la société de l'impératrice et il en profitait pour se faire connaître d'elle. A son quarante-sizième menton, il lui avait dit son enfance d'orphelin, son apprentissage, sa rencontre de Mme Becker, et la souveraine n'ignorait plus aucune des particularités des quatre petites Becker...

—Vingt-sept minutes dix-huit secondes, vous avez gagné, déclara l'empereur, lorsque le dernier menton y eut passé.

Et, souriant, il ajouta :

—Vous voyez, madame, que je ne vous ai pas trompée en vous disant que Becker est le plus grand raseur du monde.



Le Pays des Coups de Baton

Evidemment, pour qu'une administration marche bien, il faut qu'elle soit menée par une main de fer qui n'a même pas besoin d'être gantée de velours. Dans l'Empire du Matin calme, cette vérité semble fondamentale et si les fonctionnaires n'obéissent pas au doigt et à l'oeil, s'ils sont négligents dans l'accomplissement de leur devoir, c'est qu'ils ont l'échine assez souple et les reins assez résistants pour pouvoir braver n'importe quelle bastonnade.

On en jugera par la lecture de ces quelques articles extraits du Code pénal coréen.

Tout d'abord, les fonctionnaires ont tout intérêt à bien comprendre ce qu'on leur enjoint de faire, car :

“Art. 202.—Sera puni de 100 coups de bâton tout fonctionnaire qui contreviendra à un ordre écrit qu'il aura reçu de l'empereur.”

Les serviteurs de l'Etat ne devront pas être de simples macines, capables de commettre quelques gaffes grossières comme celles signalées dans l'article suivant :

“Art. 216.—Sera puni de 80 coups de bâton tout fonctionnaire qui osera prononcer de vive voix ou écrire dans un mémoire le nom de Sa Majesté ou celui d'un des ancêtres impériaux.— Sera puni de 100 coups tout individu qui, dans la construction de son nom, adoptera le nom de Sa Majesté ou celui d'un des ancêtres impériaux.”

La dernière partie de cet article nous laisse supposer que le plus ignare des Coréens est au moins ferré à glace sur la généalogie des souverains de son pays, à

moins que chacun n'ait chez soi un petit tableau des “noms à ne pas prendre”, comme nous avons celui des pièces “à ne pas recevoir”!

Point n'est besoin sans doute de recommander à messieurs les policemen de Seoul d'avoir toujours un oeil ouvert et de marcher droit. En effet :

Art. 224.—Sera puni de 50 coups de bâton tout gardien qui aura laissé des animaux pénétrer dans le cortège de Sa Majesté.”

Si les intrus à deux ou quatre pattes osent franchir la porte du Palais, la peine est portée à 100 coups, pour faire un nombre rond.

Sa Majesté est d'ailleurs très susceptible, car, d'après un autre article, est puni de la strangulation, ni plus ni moins, tout individu qui a détérioré ou détruit le “Portrait du Palais”, c'est-à-dire l'effigie du bon empereur que n'importe quel Coréen doit avoir dans sa case.

Ah ! messieurs les médecins du bureau de bienfaisance, vous qui vous vous rendez parfois coupables de quelques négligences dans votre service, comme vous auriez la vie dure et les reins malades dans cet empire qui ne vous semblerait pas du tout mériter son nom (Matin calme) ! Ecoute plutôt :

“Art. 234.—Sera puni de 50 coups de bâton le médecin officiel, payé par l'Etat, qui, appelé auprès d'un malade, aura négligé d'aller le voir. La peine sera de 100 coups si l'incurie du médecin a occasionné la mort du malade.”

Voilà des châtiments qui valent mieux peut-être que des sermons vrbales ou

écrites. Mais que dire des 15 ans de travaux forcés "pour avoir oublié de fermer la porte du palais"?... Depuis l'assassinat de la dernière reine, les princes coréens aiment évidemment à être bien chez eux.

Le code coréen semble avoir prévu beaucoup de choses, même la simple paresse des gens en place. Ecoutez.

"Art. 259.—Tout fonctionnaire chargé par Sa Majesté de donner à quelqu'un des cadeaux, s'il les confie à une autre personne pour les remettre au destinataire, au lieu de s'acquitter lui-même de la commission, sera puni de 100 coups."

Le mandarin qui opprime ses administrés a droit à 3 ans de travaux forcés, ce qui prouve qu'il y a une ombre de justice dans le lointain empire, et tous les jugements ne se teminent pas d'ailleurs par une "volonté de bois vert"; mais nous avons voulu seulement montrer que le fonctionnaire coréen doit, par profession, avoir bon dos et que s'il ne veut pas être contraint de se frotter un endroit sensible une fois par semaine, il lui est indispensable de bien connaître une centaine d'articles qui le touchent de plus près.

Première remarque. En Occident, les monarques disent: "Nous voulons", mais celui de Corée dit: "Je veux", puisque, d'après l'article 35, l'empereur se sert,

en parlant de lui-même, du mot: "Moi."

Pauvre prince! Durant quelques mois, entre les fusiliers japonais et les Cosaques du Don, voilà un mot qu'il va sans doute un peu oublier!... Parions qu'il se rappellera surtout avec quelque amertume l'article de son code, si sévère pour les "mécéants" qui entrent dans son palais ou qui en sortent sans avoir soin d'en fermer la porte!

D'ailleurs, il n'est que juste d'ajouter que la justice coréenne est tout aussi impitoyable envers ceux qui ne pratiquent pas comme il convient le culte des Esprits. Brûlez-vous de l'encens la nuit dans une maison privée, en invoquant l'étoile polaire? Vous êtes sûr de recevoir vos 80 coups bien comptés, car "vous manifestez ainsi votre irrévérence à l'égard des Esprits". Et malheur à vous si, dans une bonzerie ou dans un temple qui leur est consacré, vous brûlez des parfums ou faites des invocations pour obtenir la réussite de vos affaires et le bonheur de votre famille!... Dans le sanctuaire des Esprits, il ne faut penser qu'aux Esprits. Sinon, l'on s'expose à endosser 100 coups qui sont toute la félicité qu'on obtient.

La lecture de ces diverses dispositions pénales donnera-t-elle à nos lecteurs l'envie d'aller s'établir là-bas? Nous doutons un peu que leur amour de la bastonnade aille jusque-là.





FAITS ET ANECDOTES

UN DUEL IL Y A CINQUANTE ANS

A tort ou à raison, on a l'habitude de dire que les Français sont très sensibles au point d'honneur; quand ils se croient lésés dans leur dignité, ils provoquent aussitôt l'insulteur en combat singulier, et quelque soit le vaincu, fut-il même l'insulté, on considère que l'honneur est vengé.

Nous, Canadiens-Français, descendant des anciens colons qui ont fondé le pays, nous avons conservé, à travers les siècles, un peu du caractère et des habitudes de nos pères. Comme eux, nous sommes d'une sensibilité excessive quand il s'agit d'une injure: cette injure, est-elle grave, que nous sommes tentés de faire comme les Français d'outre-mer, et de provoquer en duel celui que l'on appelle volontiers un vil calomniateur.

A vrai dire, la froide raison en pareille circonstance, nous dit et nous convainc la plupart du temps, que le duel est illicite, absurde, ridicule, même immoral, et qu'un homme d'esprit doit revendiquer son honneur autrement que par l'épée, la bayonnette ou le pistolet. C'est probablement grâce à ce salutaire empire de la raison sur notre irascible nation, que l'on voit devant nos cours de justice, — au grand contentement de messieurs les avocats — un si grand nombre d'"actions en dommages", au montant de cent quatre-

vingt-dix-neuf piastres et quatre-vingt-dix-neuf centins. Mais il fut un temps où on ne raisonnaît pas de cette manière!... L'on se rappelle, en effet, cet émouvant duel qui eut lieu dans notre pays il y a une cinquantaine d'années. C'était au temps où M. Michel Vidal, à peine sorti des murs du collège, rédigeait le "Journal de Québec".

A la même époque, Son Honneur le juge Fournier, de la Cour Suprême, Son Honneur le juge Plamondon, de la Cour Supérieure, et M. Pierre Huot, alors membre du Parlement pour la division St-Roch de Québec, pratiquaient comme avocats dans la vieille cité de Champlain.

Or, un jour parut dans le "Journal de Québec" un article non signé et fort violent, au cours duquel, MM. Fournier, Plamondon et Huot étaient loin d'être traités en douceurs.

Rien de plus pressé, pour eux, on le conçoit, que de chercher l'auteur de cet article qu'ils considéraient comme insultant et diffamatoire.

M. Vidal en prit courageusement la responsabilité, se faisant fort de prouver tout ce qu'il avait écrit.

Les conséquences furent qu'un beau matin, il reçut un cartel des trois avocats qu'il avait insultés, qui exigeaient un compte très sévères des remarques lancées contre eux dans le journal incriminé.

PROF. LA VOIE

Maison fondée en 1860

Perruquier

Satisfaction Assurée

Perruques et Toupets pour
Dames et Messieurs.
SPECIALITE

Cheveux teints de toutes les
couleurs, coiffures pour Bals
et Soirées.



SANS



AVEC

Toujours en mains un assortiment
complet de Perruques, Toupets,
Tresses et Boucles en cheveux natu-
rels.
Importateur direct de Paris, Lon-
dres et New-York.

Aussi Peignes et Ornaments de tous
genres pour cheveux, ainsi que les
articles de toilettes des meilleures
marques pour l'Embellissement du
Teint et Conservation de la Cheve-
lure.

8, Rue Notre-Dame Ouest, Montreal, Can.

Le Lait Homogénéisé Laurentia

La question du lait pur, complet, stérilisé et à l'ordre du jour de la Profession Médicale et du Public. Le lait "Laurentia", stérilisé, homogénéisé est le lait par excellence, pur et complet, divisé mécaniquement et à haute pression, ce qui le rend facile à digérer, sans sacrifier ses propriétés nutritives. Il est à l'épreuve des microbes et des fraudeurs; il se conserve indéfiniment comme du vin en bouteilles—c'est le résultat de l'homogénéisation — procédé précieux, merveilleux, qui répond à toutes les exigences des hygiénistes et des médecins. Demandez-le à votre épiciers, c'est la Cie. Canadienne de Produits Agricoles Limitée qui le prépare avec les soins les plus méticuleux à son usine de Lacolle, P. Q.



Seule double voie ferrée entre Montréal, Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit et Chicago.

A TORONTO

En 7½ Heures par

"l'International Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte MONTREAL à 9.00 a.m., tous les jours.

Quatre Trains Express par Jour

MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

9 a.m., 9.45 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.
Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains du jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité, avec lampes pour lire dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL—NEW-YORK, via D. & H. Co.—a.8.45 a.m., b.3.00 p.m., a.7.00 p.m., a.8.10 p.m.

MONTREAL—BOSTON — SPRINGFIELD via C. V. Ry.—a.8.31 a.m., a.8.30 p.m.
MONTREAL—OTTAWA—a.8.30 a.m., b.3.55 p.m., a.8.00 p.m.

MONTREAL—SHERBROOKE— LENOX VILLE.—a.8.00 a.m., b.4.16 p.m., a.8.15 p.m.
a.Tous les jours. b.Tous les jours excepté le dimanche.

En moins d'une heure, M. Vidal renvoyait à ces antagonistes une note par laquelle il annonçait que le cartel était accepté.

Mais, ce n'était pas mince affaire, que d'avoir une rencontre sans être dérangé par la justice qui n'aurait certes pas manqué de calmer l'ardeur de cette fougue dangereuse.

L'on décida donc d'aller se battre aux Etats-Unis. Ils prirent ensemble la route de Island Pond; mais leurs amis réciproques étant intervenus, la police vint leur couper le chemin à Sherbrooke.

Après avoir donné à la justice que les choses en resteraient là, ils furent mis en liberté, et se dirigèrent vers Montréal.

Malheureusement les esprits étaient trop mal disposés pour que les adversaires de M. Vidal en vinssent à une entente.

On consulta un jeune avocat de Montréal, l'honorable M. Abbott, afin de s'assurer s'ils étaient tenus légalement de remplir l'engagement qu'on avait exigé d'eux à Sherbrooke. M. Abbott répondit que les magistrats canadiens n'avaient pas juridiction en telle matière, et que par conséquent ils n'avaient aucune obligation à remplir.

On prit de nouveau la route des Etats-Unis, cette fois par Caughnawaga, et bien déterminés de part et d'autre à se battre.

Nos voyageurs s'arrêtèrent au premier village qu'ils trouvèrent de l'autre côté de la frontière.

Là, les trois avocats, blessés dans leurs susceptibilités, rencontrèrent M. Vidal qui les attendait prêt à soutenir le combat.

Mais il y avait bien une difficulté: M. Vidal était seul contre trois redoutables adversaires, tous également désireux de revendiquer solennellement leur honneur. On décida qu'un seul se battrait contre

M. Vidal au nom de tous.

Le sort tomba sur M. Fournier. M. M. Plamondon et Huot, probablement, n'en furent pas fâchés. Quoiqu'il en soit l'on choisit les témoins, qui étaient le capitaine Kirbe, de l'armée anglaise, pour M. Vidal, et M. Campbell Wilson, pour M. Fournier.

L'on mit ensuite les antagonistes en face l'un de l'autre, et ils n'attendaient que le signal pour faire feu. Les spectateurs suivaient avec angoisse cette scène émouvante. et au moment où le capitaine Kirbe achevait de prononcer lentement le signal convenu. "Un, deux, trois!" deux coups de feu partirent simultanément...

Les témoins étaient prêts à s'élancer au secours des combattants, mais pas un seul ne tomba: nul n'étant blessé.

M. Fournier et ses amis se déclarèrent satisfaits de l'épreuve; l'on se donna une bonne poignée de mains: l'honneur était vengé; et l'on repartit pour Québec.

Mais, pendant que les choses s'arrangeaient si bien là-bas, c'était une toute autre histoire à Québec. Toutes espèces d'affreuses rumeurs circulaient.

L'on avait appris, avec une sorte d'effroi, que les adversaires avaient réussi à tromper la vigilance des autorités et que le duel avait eu lieu. Le bruit courait même que M. Fournier avait été tué par M. Vidal.

Le plus beau de l'affaire, c'est que les amis de M. Fournier se préparaient à faire une très vilaine réception au prétendu vainqueur. Le peuple s'était assemblé sur les places publiques; des protestations énergiques s'étaient fait entendre, et on voulait ni plus ni moins "lyncher M. Vidal, lorsqu'il arriverait à Québec. Le soir où M. Vidal devait être à bord du bateau venant de Montréal, une foule considéra-

ABONNEZ - VOUS
— A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français
POUR
50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **COUPON PRIME** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la **REVUE DE LA MODE** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,
DEPARTEMENT DES PATRONS,
200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à La Revue de la Mode..

Nom

Adresse

ble s'était réuni sur le quai "prête à le recevoir".

Heureusement pour notre pauvre journaliste l'on séjourna quarante-huit heures à Montréal avant de faire route pour Québec; et dans l'intervalle, M. Fournier envoya messages sur messages afin d'avertir ses amis qu'il était sain et sauf et que son adversaire s'était conduit envers lui comme un gentilhomme.

M. Fournier, comme on le sait, s'est fait un nom dans l'exercice de sa profession, est devenu un politicien distingué, membre du gouvernement McKenzie et en dernier lieu, juge de la Cour Suprême.

Quant à M. Vidal, il émigra à la Louisiane, où il ne tarda pas à acquérir de l'influence dans les rangs du parti républicain. Il siégea pendant deux sessions au Congrès, fut chargé par le gouvernement américain de plusieurs missions importantes, et résida à Tripoli.

M. Vidal demeurait à Ottawa depuis quelques années, quand M. Beaugrand, en 1889 ou 1890, le prit à son service, comme rédacteur de "La Patrie", position qu'il occupa quelque temps.

Thomas Côté.

— o —

ILS N'AVAIENT JAMAIS VU UN CHEVAL

Le cheval nous est un animal si familier qu'il est étrange d'entendre parler des gens qui n'en ont jamais vu et n'ont aucune notion de sa forme et de son aspect.

Un explorateur qui voyage en Alaska raconte qu'étant à cheval, il entra dans une région encore inexplorée.

Le premier Indien qu'il rencontra té-

moigna d'une surprise extraordinaire en apercevant sa monture.

Il courut aussitôt vers son village, dont il ramena tous les habitants à sa suite pour admirer cet étrange animal jusqu'alors inconnu.

Le fait qui les frappait le plus était de voir l'animal manger de l'herbe. Ils auraient voulu lui donner de la viande.

Les indigènes de certaines îles de l'Océanie furent aussi extrêmement surpris à l'apparition des premiers chevaux, ils les appelaient les "cochons porteurs d'hommes".

— o —

TABLETTE HISTORIQUE

En octobre dernier, on a posé dans l'église du village huron de Lorette, une tablette commémorative en l'honneur de Louis d'Ailleboust de Coulonge et d'Argentenay, troisième gouverneur de la Nouvelle-France, qui, en 1657, sauva d'un complet anéantissement les familles huronnes échappées à la cruauté iroquoise et réfugiées à l'Île d'Orléans, en leur permettant de se fixer en permanence à Québec même, à proximité du château Saint-Louis.

M. Alyre Prévost, professeur à l'École des Arts, a fait le modèle de cette tablette historique, qui a été exécutée en marbre blanc du Vermont par MM. Laforce et Frère, marbriers, de Saint-Roch de Québec.

Louis d'Ailleboust, "l'ami et le protecteur des Hurons", naquit à Ancy-le-Franc, province de Champagne, en 1612, et mourut au fort de Ville-Marie, à Montréal, le 31 mai 1660, quelques jours seulement après l'holocauste du Long-Saut.

L'ALMANACH DU "SAMEDI"

pour 1912

Contenant une foule de renseignements, de conseils, de recettes et de choses utiles à savoir, cet almanach est le livre de famille par excellence.

**HATEZ VOUS DE VOUS LE PROCURER CAR LA VENTE S'EN
EFFECTUE TRES RAPIDEMENT.**

Demandez le à votre dépositaire, ou, s'il n'en a plus, aux bureaux des
Edits. Propriétaires Poirier, Bessette & Cie
200 Bld. St. Laurent Montréal
où il en reste encore quelques exemplaires.

La PHARMACIE CHIC

Aux centre des beaux quartiers

Située dans un des plus beaux endroits de la ville, la Pharmacie Moisan, avec son service ultra-soigné, peut, à juste titre, passer pour un des plus beaux établissements du genre.

Parmi les nombreuses spécialités de la maison, citons les Capsules Anti-Chill, sans rivales pour la grippe, les frissons et les accès de fièvre. Ces merveilleuses capsules opèrent une guérison radicale et préviennent la maladie.

Les clients reçoivent toujours, à la Pharmacie Moisan, l'accueil le plus cordial et le plus courtois.

PRESCRIPTIONS

Sous le rapport des prescriptions remplies avec célérité et minutie, en n'usant que des meilleurs ingrédients, la Pharmacie Moisan n'a pas de rivale.

On y trouve tous les accessoires pour photographie.

Téléphonez si vous voulez que le messager de l'établissement aille chercher chez vous les ordonnances à remplir; il retournera avec les médicaments.

S. MOISAN, Pharmacien,

Angle Saint-Laurent et Sherbrooke
Tel. Bell Est 4730.

W. Legault,

Horloger, Bijoutier et Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations: celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

1061 Ste-Catherine Est, - Montréal

DERBY

5¢



La plus
Populaire
des



CIGARETTES

**Il s'en vend
des millions
annuellement**